BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

TOME CXIV — ANNÉE 1987

2e LIVRAISON

TARIFS

Cotisation (sans envoi du Bulletin)	40 F
Droit de diplôme	40 F
Abonnement (facultatif) pour les membres titulaires	100 F
Abonnement pour les particuliers non membres	150 F
Abonnement pour les collectivités	150 F
Prix du Bulletin au numéro	40 F

Les membres titulaires désireux de continuer à recevoir le Bulletin devront donc verser avant le 1er mai 1987 : 40 + 100 = 140 F, soit par chèque bancaire, soit par virement au C.C.P. de la Société, Limoges 281 70 W. IL NE SERA PAS FAIT D'AUTRE APPEL A COTISATION.

Sur présentation d'une photocopie de leur carte d'étudiant :

— Les étudiants en histoire et archéologie seront admis et auront le service du bulletin gratuitement.

— Les étudiants d'autres disciplines règleront demi-tarif.

La Société Historique et Archéologique du Périgord est reconnue d'utilité publique. A ce titre elle est habilitée à recevoir dons et legs.

Après la
Mémoire du Périgord

la société historique et archéologique du Périgord édite:

SARLAT ET LE PERIGORD

actes du congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, tenu à Sarlat en avril 1986

Ce fort volume (520 pages, illustré) contient près de 50 communications inédites sur Sarlat et le Périgord, présentées par les historiens et les archéologues les plus compétents, à l'occasion de ce très remarquable congrès.

* MM. les libraires sont invités à prendre contact avec le trésorier.

Prix de souscription : **260 F**
(+ 20 F de port pour expédition à domicile).

Prière d'utiliser le bon de souscription ci-joint.

Parution : octobre 1987.

COMPTES RENDUS DES REUNIONS MENSUELLES

SEANCE DU 1er AVRIL 1987

Présidence du Dr Delluc, président

Présents : 71. — Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

NECROLOGIE :

MM. Georges Arnaut et Roger Clergerie.

FELICITATIONS :

Mlle Claire Mullon à l'occasion de son mariage avec M. François Baylac.

Le père Pommarède promu commandeur dans l'ordre des Palmes académiques.

M. Leymarie primé par l'Académie des lettres et arts du Périgord.

ENTREE D'OUVRAGES :

— Médecines populaires en Aquitaine, premier rapport établi par le groupement Aquitaine-Santé, Pau 1987 (don de Mme Durrens et de l'Esper-CPIE de Sireuil).

— Répertoire des Sociétés savantes, CNRS Paris 1987.

— Le Périgord dans la course au parlement, par Jean-Marie Galy, chez l'auteur, Périgueux 1987.

ENTREE DE DOCUMENTS :

— Une page de silhouettes dessinées par Sem, une caricature présentant la séance de fondation de la Fédération internationale de rugby et extraite de *l'Avenir de la Dordogne* du 19.1.1934, un portrait de Mounet-Sully extrait de la *Revue illustrée*, une copie de la convocation du collège électoral de la Dordogne signée par Louis XVIII le 20 août 1817, une copie de la première page du livre des médecines du collège de la compagnie de Jésus pour l'année 1956, établie par le frère Besset, Périgourdin (dons de M. Aublanc).

— Catalogue du musée d'Orsay (don de B. et G. Delluc).

— Ensemble de documents graphiques provenant des Editions du Périgord Noir (don de M. Leymarie).

— Photocopie de deux extraits de livres traitant du Périgord : Maitres di roman du térroir par G. Roger (éditions André Silvaire) et Ma Route d'Aquitaine par Raymond Dumay (éditions Julliard) (don de M. Suard).

— 3 calendriers anciens (don de Mme Robin et de Mlle Laporte.

REVUE DES PERIODIQUES :

— *Lo Bornat* n° 1 de 1987 poursuit la publication de l'étude de Nelly Lachaud Saint-Guily sur l'habitat traditionnel périgordin en milieu rural.

— *Périgord Magazine* n° 249 d'avril 1987 donne un portrait de notre vice-présidente Alberte Sadouillet-Perrin.

— Les Amis de Sainte-Foy et de sa région publient le numéro 1 d'un recueil de documents sur l'histoire du pays foyen.

— La *Dordogne Libre* du 4 mars 1987 dresse le compte rendu du carnaval de Périgueux.

— *Sud-Ouest* du 31 mars 1987 annonce l'ouverture pour la saison estivale de la grotte de Bernifal.

COMMUNICATIONS :

Le président signale la tenue, le 24 avril prochain, du 112e congrès national des sociétés savantes à Lyon.

Il annonce la sortie d'une nouvelle revue, *La Plume d'Oye*, chroniques du Périgord, due à l'initiative de l'association Musique et Histoire en Montignacois.

Il remercie M. Berthier qui vient de faire don à notre compagnie d'un grand nombre d'ouvrages.

Il rend compte de la dernière réunion de la commission extra-municipale de la Ville de Périgueux où sont examinés divers projets de construction en centre ville.

Le secrétaire général remet de la part de M. Gallet un exemplaire de la carte du Périgord que vient de faire paraître le syndicat d'initiative de Périgueux.

Il indique que notre compagnie doit signer dans le cadre du Centre ethnologique du patrimoine industriel, agricole et artisanal (C.E.P.I.A.A.) une convention d'étude sur les savoir-faire périgourdins.

Il fait le compte rendu de la dernière séance de la commission départementale des sites, où ont été soumis plusieurs projets de construction en espace protégé et l'inscription du site de Lage, sur la commune de Négrondes.

Il annonce la tenue les 14-15-16 mai 1987 d'un congrès sur les bastides, à Montauban.

Une lettre-circulaire nous est parvenue du Cercle d'histoire des familles périgourdines (4, rue Racine, 95470 Fosses), dans laquelle il est notamment fait mention de la constitution d'un important fichier sur les familles originaires du Périgord.

Mme Marouseau fait circuler plusieurs photographies conservées aux Archives départementales ; elle souhaiterait identifier les personnes représentées sur celles-ci.

Le musée militaire de Périgueux fait savoir que sa bibliothèque sera désormais ouverte tous les mercredis après-midi.

Mme B. Delluc commente l'intéressant ouvrage de Fabienne May sur les sépultures préhistoriques que viennent de faire paraître les éditions du CNRS (Paris 1987).

Mme Durrens présente la plaquette sur les « médecines populaires en Aquitaine » à la réalisation de laquelle elle a contribué avec l'association ESPER-CPIE de Sireuil. Elle invite toutes les personnes intéressées à participer au groupe de travail constitué au niveau de département. D'autres publications sont également prévues.

Le Dr Delluc projette un ensemble de diapositives prises récemment à l'occasion de visites au muséum d'histoire naturelle, où il a retrouvé le souvenir d'Edouard Bourdelle professeur dans ce muséum, responsable d'une galerie aujourd'hui fermée et Périgourdin d'origine ; au musée d'Orsay, il a noté sur la

façade les armes de Périgueux, et une sculpture de Dardé, l'artiste auteur de l'homme dit de Cro-Magnon, du musée national de préhistoire des Eyzies.

M. Berthier relate le dernier voyage en Périgord de Charles de Foucauld, en 1913, durant lequel il se rendit notamment à Bergerac, à Bridoire, à la Renaudie près de Lembras et à Sarlat.

Mme Sadouillet-Perrin commente le dernier roman de Mme Geneviève Caprion-Machwitz, la Viédra, qui a pour cadre la Lituanie.

M. Lagrange relate le séjour surprise effectué par Charles de Gaulle, à Savignac-les-Eglises, au moulin de Pommier, chez Mme Henry Lafond, le 4 juin 1951. Le Général fit là une halte de repos dans son tour de France électoral.

Le Dr Duverger donne lecture de l'importante étude que vient de réaliser le père de Saint-Martin sur le château de Castel-Fadèze et les Roffignac. Il dresse la généalogie de cette famille, complétée d'anectodes familiales et de souvenirs personnels. Il rappelle ensuite l'historique et la description du château effectués naguère par Jean Secret. Il regrette en terminant qu'un meilleur sort n'ait pas été réservé à cette demeure.

M. Salviat fait remarquer l'évasement de l'ouverture située en haut du clocher de l'église de Condat-sur-Trincou. Celui-ci avait dû être aménagé à la suite de la refonte de la cloche, au siècle dernier, par Léonard Bousserie qui s'était trompé sur les dimensions exactes.

Il remet la photocopie d'une page des Antiquités de Vésone annotée de la main de l'auteur. L'original de ce document est conservé dans la bibliothèque d'Eugène Le Roy, déposée au syndicat d'initiative de Montignac.

A 16 h, les personnes présentes sont invitées à passer dans la bibliothèque pour la présentation à la presse de « La Mémoire du Périgord ».

ADMISSIONS :

— Mme Valérie Balier, Léguillac de l'Auche, 24110 Saint-Astier, présentée par MM. Cazarres et Santos.

— Mme Emmanuelle de Chalup, Puyjoli, Eyvirat, 24460 Agonac, présentée par Mlle Darnet et M. de Chalup.

— Mme Marie-Christine Delavergne, 6, rue des Gants, 33000 Bordeaux, présentée par MM. Mouillac et Rouet.

— M. Paul-Henri Dessagne, Les Peyrières, 24800 Thiviers, présenté par Mlle Grand et le Dr Delluc.

— Mme Geneviève Machwitz-Carion, Petite-Forêt, Saint-Clément, 24800 Thiviers, présentée par MM. Bélingard et Soubeyran.

— M. Didier Raymond, chez Gourjout, Teyjat, 24300 Nontron, présenté par M. Carcauzon et le Dr Delluc.

— M. Rémy Robin, 24410 Sainte-Aulaye, présenté par M. Audrerie et le Dr Delluc.

— Mme Véronique Sorbier, La Bretomie, Proissans, 24200 Sarlat, présentée par MM. Aubarbier et Soubeyran.

— Mme Hélène Vanderborght, la Blanquerie, Fouleix, 24380 Vergt, présentée par Mme Rousset et le Dr Delluc.

— M. Christian Venard, 9, rue de l'Indépendance Américaine, 78000 Versailles, présenté par M. Lagrange et le Dr Delluc.

Le président,
Dr Gilles Delluc.

Le secrétaire général,
Dominique Audrerie.

SEANCE DU MERCREDI 6 MAI 1987

Présidence du Dr Delluc, président.

Présents : 68. — Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

FELICIATIONS :

M. du Buit, qui vient de fêter son centenaire.

REMERCIEMENTS :

Mmes de Chalupt, Machwitz-Caron, Sorbier, Mlle Lalouette, MM. Didier et Raymondaud.

ENTREE D'OUVRAGES :

— La maison forte au Moyen Age, sous la direction de Michel Bur, éditions du CNRS Paris 1986.

— Textes et documents concernant le château et la famille de La Force, par Philippe Jayle, 2 tomes, chez l'auteur 1986.

— le Périgord pendant la guerre de 1870-71, par Eugène Roux, Imprimerie Cassard, Périgueux 1909 (don de Mlle Comte, petite fille de l'auteur).

— Géologie de la préhistoire, sous la direction de J. Cl. Miskovsky, Editions Géopré Paris 1987.

— Les Commarque en Quercy, par Jean Lartigaut, tiré à part du bulletin de la Société des études du Lot, 4e fascicule 1986 - tome CVII (don de l'auteur et de l'association culturelle de Commarque).

— Deux mille ans d'occupation du site (la Visitation-Périgueux), par Jacques Lagrange, tiré à part du bulletin de la S.H.A.P. tome CXIII-1986 (don de l'auteur).

— Les Rostand en images, par André Triaud, édité par l'association des amis d'Arnaga, des arts et de la culture, Cambo-les-Bains 1985 (don de M. Salviat).

— Etude de quelques livres de raison en Périgord (du XVe au XIX siècle), par P. Parat, chez l'auteur 1987 (don de l'auteur).

ENTREE DE DOCUMENTS :

— Catalogue de l'exposition sur Charles Desmoulins, 1798-1875, artiste, savant et douanier, tenue au musée des Douanes en 1987 (don du musée des Douanes).

— Dépliant concernant le gouffre de Proumeyssac et la grotte de Bara-Bahau (don de Mme Duret).

— Dépliant sur « Périgord terra occitania », publié par le Comité du Périgord de la langue occitane.

— Copie d'un article paru dans *Le Petit Journal* du 5 juin 1898 et consacré au préfet Romieu.

— Trois cartes postales anciennes sur Agonac (don de M. Bardy).

REVUE DES PERIODIQUES :

— Dans *Sciences et Avenir* n° 483 de mai 1987, une intéressante étude par

Henri de Saint-Blanqua sur la naissance de l'image, il y a 300.000 ans dans le sud-ouest de la France.

— Dans le bulletin de la *Société préhistorique française* 1987-tome 84 n° 2, M. et C. Archambeau signalent une information chronologique nouvelle aux Combarelles.

— Le bulletin de la *Société des amis de Sarlat et du Périgord Noir* du 1er trimestre 1987 réunit des études sur l'histoire de Daglan par Louis-François Gibert, sur l'église et les paroissiens de Lussac aux XVIIe et XVIIIe siècles par Philippe Deladerrière, sur l'enseignement secondaire à Montignac de 1802 à 1870 par François Cadilhon, enfin sur la vie du général Tilho par M. Sapin-Lignières.

— *Archéologia* n° 223 d'avril 1987 rappelle la vie du grand archéologue Philippe Berger. M. Esclafer de la Rode indique que celui-ci a notamment travaillé sur les stèles puniques exhumées par M. de Sainte-Marie, diplomate en poste à Tunis et Périgourdin d'origine, qui vécut de 1843 à 1899.

— Le bulletin du *Spéléo-club de la Dordogne* n° 88 du 3e trimestre 1983 traite notamment de la grotte de la Font du Breuil à Thonac (C. Harielle), des travaux conduits dans le nord-est du département (C. Carcauzon), de la grotte de la Meyssandie à Rouffignac-Saint-Cernin (F. Guichard) et de la source de Glane à Saint-Jory-de-Lasbloux (C. Locatelli).

— *Cercle d'histoire des familles périgourdines,* bulletin n° 6 de mars 1987, où sont abordés différents problèmes de généalogie ou d'histoire de familles de notre province.

— Dans le *Journal de la Dordogne* du 3 avril 1987, Pierre Lannes invite à découvrir les Archives départementales. Ce même journaliste signale dans le numéro du 17 avril 1987 que le gouffre de Proumeyssac venait d'être doté d'un nouveau système d'éclairage.

— *L'Eveil du Ribéracois* d'avril 1987 donne une courte biographie de Pierre Massé, né à Ribérac en 1879, homme politique et mort en déportation en 1942.

— Dans *France-Soir* du 17 février 1987, Françoise de Comberousse présente l'ouvrage de Jean-François Rouge « Sur les traces de l'homme » (Ed. Olivier Orban Paris 1987), dans lequel il est bien sûr fait mention des principaux sites préhistoriques de notre région.

— Dans *La Dordogne Libre* du 4 avril 1987, François Perroy donne le témoignage de Mme Deviers, qui est peut-être la dernière personne à se rappeler de l'abbé Chabot.

— Dans *Sud-Ouest* du 5 avril 1987, Christian Carcauzon établit la liste des principales grottes découvertes en Périgord ces dernières années. Dans le numéro du 16 avril, Dominique Richard dresse le portrait de M. Emmanuel Leymarie, notre distingué confrère, dans son atelier d'imprimeur.

COMMUNICATIONS :

Le président, aidé de M. Bélingard, donne les résultats définitifs de la souscription de la Mémoire du Périgord, qui a connu un réel succès et de ce fait a permis l'équilibre financier. De nombeuses lettres d'encouragement ou de félicitations nous sont d'ailleurs parvenues.

Il rappelle que la prochaine sortie aura lieu le dimanche 21 juin et nous conduira dans la région de Nontron grâce à nos amis du Nontronnais.

Il se fait également l'écho du « poisson d'avril » proposé par *La Dordogne Libre* dans sa livraison du 1er avril : La transformation du quartier des Tanneries en un vaste plan d'eau touristique.

Il donne lecture du compte rendu de l'assemblée générale de l'association des archéologues d'Aquitaine, qui s'est tenue le 4 octobre dernier à Sanguinet. Il indi-

que par ailleurs que l'association Art 24, lors de son assemblée générale du 8 mars 1987 a élu un bureau, qui a été placé sous la présidence de M. Pierre Roucheyroux.

Le secrétaire général a relevé dans un catalogue de vente de livres anciens plusieurs numéros de notre bulletin, en particulier les fascicules 6 des années 1919 et 1920 un prix de 300 F.

M. Bernard Lachaise fait une intéressante communication sur les mariages et les stratégies matrimoniales des parlementaires de la Dordogne sous la troisième République. Il apparaît que pour une grande majorité de cas, l'épouse a apporté à son mari une meilleure place dans la société, une plus grande fortune et même parfois un héritage politique prestigieux. Le mariage a ainsi joué un rôle essentiel dans la carrière des parlementaires. M. Becquart s'interroge sur l'importance des différences de religion ; selon l'intervenant, il n'y a pas eu à sa connaissance de conflit.

M. Audrerie présente à l'aide de diapositives la gentilhommière de Lâge, située sur la commune de Négrondes. Cette demeure, d'origine médiévale, fut le centre d'une exploitation viticole, avant d'être progressivement abandonnée par ses anciens propriétaires. Elle vient d'être méthodiquement restaurée par ses propriétaires actuels.

B et G. Delluc montrent avec beaucoup d'esprit une série de dessins publiés en 1962 dans *France-Soir* et relatant sous le titre « Le crime ne paie pas », la mort violente d'un séducteur. L'affaire se déroule en Bergeracois, au Meynard, en 1807. Cécile Ponterie est surprise dans sa chambre par son père, Jean-Jacques Ponterie, en compagnie d'un homme en chemise muni d'un pistolet. Le père désarme et malheureusement le tue. Le juge et le médecin prévenus constatent la mort de Hilaire Dechap, le séducteur. Mais la rumeur s'empare de l'affaire et parle de meurtre. Les acteurs sont obligés de quitter leur demeure et, accusés, sont jugés par les assises de la Gironde. Le verdict est assez clément, peut-être parce qu'il s'agit d'une histoire d'amour.

Mme B. Delluc présente une lettre issue de ses archives ; il s'agit d'une lettre de l'abbé Breuil à Louis Didon, datant de 1916 et concernant une découverte de Otto Hauser. Ce dernier lors de son séjour en Périgord découvrit les éléments de ce qui allait devenir l'homme du Moustier. Mais d'origine étrangère, il est obligé de quitter la France au moment de la guerre de 1914 et publie des articles où les savants français sont mis en cause. Les préhistoriens français se dressent alors contre Otto Hauser ; on comprend dès lors les termes de la lettre de l'abbé Breuilh à son ami Didon. On trouve encore des cartes postale que Otto Hauser avaient faites imprimer lors de sa découverte.

Le professeur Heim a retrouvé il y a quelques années en Allemagne de l'Est « l'homme du Moustier » et ses études l'amènent à conclure que vraissemblablement cet homme serait une femme.

Mme Parat remet un exemplaire de l'étude qu'elle vient de réaliser sur les livres de raison périgourdins et rappelle de quelle façon elle a réalisé ce travail. La soirée du 3 juillet prochain sera consacrée à ce thème.

Mme Carion-Machwitz signale qu'elle étudie actuellement l'émigration polonaise en Périgord entre les deux dernières guerres.

Mme Sadouillet-Perrin pose la question de l'emplacement exact du puits du Coderc à Périgueux. Mais aucun plan ne permet de résoudre ce problème. Construit dans la première moitié du XVe siècle, ce puits disparut après 1670.

M. Esclafer de la Rode commente un catalogue de vente, concernant la bibliothèque Alnaturac, où figurent un certain nombre de livres d'auteurs périgourdins dans des éditions originales.

Reprenant le tiré à part de Jacques Lagrange sur la Visitation, il fait plusieurs observations ou critiques, qui avaient d'ailleurs fait l'objet d'une correspondance antérieure signalée en son temps par le président. Néanmoins compte tenu de

l'absence de M. Lagrange, le président demande que ce propos ne soit pas poursuivi.

Il présente l'intéressante exposition qui vient d'ouvrir à Bordeaux au musée des Douanes sur Charles Desmoulins et donne une biographie de celui-ci, en particulier dans ses relations avec le Périgord. Il tient à rappeler que lors de la séance de janvier il avait traité de la société des anthracites de Pennsylvanie, fondée sous Louis-Philippe par des Périgourdins ; l'établissement principal avait pris le nom de New-Périgueux et des copies d'actions de cette Société sont distribuées.

ADMISSIONS :

— M. René Viart, 40, rue des Eglantiers 24660 Chamiers, présenté par M. Fréchou et Plaçais.

— M. Philippe Jacquinot de Presle, 28, boulevard du général-Leclerc 92200 Neuilly, présenté par l'amiral de Presle et le Dr. Delluc.

M. et Mme Jacques Guichard, moulin de Lestrade, Conne de Labarde 24560 Issigeac, présentés par M. et Mme Malafaye.

— M. Frédéric Chariéras, résidence de Bounanville, avenue de Bounanville 33700 Mérignac, présenté par MM. Chariéras et Chevalier

— M. Jean-François Bollmeier, 33, rue des Fontaines 24100 Bergerac, présenté par MM. Mouillac et Audrerie.

le président,
Dr. Gilles Delluc

le secrétaire général,
Dominique Audrerie

SEANCE DU MERCREDI 3 JUIN 1987

Présidence du père Pommarède, vice-président
Présents : 62. — Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente séance est adopté à l'unanimité.

ENTREE D'OUVRAGES

— Notice historique sur la ville de Castillonès par J.-J. Oscar Bouyssy, éditions du Roc de Bourzac (réédition), Bayac 1987 (don de l'éditeur)

— La revivance par Monique Lafon, éditions du Roc de Bourzac, Bayac 1987 (don de l'éditeur)

— Catalogue de l'exposition « Le Périgord et les rois de France », tenue au musée du Périgord en juin 1987 (don de M. Guéna, maire de Périgueux).

— Copies d'études de B. et G. Delluc parues dans diverses revues (don des auteurs).

ENTREE DE DOCUMENTS :

— Copie d'une lettre en date du 19 octobre 1914, adressée par le marquis de Fayolle à Edmond Rostand, à la suite du décès de son fils Alain de Fayolle (copie réalisée par M. Salviat avec l'aimable autorisation de la ville de Cambo et du musée Edmond Rostand, où cette lettre est conservée).

REVUE DES PERIODIQUES :

— Dans *Lo Bornat* n° 2 de juin 1987, paraît la dernière partie de l'étude de Nelly Lachaud Saint-Guily sur l'habitat traditionnel périgordin en milieu rural ; Gérard Gouiran traite de Bertran de Born et Hautefort, et Jean-Louis Gallet des rapports d'Eugène Le Roy et de la langue d'oc.

— Le bulletin des *amis de Joseph Joubert* de 1986 vient de paraître, apportant diverses informations sur la vie de ce personnage.

— La revue *Sites et Monuments* mentionne notamment la venue en Périgord de Zoya Abamoya, préhistorienne russe qui avait présidé l'une des séances de notre compagnie lors de ce voyage.

— Dans *Combat nature* n° 77 de mai 1987, Dominique Audrerie présente la règlementation de la publicité sur la commune des Eyzies.

— Le bulletin n° 1 de *l'association pour le développement de la recherche archéologique en Périgord* vient de paraître. Il contient notamment une réflexion sur la conservation du patrimoine souterrain par MM. Brunet, Vidal et Vouvé, l'étude de l'hôpital de Hautefort par François Jeanneau et la présentation de fouilles ou de découvertes récentes par MM. Gaussen, Moissat, Chevillot, Lacaille, Lacombe, et Lantonnat.

— *Les cahiers de Bergerac* n° 45 de mai-juin 1987 présente ses chroniques habituelles sur la vie bergeracoise et une communication de Mme Cocula sur la vie fluviale.

— *Perigord Magazine* n° 251 de juin 1987 donne notamment un aperçu des restaurations en cours dans le secteur sauvegardé de Périgueux et en particulier des trois maisons appartenant à M. Prima, la maison du Pâtissier, la maison Lambert et la maison des Dames de la Foi.

— Le bulletin de la *Société des amis de Montaigne* VIIe série de juillet-décembre 1986 propose un certain nombre de communications sur Montaigne et son temps, qui montrent, s'il en était besoin, l'actualité de ce célèbre périgourdin.

— *Le Monde* du 7 mai 1987 rappelle la sortie récente du film de Carlos Sorin, « La pélicula del rey », consacré à Orélie Antoine de Tounens.

— Dans *le Courrier Français* du 30 mai 1987, Mme Sadouillet Perrin présente l'exposition sur le Périgord et les rois de France.

— Dans *l'Agriculteur de la Dordogne* du 8 mai 1987 Jean Lachaud décrit la vie des bâteliers sur la Dordogne. Dans le numéro du 15 mai 1987, Jean-Marc Baylé rend compte de l'intéressante initiative de Marc Bonnier qui entend recréer un village typique du Landais à partir d'éléments authentiques.

COMMUNICATIONS :

Le président de séance donne lecture de la lettre que vient d'adresser le père Amiet, professeur aux facultés catholiques de Lyon, qui félicite notre compagnie pour le nombre et la qualité de ses activités et annonce l'envoi d'une communication sur un missel de Périgueux du XIIe siècle.

Il signale la prochaine exposition internationale de peinture et de sculpture, organisée à l'abbaye de Chancelade par Art 24 et Artista. Le vernissage est prévu le 13 juin.

A propos du film de Carlos Sorin, sur Orélie Antoine roi de Patagonie, plusieurs membres présents soulignent l'accueil favorable reçu par ce film lors du dernier festival de Cannes, mais sont plus réservés quant à la valeur historique de l'œuvre.

Le secrétaire général donne lecture du compte rendu de la réunion organisée par notre président, au nom de la S.H.A.P., à la demande de la Régie du Tourisme, sur les conditions de conservation et d'exposition du suaire de Cadouin. M. Colom-

bini, spécialiste des tissus au laboratoire de recherche des monuments historiques, doit fournir un rapport qui comportera des recommandations permettant l'exposition du suaire au public dans des conditions conformes aux besoins de sa conservation.

Avec M. Le Cam, il indique le programme de la sortie du 21 juin en Nontronnais.

Le 5 juin doit s'ouvrir au musée du Périgord une exposition « le Périgord et les rois de France », qui sera présentée par M. Guéna, député, maire de Périgueux. Mme Sadouillet-Perrin et M. Lagrange en précisent le contenu. Mme Marouseau remet de la part de la Ville de Périgueux un exemplaire du catalogue et de l'affiche annonçant l'exposition.

Le centre international d'études sur Fénelon [1] a fait parvenir une documentation sur ses buts et activités pour l'année à venir.

La société des études bloyennes [2] a adressé un exemplaire de ses statuts.

Mme Carlon-Machwitz donne un extrait de l'étude qu'elle conduit actuellement sur les Polonais, et plus particulièrement sur les Polonais et le Périgord, depuis la guerre de 1914 jusqu'à nos jours. On sait qu'il y eut un fort courant d'émigration de la Pologne vers la France. L'ensemble de cette importante étude doit faire l'objet d'une publication.

Le père Delage montre une piéta en bois doré du XVIIIe siècle, dont il vient de faire l'acquisition. Cet objet, qui pourrait provenir du Sarladais, présente la particularité de faire figurer Dieu le Père à la place habituellement occupée par la Vierge Marie ; il sera exposé au musée d'art religieux de Bergerac.

Il montre également une statuette de saint Antoine, en bois doré du XVIIIe siècle, mais de provenance inconnue.

Mlle Girardy précise la prochaine campagne de fouilles qui doit avoir lieu sur le site de la Visitation, à Périgueux. Elle viendra en présenter les résultats et les personnes qui souhaiteraient participer à ces fouilles peuvent prendre contact avec elle.

Le père Pommarède signale que les ouvriers travaillant sur la toiture du Thouin, à Périgueux, ont indiqué qu'une inscription figurait sur la cloche : un nom, celui du chanoine de Massacré, et une date, 1735.

M. Lacombe a retrouvé aux archives de la Gironde un dossier relatif aux vallées de la Dordogne, de la Vézère et de l'Isle et décrivant les pas du roi, c'est-à-dire les écluses permettant le passage des moulins et des ponts anciens. Ce dossier, datant de la fin du XVIIIe siècle, avait été partiellement publié dans le bulletin par le Dr. Lafon.

ADMISSIONS :

— M. Pierre Chardon, place de la Cité 24000 Périgueux, présenté par MM. Bélingard et Mention.

— M. Francis Fonmartin, gendarmerie 24360 Piégut-Pluviers, présenté par MM. Bouchereau et Mouillac.

— M. Pierre de Fursac, le Pavillon 24420 Sorges, présenté par MM. Bélingard et Decottignie.

— M. Jean Louis Leclair, 6 boulevard Montaigne 24100 Bergerac, présenté par le père Pommarède et M. Mouillac.

— M. Franck Malige, Lâge Négrondes, 24460 Agonac, présenté par le père Chinoulh et M. Audrerie.

1 dont le siège est à la sous-préfecture de Cambrai, 3 place Fénelon, 59407 Cambrai.
2 dont le siège est fixé au Centre Jacques Petit, Université de Franche-Comté, 30 rue Mégevaud à Besançon

M. Xavier Malige, Lâge Négrondes, 24460 Agonac, présenté par le père Chinoulh et M. Audrerie.

— Mme Annick Quoireau, 41 rue Wilson 24000 Périgueux, présenté par MM. Legay.

— M. Louis Régent, Pommier 24220 Savignac-les-Eglises, présenté par MM. Bélingard et Decottignies.

Le président
Père Pommarède

le secrétaire général
Dominique Audrerie

SOMMAIRE DU TOME CXIII (1986)

Le conseil d'administration 1
Compte de gestion du trésorier (J.-M. Bélingard) 3
Rapport moral du secrétaire général (D. Audrerie) 5
Compte-rendu des réunions mensuelles :
Janvier 7
Février 10
Mars (assemblée générale) 13
Avril 90
Mai 93
Juin 97
Juillet 179
Août 181
Septembre 185
Octobre 261
Novembre 264
Décembre 267

ARTICLES DE FONDS

AMIET (Robert). Fragment de psautier de Périgueux du XIIIe siècle 119
AUDRERIE (Dominique). Le château de Frateau (commune de Neuvic-sur-l'Isle) 23
BECQUART (Noel). Encore la Nouvelle-Neustrie 75
BOUCHEREAU (Jean). Cours-de-Pile en Bergeracois ou l'histoire de l'abjuration d'un village en 1700 141
BOUET (Robert). Le clergé du district d'Excideuil. Notices biographiques 209 309
BUISSON (Nelly). Abbaye Notre-Dame de Peyrouse 191
CARCAUZON (Christian). La grotte de Font-Bargeix 189
CARRÈRE (Jean-Claude). Note sur une présence moustérienne à Coulounieix-Chamiers 53
COSTEDOAT (René). Les Poumeau : Une famille d'« amphibies bourgeois » de Bergerac 17
DELLUC (Brigitte et Gilles), LEJEUNE (Marylise), SOLEILHAVOUP (François). Conventions de relevé analytique des surfaces rocheuses décorées par l'homme préhistorique .....

DELLUC (Brigitte et Gilles), GALINAT (Bernard), GUICHARD (Francis). La grotte ornée de la Sudrie à Villac (Dordogne) 271
FÉNELON (Paul). Les origines géographiques du Périgord 101
GALINAT (Bernard). Voir Delluc
GAUSSEN (Jean). Une pièce grecque à Chantérac 283
GUICHARD (Francis). Voir Delluc.
HERGUIDO (Annie). La chapelle Saint-Christophe à Savignac-les-Eglises 325
LACOMBE (Claude). Un trésor monétaire périgourdin du XVIIe siècle : enquête sur son origine et étude archéologique du vase 33
LAGRANGE (Jacques). Querelles de marché à Périgueux au XIXe siècle 83
Deux mille ans d'occupation du site (La Visitation-Périgueux) 287
LEJEUNE (Marylise). Voir Delluc.
MONTARD (Pierre de). La forêt de Montard ou les racines en Limousin d'une famille périgourdine 245
PLAZER (Odette A.) Quelques Nontronnais francs-maçons et leurs loges à la fin du XVIIIe asiècle (1760-1810) 125
POMMARÈDE (Pierre). Les préfets oubliés 157
RAYMOND (Didier). La Font-Bargeix 199
SADOUILLET-PERRIN (Alberte). Les églises de la Rochebeaucourt et d'Argentine 205
SOLEILHAVOUP (François). L'épouse de Pierre Loti : Blanche Franc-de-Ferrière 165

VARIA

Accroissement des Archives de la Dordogne en 1983, 1984, 1985 174
HIGOUNET-NADAL (Arlette). *Périgueux au XIVe siècle. la ville et la guerre, 1360-1400*, par Sylvie Boisseuil.
LARTIGAUD (Jean). Les IIe Rencontres Internationales de Commarque 333
SALVIAT (Christian). Entre Abadie et Waldeck-Rousseau, la voirie de Périgueux 79

BIBLIOGRAPHIE

AUDRERIE (Dominique)
Périgueux, approche aérienne, par C.P.A./C.D.D.P.
Atlas de la Dordogne, par Patrick Ranoux.
Brantôme, amour et gloire au temps des Valois, par Anne-Marie Cocula-Vaillière 259
Autour du château d'Hautefort (1789-1890), par Jean Goumet.
Au pays de Montaigne, le ministre Pierre Magne (1806-1879), par Pierre Benoist 339
DELLUC (Brigitte et Gilles). *Lascaux, un nouveau regard*, par Mario Ruspoli 336

ILLUSTRATIONS

Préhistoire
Conventions de relevé analytique des surfaces rocheuses 20-22
Silex moustériens de Coulounieix-Chamiers 190
Grotte de la Sudrie 290-292
Lascaux, photographie de Mario Ruspoli 337
La grotte de Font-Bargeix (3 pl. en suppl. à la 4e livraison).

Cluseaux et tombeaux

Tombeau des Ferrière (non archéologique) 172

Monuments civils

Château de Frateau 27, 29

Monuments religieux

Larochebeaucourt, église d'Argentine 206, 208
Savignac-les-Eglises,
Chapelle Saint-Christophe 326
Bas-relief de la Crucifixion (Cl. M.H.) 328, 330

Portrait et photographies de personnages

Le préfet Lauger-Mathieu (caricature) 158
Le préfet Mascle (caricature) 160, 162
Famille Loti et Ferrière 166

Numismatique

Pièce grecque trouvée en Périgord 286
Doubles-tournois du XVIIe siècle (S.H.A.P.) 40, 41

Mobilier archéologique

XVIIe siècle, cruche (S.H.A.P.) 35, 36

Cartes

De 1856, Nicaragua et Mosquitie 78
Des routes gallo-romaines 104, 105
De Belleyme, région de Cours-de-Pile 144

Plans

Frateau, château de 29
Peyrouse, abbaye de 322, 323
Sudrie, grotte de la 280
Visitation de Périgueux, couvent de la 308

Documents

Psautier du XIIIe siècle (S.H.A.P.) 120, 122
Arbre généalogique de la famille Poumeau 55
Lettre de change de 1720 64
Afferme des biens des « religionnaires fugitifs » en 1703 66
Actes de naissance et de décès de Blanche de Ferrière 168, 169
Papiers de la famille de Montard 247, 250, 251 253
Ecrits francs-maçons 127, 131 136
Peyrouse, abbaye de, écrits de 1680 et 1863 ..... 320 321

TABLE ANALYTIQUE DU TOME CXIII (1986) du *BULLETIN DE LA SOCIETE HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DU PERIGORD*

A

ABRAMOVA (Zoia), préside la séance du 3-12-86 : **113**, 267.
ABRISSEL (Robert d'), réf : **113**, 95.
ABZAC DE LADOUZE (mis d'), réf : **113**, 92.
ABZAC (Gratien d'), chanoine : **113**, 14.
AGRICULTURE, culture du chanvre : **113**, 186 ; du châtaignier : **113**, 180 ; de la pomme de terre : **113**, 164 ; exploitation d'une métairie au XVIIe siècle : **113**, 56 (notes) ; au XIXe siècle : **113**, 63 (notes) ; marché de moutons à Périgueux au XIXe siècle : **113**, 83.
AMIET (Robert), fragments de psautier du XIIIe siècle : **113**, 119, 123 (ill.)
ARCHÉOLOGIE, Beauronne, centre potier : **113**, 37 ; Belvès, site des Remparts : **113**, 95 ; Beleymas, bastide de Goyran : **113**, 266, 269 ; Boschaud : **113**, 310 ; Bourdeilles, sculptures de l'étage inférieur du donjon : **113**, 181 ; Daglan, cabanes en pierre : **113**, 15 ; Groléjac, grotte de Péchialet : **113**, 95 ; Milhac-de-Nontron, portail de l'abbaye de Peyrouse : **113**, 313 ; Neuvic-sur-l'Isle, château de Frateau : **113**, 22-31 (ill.) ; fouilles : **113**, 262 ; Ribagnac, gisement des Rhodes-Basser, réf. : **113**, 95 ; Saint-Amand-de-Coly, ceinture en bronze : **113**, 184 ; Saint-Saud-la-Coussière, incendie de l'abbaye de Peyrouse : **113**, 315 ; ce qu'il reste de Peyrouse : **113**, 315 ; Sarlande, squelettes, réf. : **113**, 98 ; maisons à empilage, réf. : **113**, 180.
ARCHIGNAC, affaissement de terrain : **113**, 187.
ARCHIVES DE LA Dordogne, accroissement 1983-1985 : **113**, 174-175 ; des Pyrénées-Atlantiques, concernant la Dordogne : **113**, 180.
ARTENSEC (famille d'), livre de raison : **113**, 8
AUBEROCHE, inventaire du château en 1675, réf : **113**, 265.
AUDRERIE (Dominique), rapport moral 1985 : **113**, 5-6 ; le château de Frateau (commune de Neuvic-sur-l'Isle) : **113**, 23-31 (ill.) ; C.R. *Périgueux, approche aérienne* : : **113**, p. 259 ; C.R. *Atlas de la Dordogne*, de Patrick Ranoux : *ibid.* ; C.R. *Brantôme, amour et gloire au temps des Valois*, de Anne-Marie Cocula-Vaillière : *ibid.* ; Autour du château d'Hautefort, de Jean Goumet : **113**, p. 339 ; Le ministre Pierre Magne, de Pierre Benoist : *ibid.*

B

BAINS, établissements aux XIXe et XXe siècles : **113**, 137.
BARDY-DELISLE (Alfred), maire de Périgueux en 1856 : **113**, 85.
BASSILLAC, gravure artenacienne de Goudeau, réf. : **113**, 91.
BAZIN-de-BEZONS, intendant de Bergerac, fin XVIIe siècle : **113**, 65.
BEAUMONT, canton, monographie, réf : **113**, 11.
BEAURONNE-DOUZILLAC, centre potier : **113**, 37.
BECQUART (Noël), encore la Nouvelle-Neustrie : **113**, 75-78 (ill.
BELLEYME (Adolphe de), député de Ribérac : **113**, 186.
BELLISLE (Pépin de), très jeune préfet : **113**, 161.
BELVÈS, site archéologique des remparts, réf. : **113**, 95.
BERGERAC (histoire), les XVIIe et XVIIIe siècles vue à travers la famille Poumeau : **113**, 53-74 (ill.) ; Révocation de l'Edit de Nantes : **113**, 8 ; Jean-Sylvestre de Dirfort, seigneur de Piles en 1700 : **113**, 141-150 ; abjurations en 1700 à Cours-de-

Pile : **113**, 141-155 ; émigration protestante et commerce avec les pays du Nord : **113**, 54-69 ; construction d'une maison et coût de celle-ci en 1808 : **113**, 63 ; pont des Gillet, origine du nom : **113**, 62 (notes).
BERTIN (Henri-Léonard), lieutenant général de la police à Paris au XVIIIe siècle : **113**, 30 ; (Louis), embastillé par son père en 1748 : **113**, 30 ; (Louis-Augustin), abbé de Brantôme au XVIIIe siècle : **113**, 30.
BÉZENAC, en 1874, réf. : **113**, 183.
BEZIAU, préfet, préside une de nos réunions : **113**, 157.
BIBLIOTHÈQUE, des Cordeliers en 1790, citation : **113**, 297 ; d'un bourgeois en 1814 : **113**, 74.
BLANCHARD, abri, découverte d'un bovin sculpté : **113**, 96.
BOISSEUIL (Sylvie), *Périgueux au XIVe siècle, la ville et la guerre 1360-1400*, C.R. de Arlette Higounet-Nadal : **113**, 257.
BOSCHAUD, abbaye construite par les bernardins en 1159 : **113**, 310.
BOUCHERAUD (Jean), Cours-de-Pile en Bergeracois ou l'histoire de l'abjuration d'un village en 1700 : **113**, 141-155 (carte).
BOUCHIER, évêque constitutionnel : **113**, 138.
BOUET (Robert), le clergé du district D'Excideuil, notices biographiques : **113**, 209-244.
BOURDEILLES, château, sculptures de l'étage inférieur du donjon : **113**, 181.
BOURDEILLE (Hélie de), cordelier, évêque de Périgueux au XVe siècle : **113**, 290.
BOURDEILLE (Pierre de), réf. : **113**, 94.
BOURDEILLE (Renée de), statue : **113**, 181.
BRANTÔME, déviation routière, réf. : **113**, 11.
BRUGIÈRE (chanoine), inventaire des paroisses, réf. : **113**, 207.
BUGUE (le), curieuse expérience à Proumeyssac : **113**, 183.
BUISSON (Nelly), abbaye Notre-Dame de Peyrouse : **113**, 309-323 (ill.).
BUSSIÈRE-BADIL, épisode sous la Révolution : **113**, 139.

C

CADOUIN, conservation du suaire : **113**, 95, 186 ; blasons sur les murs : **113**, 16 ; armes de P. de Gaing sur un pilier : **113**, 97 ; travaux : **113**, 91.
CALVIMONT (Albert de), marché dominical : **113**, 83 ; sépulture : **113**, 15.
CARCAUZON (Christian), la grotte de Font-Bargeix : **113**, 191-198 (ill.).
CARRÈRE (Jean-Claude), note sur une présence moustérienne à Coulounieix-Chamiers : **113**, 189-190 (ill.).
CHAMIERS, histoire, réf. : **113**, 7.
CHAMPEAUX-ET-LA-CHAPELLE-POMMIER, la grotte de Font-Bargeix : **113**, 187, 191-203 (ill.)
CHANCELADE, réouverture d'une carrière : **113**, 186.
CHANTÉRAC, une pièce grecque : **113**, 283-286 (ill.
CHATAIGNES, commerce au XVIIIe siècle : **113**, 58.
CLERGÉ franc-maçon dans le Nontronnais au XVIIIe siècle : **113**, 138-139.
CLUZEAUX, Neuvic, sous le château de Frateau : **113**, 24 ; Sorges, la Vachère, réf. : **113**, 95 ; Villars, Puyguilhem : **113**, 184.
COCULA-VAILLÈRES, *Brantôme, amour et gloire au temps des Valois*, C.R. par Dominique Audrerie : **113**, 259.
COMMARQUE, les IIe Rencontres Internationales de Commarque : **113**, 333-335.
COMMUNES, placées sour le patronage d'un saint : **113**, 15.
CONDAT, ordre des Hospitaliers, chevalier de Malause, commandeur en 1737 : **113**, 252.
CORDELIERS, couvent de Périgueux, histoire et archéologie : **113**, 288-298.

COSTEDOAT (René), Les Poumeau, une famille d'amphibies bourgeois de Bergerac : **113**, 53-74 (ill.).
COULOUNIEIX-CHAMIERS, présence moustérienne : **113**, 189-190 (ill.).
COURS-DE-PILE, les abjurations en 1700 : **113**, 141-155 (carte et réf.) ; chapelle du château, culte protestant puis catholique : **113**, 142-149 ; nom de nombreux habitants et lieux-dits en 1700 : **113**, 141-155 (carte).
COUZE, papeteries : **113**, 14, 91.

D

DAGLAN, cabanes « gauloises » : **113**, 15.
DELLUC (Brigitte et Gilles), conventions de relevé analytique des surfaces rocheuses décorées par l'homme préhistorique : **113**, 17-22 (ill.) ; la grotte ornée de la Sudrie à Villac : **113**, 271-282 (ill.).
DELBOS de BOUMERY, réf. : **113**, 95.
DOLLÉ (Pierre), évolution des phénomènes karstiques sur les causses du Quercy et du Périgord, réf. : **113**, 180.
DOMME, Péchaut, maître estamier vers 1625, réf. : **113**, 265.
DOUZILLAC, cérémonies sur la tombe du capitaine Maine : **113**, 99.
DUÉZE (Jacques) ou JEAN XXII, chanoine de Saint-Front : **113**, 180, 181.
DUPLESSY (Jean), trésor de doubles tournois découvert en Périgord : **113**, 39-51 (ill.).
DURFORT (Jean-Silvestre de), seigneur de Piles en 1700 : **113**, 141-150.

E

EMPILAGE (maisons à), réf. : **113**, 180.
ESTELLE, préfet en 1907 : **113**, 161, 163.
ESTIGNARD, maire de Périgueux en 1845 : **113**, 83.
EXCIDEUIL, notices biographiques de 214 prêtres, période révolutionnaire : **113**, 209-244.
EYZIES (les), château : **113**, 96 ; découverte d'un bouquetin sculpté : **113**, 92 ; Laugerie-Basse, réf. : **113**, 179, 265.

F

FALGUEYRAT, Saint-Jean-de-Jérusalem : **113**, 249.
FÉNELON (Paul), les origines géographiques du Périgord : **113**, 100-118 (carte).
FONT-BARGEIX, grotte préhistorique : **113**, 191-203.
FORCE (duc de la), lettre au chancelier Pontchartrain : **113**, 53.
FORGES (maîtres de), fin XVIIIe siècle : **113**, 126-133.
FOURNIER (Léopold), préfet en 1892 : **113**, 161.
FOURTOU (Oscar de), constructeur de la gare d'Orsay : **113**, 269.
FRANC-DE-FERRIERE, généalogie : **113**, 167.
FRANC-DE-FERRIERE (Blanche), épouse de Pierre Loti : **113**, 165-173 (ill.).
FRANC-MAÇONNERIE, réf. : **113**, 140 ; dans le Nontronnais fin XVIIIe siècle : **113**, 126-133.
FRATEAU, château, histoire, archéologie et devenir : **113**, 23-31 (ill.) ; généalogie des seigneurs : **113**, 28-30 ; réf. : **113**, 91, 265.

G

GALINAT (Bernard), la grotte ornée de la Sudrie à Villac : **113**, 271-282 (ill.).
GARDONNE, utilisation du port au XVIIIe siècle : **113**, 58.

GASNIER, préfet, préside une de nos séances : **113**, 157.
GAULLE (Mme de), pélerinage à la Visitation de Périgueux : **113**, 304.
GAUSSEN (Jean), une pièce grecque à Chantérac : **113**, 283-286 (ill.).
GENIÈVRE, commerce de graines au XVIIIe siècle : **113**, 58.
GEORGE (Mgr), suppression des marchés du dimanche : **113**, 83-85.
GÉRAUD DE SALES, biographie, réf. : **113**, 99.
GONTIER-DE-BIRAN, famille et alliances : **113**, 69, 73.
GOUDEAU, commune de Bassillac, gravure artenacienne : **113**, 91.
GOUMET (chanoine), biographie, réf. : **113**, 179.
GOUMONDIE (chanoine), en 1664 : **113**, 14.
GOYRAN, bastide, fondation : **113**, 266, 269.
GUICHARD (Francis), la grotte ornée de la Sudrie à Villac : **113**, 271-282 (ill.).
GRASSÉ (Pr. Pierre), biographie, réf. : **113**, 182.
GROLEJAC, grotte de Péchialet : **113**, 95.

H

HABITATION d'un marchand bourgeois en 1698 : **113**, 54.
HAUTEFORT, réf. : **113**, 339.
HERGUIDO (Annie), La chapelle Saint-Christophe à Savignac-les-Eglises : **113**, 325-331 (ill.).
HIGOUNET-NADAL (Arlette), C.R. *Périgueux au XIVe siècle, la ville et la guerre* de Sylvie Boisseuil : **113**, 257.
HISTOIRE, occupation du sol au Moyen Age : **113**, 334 ; période révolutionnaire . **113**, 209-244 ; voir Bergerac et Périgueux, rubrique histoire.
HUCHET-DE-CINTRÉ, préfet en 1885 : **113**, 164.

I — J

INSCRIPTIONS révolutionnaires au château de Frateau : **113**, 25.
JAVERLHAC, fin XVIIIe siècle : **113**, 132-134.
JOUBERT (Joseph), réf. : **113**, 11, 91.

L

LABROUSSE (Suzette), réf. : **113**, 96.
LACAUD, vallée de l'Isle, habitat magdalénien, réf. : **113**, 265.
LACOMBE (Claude), un trésor monétaire périgourdin du XVIIe siècle, enquête sur son origine et étude archéologique du vase : **113**, 33-37 (ill.).
LACORRE (Suzanne), réf. : **113**, 14.
LAGRANGE (Jacques), querelles de marché à Périgueux au XIXe siècle : **113**, 83-86.
deux mille ans d'occupation du site, la Visitation-Périgueux : **113**, 287-308 (plan).
LANQUAIS, château : **113**, 12 ; dessins de Mlle Aleaux en 1892 : **113**, 184.
LARTIGAUT (Jean), les deuxièmes rencontres internationale de Commarque : **113**, 333-335.
LASCAUX, nouvelle reconstitution de la grotte : **113**, 265.
LAUGER-MATHIEU, préfet en 1886 : **113**, 158 (ill.), 163.
LAUGERIE-BASSE, colorants utilisés, réf. : **113**, 265.
LEJEUNE (Marylise), conventions de relevé analytique des surfaces rocheuses décorées par l'homme préhistorique : **113**, 17-22 (tableau).
LESTRADE (Marie-Jeanne de), religieuse du monastère du Temple : **113**, 263.
LIVRES LITURGIQUES, fragments de psautier de Périgueux du XIIIe siècle : **113**, 11, 119-123 (ill.).

LOROIS, préfet en 1874 : **113**, 157.
LUCCHESI, préfet en 1974 : **113**, 157.

M

MAGNE (Pierre), réf. : **113**, 339.
MAINE (capitaine), cérémonies sur sa tombe : **113**, 99.
MAINE-DE-BIRAN, réf. : **113**, 11.
MALAUSE (chevalier de), commandeur de Condat en 1737 : **113**, 252.
MARÉCHAL (Raymond), sa mort vue par Malraux : **113**, 187.
MARQUAY, clasement du site de la Grande Beune : **113**, 266.
MARQUET-DE-NORVIERS (Jacques), préfet en 1830 : **113**, 161.
MASCLE, préfet en 1893 : **113**, 160 (ill.), 163.
MÉDECINE, officiers de santé : **113**, 183.
MEUBLES PÉRIGOURDINS, réf. : **113**, 11.
MÉRILHOU (Joseph), la Nouvelle Neustrie : **113**, 75-77.
MERLANDE, prieuré, pillage : **113**, 12.
MILHAC-DE-NONTRON, portail de l'abbaye de Peyrouse : **113**, 313.
MOBILIER d'un marchand bourgeois en 1698 : **113**, 54.
MONPAZIER, félibrée, réf. : **113**, 263.
MONTARD (Pierre de), la forêt de Montard ou les racines en Limousin d'une famille périgourdine : **113**, 244-255 (ill.).
MONTARD (famille de), généalogie : **113**, 244-255.
MONTGUYARD, possession de St-Jean-de-Jérusalem : **113**, 249.
MONTIGNAC, restauration du prieuré, réf. : **113**, 7 ; plans, indic. : **113**, 16.

N — O

NÉANDERTAL, étymologie : **113**, 92.
NÉGOCIANTS bordelais au XVIIIe siècle : **113**, 58.
NEUVIC-SUR-L'ISLE, château de Frateau : **113**, 22-31 (ill.) ; fouilles : **113**, 263.
NONTRON, loges maçonniques à la fin du XVIIIe siècle : **113**, 125-139 (ill.).
NOTRE-DAME-DE-SANILHAC, réf. : **113**, 14, 262.
NOYER, commerce avec la Hollande au XVIIIe siècle : **113**, 57.
NUMISMATIQUE, pièce grecque trouvée à Chantérac : **113**, 283-286 (ill.) ; doubles tournois du XVIIe siècle (S.H.A.P.) : **113**, 39-51 (ill.).
OCCITANIE, le félibrige et la langue d'oc, réf. : **113**, 11 ; voir Troubadours.

P

PARIS, dénomination périgourdine de rues : **113**, 11.
PECH-GAUDOU, ligne électrique : **113**, 11.
PEINTURES MURALES, quartier Mataguerre : **113**, 12 ; en Périgord, réf. : **113**, 262 ; programme de recherche : **113**, 91 ; analyse et datation : **113**, 266.
PÉRIGUEUX, histoire générale à travers la vie des couvents des Cordeliers et de la Visitation du XIIIe au XXe siècles : **113**, 287-308 ; histoire chronologique et évènementielle : voir Religion ; Notre-Dame de la Garde, prieuré fondé par Peyrouse en 1265 : **113**, 310 ; au XIVe siècle, réf. : **113**, 257 ; escarmouche entre comte et bourgeois en 1324 : **113**, 291 ; visite du supérieur général des Cordeliers en 1335 : **113**, 292 ; place de sûreté pour les protestants, 1576-1581 : **113**, 293 ; chapitre provincial des Cordeliers, mai 1364 : **113**, 292 ; franc-maçonnerie sous la Révolution : **113**, 138 ; préfets et maires au XIXe siècle : **113**, 83-86, 157-164 (ill.) ; origine du marché du samedi, 1856 à 1890 : **113**, 85 ; contrats

et obligations du monastère Sainte-Ursule en 1927 : **113,** 183 ; Romieu étant préfet, journée du 28 janvier 1835 : **113,** 163 ; Front populaire, réf. : **113,** 95 ; Mme de Gaulle en pèlerinage à la Visitation : **113,** 304.
PÉRIGUEUX, archéologie et plans, Saint-Front, plans de 1770, réf. : **113,** 99 ; Saint-Front, travaux en 1986, réf. : **113,** 98 ; couvent des cordeliers, plan aux Archives Départementales : **113,** 180 ; porte de la chapelle : **113,** 8, 12, 100, 268 ; puits : **113,** 294 ; couvent de la Visitation, emplacement : **113,** 299-303 ; site et plan : **113,** 287-308 ; fouilles : **113,** 8 ; couvent des Ursulines : **113,** 183 ; prieuré de femmes du Toulon dépendant de Ligueux, réf. : **113,** 263 ; chapelle Saint-Gervais, emplacement : **113,** 263 ; hôtellerie « à l'image de Saint-Louis », emplacement : **113,** 263 ; plan par Lallier de la Tour en 1773, indic : **113,** 294 ; vues aériennes 1987, réf. : **113,** 184 ; particularité de quelques rues : **113,** 79-82.
PÉRIGUEUX, musée, acquisitions : **113,** 8 ; pompe romaine : **113,** 14 ; statues de la Vierge provenant de la rue du Plantier, et de Sainte Claire provenant de Cadouin : **113,** 268.
PÉRIGORD, origines géographiques : **113,** 100-118 (carte) ; châteaux, réf. : **113,** 14.
PÉRIGORD NOIR, réf. : **113,** 96.
PESCHER (Gérard du), théologien du XIVe siècle : **113,** 290.
PEYROUSE, abbaye, historique et plans : **113,** 309-323 ; abbés et prieurs de 1235 à 1790 : **113,** 316-318 ; propriétés et budget en 1683 : **113,** 311.
PLAZER (Odette), quelques Nontronnais francs-maçons et leurs loges à la fin du XVIIIe siècle : **113,** 125-139 (ill.).
PLUMANCY (Jean), notes biographiques : **113,** 187.
POIVERT, préfet en 1920 : **113,** 163-164.
POMMARÈDE (Pierre), les préfets oubliés : **113,** 157-164 (ill.).
PORT-SAINTE-FOY, pont suspendu : **113,** 92.
POTERIE, au château de Frateau : **113,** 31.
POUMEAU, famille bergeracoise, généalogie aux XVIIe et XVIIIe siècles : **113,** 53-56.
PRÉFET, description de leur habit : **113,** 161.
PRÉHISTOIRE, convention de relevé analytique : **113,** 17-22 (ill.) ; Bassillac, gravure du Goudeau, réf. : **113,** 91 ; Blanchard, abri, découverte d'un bovin sculpté : **113,** 96 ; Champeau-et-la-Chapelle-Pommier, grotte de Font-Bargeix : **113,** 191-203 ; Coulounieix-Chamiers, moustérien : **113,** 189-190 (ill.) ; Eyzies (les), Laugerie-Basse, réf. : **113,** 179, 265 ; découverte d'un bouqueton sculpté : **113,** 92 ; Isle (vallée de l'), site magdalénien de Lacaud, réf : **113,** 265 ; Pincevent, réf. : **113,** 11 ; Saint-Germain-la-Rivière, squelette magdalénien : **113,** 183 ; Sergeac, découverte d'un site, réf. : **113,** 96 ; Théorat, découverte d'un site, réf. : : **113,** 14 ; Villac, grotte de la Sudrie : **113,** 271-282 (ill.).
PRIGONRIEUX, utilisation du port au XVIIIe siècle : **113,** 58.
PROTESTANTISME : voir Religion.
PROUST et le Périgord, réf. : **113,** 262.
PRUNIS (Joseph), son passeport : **113,** 187.
PSAUTIER : **113,** 119-123 (ill.).
RACHILDE, citation : **113,** 12.
RAYMOND (Didier), la Font-Bargeix : **113,** 199-203.
RELIGION 1) évêques, Bouchier, constitutionnel : **113,** 138 ; Bourdeille (Hélie de), XVe siècle : **113,** 290 ; George, suppression des marchés le dimanche : **113,** 83-86 ; Tour (Rodolphe de la), favorise l'installation des cordeliers : **113,** 288 ;
2) clergé, francs-maçons au XVIIIe siècle : **113,** 138-139 ; à Excideuil, 214 prêtres, époque révolutionnaire : **113,** 209-244 ;
3) ordres et congrégations, cisterciens, abbaye de N.-D. de Peyrouse : **113,** 309-323 (ill.) ; cordeliers, couvent de Périgueux : **113,** 288-298 ; filles de la Foi, en 1780, réf. : **113,** 99 ; Mont-Carmel, réf. : **113,** 99 ; Saint Jean de Jérusalem, pos-

sessions : **113**, 249-254 (ill.) ; Saint Lazare, réf. : **113**, 99 ; Sainte Marthe, réf. : **113**, 99 ; la Visitation, couvent de Périgueux : **113**, 299-307 ;
4) personnages, Duèze Jacques ou Jean XXII, chanoine de Saint-Front : **113**, 180, 181 ; Géraud de Sales, biographie, réf. : **113**, 99 ;
5) Protestantisme, les nouveaux convertis de 1700, exemples de la famille Poumeau : **113**, 53-74 ; le village de Cours-de-Pile : **113**, 141-155 ; Périgueux, place de sûreté pour le parti : **113**, 293 ; Saint-Cyprien, XVIIe siècle : **113**, 183 ; Rouffignac-de-Sigoulès : **113**, 65.
ROCHEBEAUCOURT (la), église d'Argentine : **113**, 205-207 (ill.).
ROCHELLE (Jean de la), cordelier au XIIIe siècle : **113**, 290.
ROMIEU, préfet, sa sépulture : **113**, 12, 15.
ROUFFIGNAC-DE-SIGOULES, résistance des nouveaux convertis : **113**, 65 ; état de la paroisse en 1689 : **113**, 67 (note) ; lieux-dits au XVIIe siècle : **113**, 54.
ROUQUETTE, possession de Saint-Jean-de-Jérusalem : **113**, 249.
RUSPOLI (Mario), *Lascaux, un nouveau regard*, C.R. de B. et G. Delluc : **113**, 337.

S

SADOUILLET-PERRIN (Alberte), les églises de La Rochebeaucourt-et-Argentine ; : **113**, 205-207 (ill.).
SAINT-AMAND-DE-COLY, ceinture en bronze émaillé : **113**, 184.
SAINT-ANTOINE-D'AUBEROCHE, lieu de naissance du préfet Calvimont : **113**, 159.
SAINT-ASTIER, mœurs et coutumes, réf. : **113**, 7.
SAINTE-AULAYE, tradition matrimoniale, réf. : **113**, 98.
SAINT-CYPRIEN, protestantisme au XVIIe siècle : **113**, 183.
SAINT-FRONT-LA-RIVIÈRE, réseau souterrain, réf. : **113**, 265.
SAINT-GERMAIN-LA-RIVIÈRE, squelette magdalénien : **113**, 183.
SAINT-PAUL-LA-ROCHE, roche, réf. : **113**, 7 ; explication : **113**, 15.
SAINT-SAUD-LA-COUSSIÈRE, abbaye de Peyrouse : **113**, 309-323 (ill.) ; église du XIIe siècle : **113**, 310.
SALIGNAC, faux-monnayeurs, réf. : **113**, 11.
SALVIAT (Christian), entre Abadie et Waldeck-Rousseau, la voirie de Périgueux : **113**, 79-82.
SANCERRE (maréchal de), attaque du château de Frateau en 1376 : **113**, 28.
SARLANDE, découverte de squelettes, réf. : **113**, 98.
SARLAT, quartier de la Rigaudie, réf. : **113**, 265 ; hôtel Dautrezle, réf. : **113**, 95 ; collège Saint-Joseph, réf. : **113**, 11, 95 ; vierge de pitié (M.H.C.) réf. : **113**, 183 ; musée aquarium, réf. : **113**, 14.
SARTRE (Jean-Paul), réf. : **113**, 7.
SAVIGNAC-LES-EGLISES, chapelle Saint-Christophe : **113**, 8, 96, 325-331 (ill.) ; moulin de Saint-Privat, réf. : **113**, 91 ; carrière de meules : **113**, 8 ; jardin public : **113**, 327.
SEM, dessins au casino de Monaco : **113**, 99.
SERGEAC, abri Blanchard, découverte d'un bovin sculpté : **113**, 96.
SIREUIL, classement de sites de la Grande Beune : **113**, 266.
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE, personnalités ayant présidé nos séances en 1986 : le Pr. Z. Abramova, préhistorien russe, le préfet Gasnier, le Pr. A. Chastel, le Pr. Ch. Higounet. Analyse de son psautier du XIIe siècle : **113**, 39-51 (ill.) ; inventaire de sa collection de monnaies ; **113**, 119-123 (ill.).
SOLEIHAVOUP (François), conventions de relevé analytique des surfaces rocheuses décorées par l'homme préhistorique : **113**, 17-22 (tableau).

T

TARDY DE MONTIGNAC (Jean), livre de raison du XVIIIe siècle : **113,** 99.
THÉORAT, découverte d'un site préhistorique : **113,** 14.
THIVIERS, fin XVIIIe siècle : **113,** 134-137.
TOUNENS, sujet d'une pièce de théâtre : **113,** 11 ; archipel des Minquiers : **113,** 92 ; souvenir des Araucans : **113,** 266.
TOUR-BLANCHE (la), grange médiévale : **113,** 95.
TRANSPORTS de l'or espagnol au XVIe siècle : **113,** 93.
TROUBADOURS, réf. : **113,** 9, 12, 91, 94.
TRUFFE, réf. : **113,** 91.

V

VERDIER (Marie-Thérèse), l'épouse de Pierre Loti, Blanche de Ferrière, une bergeracoise du canton de Sigoulès, communes de Pomport et Lamonzie-Saint-Martin : **113,** 165-173 (ill.).
VILLAC, grotte ornée de la Sudrie : **113,** 271-282 (ill.).
VILLARS, Puyguilhem, souterrain : **113,** 184.
VILLESAISON, préfet en 1867 : **113,** 161.
VINS, commerce au XVIIIe siècle : **113,** 58.
VISITATION (la), couvent de Périgueux, histoire, description : **113,** 299-306 (plan).
VITRAC, peintures murales : **113,** 15.

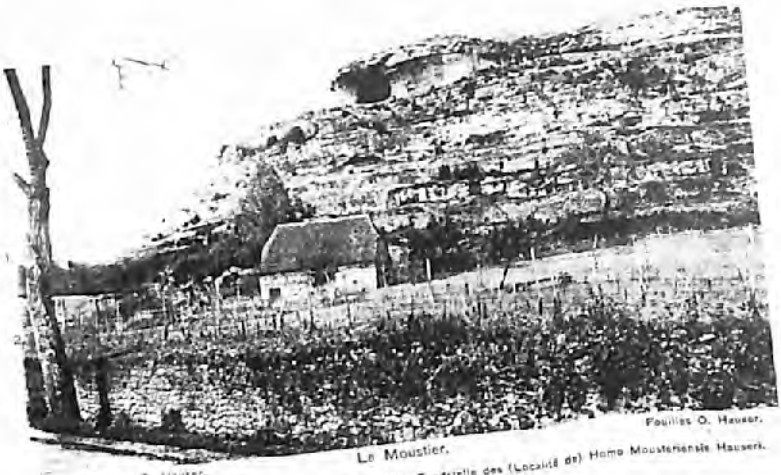
Une lettre de l'abbé Henri Breuil au sujet de l'homme du Moustier

Chacun connaît l'aventure périgourdine de Otto Hauser. Cet antiquaire (aux deux sens du terme), né en 1874 près de Zurich, mit en coupe réglée, entre 1896 et 1914, plus d'une trentaine de gisements préhistoriques de la vallée de la Vézère [1].

Cette entreprise quasi industrielle de fouilles intensives et désinvoltes, hâtivement publiées, se doublait d'une sorte de comptoir de vente d'objets archéologiques et d'une agence de voyages dans la région des Eyzies, visant surtout une clientèle germanique. L'amertume des préhistoriens français atteindra un sommet à partir de 1908. Cette année-là, O. Hauser découvre un squelette d'adolescent du type de Néandertal, l'homme du Moustier, et l'exhume devant un aréopage de savants allemands (dont l'anthropologue H. Klaatsch). Cette trouvaille portera bientôt le nom de *Homo mousteriensis Hauserii-Klaatsch*. L'année suivante, il met au jour un des plus vieux Cro-Magnon, *l'Homo aurignacensis Hauserii*, à Combe-Capelle, près de Montferrand-du-Périgord, dans la vallée de la Couze. Ces deux squelettes seront vendus, à peu de temps de là, au prix fort, au Museum Für Völkerkunde de Berlin.

Cette exportation mercantile de la « cendre de nos morts », selon la formule de Maurice Barrès, va déclencher des réactions multiples, dont des mises en garde émanant de nombreux préhistoriens, une campagne de presse et une intervention du Grand Orient de France auprès du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Le résultat de cette action est triple : la loi du 31 décembre 1913 régira désormais les fouilles et la destination de leurs produits ; le vieux château des Eyzies, acquis par l'Etat, est appelé à devenir un musée de Préhistoire ; enfin, le premier jour de la Grande

1. Nous publierons ici prochainement une étude sur l'affaire Hauser à la lumière des documents périgourdins (archives de la famille Didon, archives départementales et archives de la S.H.A.P.).



Le Moustier.

Ausgrabungen O. Hauser.
1. Terrasse. Stat. 43. Mousterien.
2. Untere Grotte (Grotte inférieure). Stat. 44: Acheuléen. Fundstelle des (Localité de) Homo Mousteriensis Hauseri.

Le site du Moustier et le crâne du Néandertalien exhumé le 12 août 1908 par Otto Hauser (cartes postales éditées par Hauser).

Guerre, O. Hauser est contraint de quitter les Eyzies, les villageois lui étant devenus hostiles.

Quelques déprédations contre ses biens suivent ce départ précipité. Des accusations d'espionnage sont lancées contre lui, ce qui est probablement exagéré. Mais il n'y aurait peut-être pas eu d'affaire Hauser sans la publication, en cette fin de 1914, de deux articles de presse. L'un, en Allemagne (*La Gazette de Voss* du 17 novembre 1914), l'autre, en Espagne (*el Correo espanol* du 30 décembre), flétrissent l'attitude des Français contre ce « savant suisse... homme célèbre dans le monde scientifique », qui se dit lui-même « un serviteur fidèle de la science allemande ».

Tout va être désormais porté sur la place publique par la presse locale, tandis qu'une enquête est diligentée. C'est Louis Didon (« maître d'hôtel » à Périgueux, il vient de fouiller les abris Blanchard et Labattut à Sergeac) qui va monter au créneau sous son nom propre et sous le pseudonyme de H. de Cro Magnon (*l'Argus du Périgord* des 22, 25, 28 et 29 janvier 1915 ; *l'Avenir de la Dordogne* des 5, 6 et 16 février). Au même moment, Maurice Barrès rédige un « papier » tonitruant pour *l'Echo de Paris* (21 janvier 1915) [2].

L. Didon connaît bien les dessous de l'affaire Hauser. Il prend cependant conseil (en adressant des projets d'articles) : il écrit à D. Peyrony qui l'approuve (« je pense qu'avec ce document nous tenons Hauser » lui répond-il au vu de *la Gazette de Voss)*, à P. Sarasin de Bâle (qui lui confirme qu'Hauser n'appartient pas à l'université de cette ville). Marcellin Boule, professeur de Paléontologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris (qui reprendra les articles de L. Didon dans *l'Anthropologie* de 1915, p. 169-182), et l'abbé Henri Breuil vont s'attacher tout particulièrement à critiquer la fouille du Moustier par Hauser, dans les lettres qu'ils adressent à l'archéologue périgourdin.

M. Boule rappelle dans une de ces lettres (8 février 1915) ce qu'il a écrit sur cet homme du Moustier, la grande trouvaille de Hauser : « c'est un document de piètre valeur dont je m'occuperai fort peu », car les conditions de découverte, d'exhumation et surtout de restauration furent, dit-il, déplorables. D'après le moulage qui lui fut vendu, c'est une « véritable caricature ». Et il poursuit : « J'ajoute pour votre gouverne qu'à la suite de ma publication [sur l'homme de la Chapelle-aux-Saints], le musée de Berlin s'est ému ; qu'il a fait démolir la reconstitution de Klaatsch et qu'il a fait procéder par une série d'anatomistes à une nouvelle reconstitution... beaucoup plus honnête et plus scientifique que celle de Klaatsch [et qui] a de plus le mérite de montrer les grandes lacunes qu'on avait d'abord com-

2. Quelques mois plus tard (ordonnance du 24 avril 1915), O. Hauser sera reconnu « agent intermédiaire de l'Allemagne » et ses biens placés sous séquestre. D. Peyrony sera nommé administrateur séquestre. Jamais Hauser ne reviendra en Dordogne.

L'abbé Henri Breuil explique à Louis Didon les erreurs de la reconstitution de l'homme du Moustier par H. Klaatsch : le prognathisme a été accentué jusqu'à en faire un museau de chimpanzé » (lettre DU 2 février 1916, archives Didon).

blées avec du plâtre et qui diminuent de beaucoup la valeur du document » [3].

La lettre de l'abbé Henri Breuil à Louis Didon est plus précise ; elle est ornée de deux schémas. La voici :

Le Bouscat, 2 février 1916

Cher Monsieur,

Il est exact que la reconstitution du crâne du Moustier, faite par Klaatsch, a été reconnue par tout le monde comme ridicule, tendancieuse et anatomiquement insoutenable ; on a refait depuis 2 ou 3 essais nouveaux au musée de Berlin : naturellement après tant de « tripatouillage », le pauvre crâne a bien souffert et on ne saurait trop se fier au résultat dernier dans de pareilles conditions ; c'est pourquoi M. Boule, dans son volume sur l'h. de la Chapelle aux Saints, déclare devoir n'en tenir aucun compte. C'est tout ce que je sais.

Voici maintenant comment il a été mal reconstruit, d'une manière qui frappe au premier coup d'œil le moins averti.

La boîte crânienne va bien ; la machoire inférieure est intacte. Vous avez donc le dessin suivant assez bon [croquis].

Reste à placer la face, en grande partie démolie, dont l'arcade dentaire est en bon état relatif. On devrait naturellement la placer sur le max. inférieur ; dents contre dents, sinon, l'articulation de la mâch. inf. avec le condyle ne se fait plus. Or, pour augmenter le prognathisme facial du crâne, jusqu'à presque en faire un museau de chimpanzé, Klaatsch n'a pas tenu compte de cette donnée, non plus de l'accord entre les diverses parties de l'arcade zygomatique et on a reconstruit ainsi, [croquis] projetant bien trop en avant la face, ce qui rend impossible toute articulation des mâchoires.

Je dois ajouter que Klaatsch est très méprisé de tous les savants sérieux, même outre-Rhin.

Bien cordialement.

H. Breuil.

3 Quatre reconstitutions successives du crâne ont été faites (deux par Klaatsch, une par Krauze, une par Weinert en 1925 (M. Boule, *les Hommes fossiles*, 1952, p. 214). Mais c'est toujours la face photographiée par Hauser (coloriée au tirage) qui orne les cartes postales vendues depuis quelques années aux Eyzies.

Et c'est pour cela que l'homme du Moustier, s'il est passé à la postérité par son outillage (l'industrie moustérienne qui recouvre tout le Paléolithique moyen) est considéré par les anthropologues comme un fossile de peu d'importance [4].

Brigitte et Gilles DELLUC [5]

---

4. D. Peyrony proposera, en 1922, sans succès, d'échanger les deux squelettes découverts par O. Hauser (et le bas-relief volé à Laussel par un contremaître indélicat et lui aussi exporté) contre les *Mémoires* de Goethe, qui étaient sous séquestre en France (lettre au marquis de Fayolle, président de la S.H.A.P., le 12 novembre 1922). Le squelette du Moustier passe pour avoir été détruit (comme l'a été celui de Combe Capelle) lors du bombardement de Berlin en 1945. Comme il l'a signalé au congrès de Sarlat en 1986 (et comme il nous a fait l'amitié de nous le confirmer depuis), le Pr Jean-Louis Heim (Institut de Paléontologie humaine, Paris) a pu examiner en 1981 des vestiges osseux de l'homme du Moustier à l'université d'Iéna en R.D.A. (ils provenaient de Moscou). Seuls ont été épargnés par l'incendie de Berlin en 1945 : la calotte crânienne, le maxillaire supérieur avec le palais et les dents, la mandibule. La partie médio-faciale (contestée par H. Breuil) et le squelette post-crânien ont été détruits. J.-L. Heim pense qu'il s'agit d'un très jeune adolescent (d'environ 12 ans ou un peu plus), de sexe probablement féminin ; son crâne a déjà un aspect adulte, mais le torus sus-orbitaire est encore peu prononcé et la denture n'a pas atteint encore son état définitif. Une nouvelle étude serait en cours. L'homme de la Chapelle-aux-Saints, au squelette quasi complet, fut découvert en 1909 par les abbés A. et J. Bouyssonnie et Bardon. Il déclencha une querelle entre cléricaux et anti-cléricaux. Il est demeuré le type de description des Néandertaliens. M. Boule, frappé par ce qu'il appelait, dans ses *Hommes fossiles*, son « aspect bestial » et « tout un ensemble de caractères simiens », dans la reconstitution qu'il fit de lui, lui trouvait des ressemblances avec les singes inférieurs, et le voyait marchant, courbé, les genoux demi-fléchis, les gros orteils préhensiles écartés de l'axe des pieds, mais fabriquant de beaux outils de silex et enterrant déjà ses morts. Ce fossile de Corrèze constitua le modèle de la massive, brutale et inquiétante statue de *l'Homo néanderthalensis* sculptée par Paul Dardé en 1930 pour la terrasse du musée national de Préhistoire des Eyzies (souvent appelée, de surcroît, abusivement par le public : homme de Cro-Magnon). Le Pr J.-L. Heim vient de démonter et de remonter minutieusement le crâne de cet homme, qui s'avère moins rustique qu'on ne le pensait autrefois (film présenté au congrès de Sarlat en avril 1986).

5. U.A. 184 du C.N.R.S. (Musée de l'Homme, Paris) et C.M.C.A.

Les cluzeaux de falaise d'Argentine

L'article intitulé « Près de Larochebeaucourt, une curieuse nécropole » [1], d'Alberte Sadouillet-Perrin, est heureusement complété aujourd'hui par cette étude technique.

Serge Avrilleau, spécialiste des cluzeaux présente ses observations sur les aménagements souterrains d'Argentine.

N.D.L.R.

LE SITE

Argentine est un éperon du type de ceux qu'ont affectionné systématiquement les peuplades protohistoriques et il ne serait pas surprenant d'y découvrir des vestiges de ces époques ; d'autant que les cavernes naturelles que contenait cette colline n'ont pu qu'inspirer la population locale dès la préhistoire.

Toutefois, les premiers aménagements pratiqués dans ces grottes (retaille des parois, confection de marches d'escaliers, feuillures de portes, barrages, trous de visée, cloisonnements, anneaux, auges, murailles, etc.) doivent être attribués à des périodes médiévales.

Le site archéologique souterrain d'Argentine comprend les deux cavernes supérieures (cluzeau-ouest et cluzeau-est, séparés de quelques mètres) qui ont toutes les deux des belvédères sur la vallée de la Lizonne au flanc nord de l'éperon ; il comprend aussi un étage inférieur sous le cluzeau-ouest, où les vestiges d'une diaclase ont été aménagés en étable ou en écurie ; et enfin un curieux pigeonnier souterrain qui a fait l'objet d'une étude distincte [2]. Le calcaire appartient ici à l'étage angoumien du crétacé.

1. B.S.H.A.P. - Tome CXIV - Année 1987 - 1ère livraison
2. Avrilleau S. Delluc B et G., « Quelques pigeonniers souterrains du Périgord » (à paraître).

LE CLUZEAU OUEST

Le sentier d'accès qui vient du village d'Argentine est commun aux deux cluzeaux et lorsqu'il arrive sur les lieux, le visiteur a le choix d'emprunter l'escalier qui descend vers l'ouest ou celui qui descend vers l'est ; s'il choisit de s'aventurer vers le cluzeau-ouest, il devra se hasarder à une descente périlleuse dans un escalier taillé dans le roc, assez raide, d'une douzaine de marches, passant rapidement sous une voûte et suivant un couloir souterrain légèrement sinueux.

Les caractéristiques de cet escalier comprennent essentiellement : un système de fermeture situé au milieu du tunnel souterrain et constitué de trous opposés, de feuillures et d'un curieux dispositif cruciforme taillé horizontalement sur une marche, au niveau du barrage ; nous ne nous étendrons pas dans des élucubrations hasardeuses au sujet de ce détail dont certains ont dit qu'il pouvait s'agir d'une croix de consécration, attribuant alors à cette grotte aménagée la destination d'église ; et d'autres de lui préférer l'hypothèse du calage d'un poteau vertical entrant dans l'agencement de la porte. On découvrira aussi, plus bas, un trou de visée surveillant l'entrée au niveau de la porte, provenant de la première pièce et associé à un anneau.

On débouche, au bas de l'escalier, dans une première pièce de moyen volume (4 m x 4 m environ) qui constitue, en quelque sorte le « corps de garde ». Cette pièce possède une ouverture sur la vallée et un à-pic sur la falaise qui peuvent avoir été conservés dans cet état dès l'origine pour faire basculer les intrus indésirables dans le vide. On y trouve l'origine du trou de visée sur la paroi est, une petite niche (pour l'éclairage ?) et une fosse ovoïde (silo à grains ?), creusée dans le sol au pied de la paroi ouest, avec encastrement périphérique d'un opercule absent. Cette pièce est prolongée vers le sud-est par un couloir naturel (diaclase) se rétrécissant progressivement au bout de quelques mètres.

Par un passage rétréci muni d'un système de barrage, on accède ensuite à la grande pièce principale qui n'est autre qu'une grotte naturelle aménagée. Cette pièce dispose actuellement d'un large balcon sur la vallée, mais il y a lieu de supposer que cette baie était à l'époque de l'occupation des lieux obturée par un mur construit sur le bord de la corniche, ne laissant que de petites ouvertures. On trouve une belle fosse ovoïde sur le bord de la corniche. La forme générale de cette grande salle est approximativement trapézoïdale.

Vers le sud-est existe une diaclase dans laquelle il est possible, dangereusement, de descendre à l'étage inférieur. Notons que toutes les fissures verticales du site sont parallèles et qu'elles sont orientées selon l'axe des principales diaclases karstiques de la région. C'est ainsi qu'au milieu de cette grande pièce on peut voir au sol deux rangées de fosses ovoïdes pratiquées dans les fissures du roc : la première rangée rencontrée (à l'est) com-

prend une grande fosse dont les parois ont dû être colmatées pour un bon usage et deux autres cavités dont l'utilisation en silos à grains est moins évidente. La deuxième rangée (à l'ouest) comprend trois belles fosses, en meilleur état, à la panse globulaire et au col rétréci, convenant parfaitement pour ensiler le grain. Leurs parois sont contigües et communicantes, comme il est d'usage fréquent dans tout le sud-ouest. Ces belles fosses, profondes de 1,50 m à 1,80 m, sont munies de feuillures périphériques pour l'emplacement d'obturateurs. On remarque au sol deux aménagements énigmatiques, l'un à l'est des silos, l'autre à l'ouest, constitués par un creusement triangulaire du sol et d'enlèvements convergents donnant à l'ensemble la forme d'un éventail en creux. Dans chacun d'eux, une croix a été gravée. Nous pensons que ces dispositifs peuvent être en rapport avec le battage des céréales, avant ou après l'ensilage, sachant que la meilleure conservation du grain était obtenue par la mise en silos des épis entiers. [1] A moins qu'il ne s'agisse de manifestations religieuses ou rituelles.

Les parois de la grande salle comportent de nombreuses niches, anneaux et systèmes de fermeture communs à tous les sites troglodytiques semblables et qu'il serait fastidieux d'énumérer ici dans le détail. Par contre un aménagement singulier et remarquable doit être signalé, à l'extrémité de ce cluzeau ; il s'agit d'un couloir orthogonal entièrement taillé dans le roc s'orientant d'abord vers l'est puis se dirigeant ensuite perpendiculairement vers le nord et qui permet d'atteindre un trou de visée qui surveille la vallée de la Lizonne sans pouvoir être vu de l'extérieur. Il s'agit incontestablement d'un poste de guet faisant partie du système de protection. Nous ne pouvons omettre de comparer ce système à celui qui équipe de la même façon le cluzeau aérien de Chambre-Brune à Brantôme.

L'étage inférieur, accessible à un autre niveau, comprend une grande pièce d'environ 5 m x 6 m, dont le fond avait été muré pour éviter les coulées d'argile venant de la diaclase. Les parois possèdent de nombreux trous pour placer des chevrons, des encoches de vérouillage, des niches et des anneaux ainsi qu'un puissant système de fermeture à l'entrée. Le tout fait penser à une écurie ou à une étable ; éventuellement à un dortoir. De nombreux graffitis mériteraient d'être étudiés.

En conclusion nous serions tentés de voir dans ce cluzeau-ouest d'Argentine un grenier à grains (d'environ une dizaine de silos) efficacement protégé, pouvant avoir servi d'habitat rupestre au Moyen Age.

LE CLUZEAU-EST

Pour accéder au cluzeau-est d'Argentine il faut également emprunter un escalier d'une dizaine de marches, passant sous une voûte, bardé de rai-

1 Gast et Sigaut « Les techniques de conservation des grains à long terme » CNRS, Tome 1 (1979) Tome 2 (1981)

nures de barrage, muni de deux trous de visée discrets et d'une porte moderne. On remarque la symétrie de la disposition des deux cluzeaux ; c'est ainsi qu'une baie s'ouvre sur la vallée, vers le nord et qu'une grande pièce, unique, s'étend au sud.

Mais là où les deux cluzeaux diffèrent, et chaque visiteur en est impressionné, c'est dans les aménagements du sol ; tout d'abord, dans ce cluzeau-est, quatre piliers importants ont été réservés dans le creusement du rocher et soutiennent la voûte, ensuite on ne peut manquer d'être perplexe devant l'imbrication des fosses ovoïdes et des sarcophages qui constituent le principal intérêt du site ; nous y reviendrons.

En ce qui concerne les aménagements ordinaires de ce cluzeau-est dont le plan général est vaguement circulaire, on trouve successivement depuis le pied de l'escalier d'accès : tout d'abord ce qui pourrait être considéré comme un monte-charge, composé de deux profonds encastrements parallèles, au niveau du sol et qui semble avoir possédé deux larges poutres qui se prolongeraient loin dans le vide pour recevoir un genre de poulie. On peut remarquer, d'autre part, les traces de l'encastrement d'une poutrelle qui pouvait être placée perpendiculairement au dessus des deux précédentes pour les empêcher de basculer. Un dispositif semblable est visible dans les cluzeaux aériens du Pech-Saint-Sour (aux Eyzies), entre autres.

On peut voir ensuite, au pied de la paroi est, un larmier, ou rigole, qui doit appartenir au sarcophage le plus proche et lui évitait de s'inonder. Quelques trous de poutres sur la paroi est, sur la paroi sud et sur les piliers pouvaient servir à encastrer des cloisonnements pour délimiter des zones d'occupation, dont les vestiges subsistent à certains endroits. On trouve aussi des anneaux [1].

A partir de la paroi ouest a été creusé un couloir orthogonal en chicane formant deux coudes. Cet ouvrage semble inachevé et pouvait être destiné à communiquer avec le cluzeau-ouest dont la paroi la plus proche se trouve, en effet, à quelques mètres seulement.

Revenant au point de départ, on trouve une niche (d'éclairage ?) et les deux trous de visée qui surveillent l'escalier ; mais on observe que l'accoudoir qui leur est commun est actuellement inaccessible par suite de modifications au niveau du sol et de l'absence des obturateurs qui couvraient les fosses ovoïdes à l'origine.

LES FOSSES OVOIDES

Préalablement à l'étude des silos et des sarcophages d'Argentine, sans nuire à quelque hypothèse qui puisse être formulée à cet égard, nous tenons à dire que nous sommes plutôt favorable à la thèse selon laquelle les fosses

1. Avrilleau S : « Les anneaux rupestres médiévaux des forts troglodytiques et des souterrains aménagés du Périgord » (S.H.A.P. Tome CVI. 1979, p. 116).

ovoïdes des deux cluzeaux et les aménagemeents troglodytiques seraient en place depuis l'origine des premiers creusements et beaucoup plus anciens que les sarcophages. Nous nous basons, pour formuler cette supposition, tout d'abord sur l'observation que les fosses d'Argentine sont souvent éventrées par les sarcophages et perdraient toute efficacité dans l'hypothèse contraire, alors que les fosses ne semblent pas avoir empiété sur les sarcophages. Si les sarcophages étaient plus récents, il aurait été possible de construire des cloisonnements aux endroits où ils débordaient sur les fosses qui pouvaient être comblées. Plus aléatoire aurait été l'étanchéité d'un silo qui aurait empiété sur une tombe.

D'autre part, nous avons constaté très fréquemment l'antériorité des fosses ovoïdes sur toutes les autres structures dans les sites où elles cohabitent notamment avec des cluzeaux (habitats troglodytes ou souterrains-refuges). Les fosses ovoïdes du cluzeau-est sont de dimensions différentes mais leurs super-structures ont disparu et, bien que cette salle souterraine en ait sans doute contenu à l'origine bien davantage, il n'est possible de distinguer actuellement que les restes de quatre d'entre elles.

LES TOMBEAUX D'ARGENTINE

Nous pensons que plusieurs siècles ont séparé les fosses ovoïdes des tombeaux rupestres d'Argentine. Par ailleurs les sarcophages eux-mêmes présentent des caractéristiques différentes et se chevauchent parfois, ce qui implique qu'ils aient entre eux de longues décennies d'écart chronologique.

Nous avons dénombré seize tombes qui ont utilisé tout l'espace disponible dans ce qui est alors devenu une véritable catacombe semblable à celle d'Aubeterre [1] qui est évidemment beaucoup plus importante. Pour savoir quelles sont les sépultures les plus anciennes et quelles sont les plus récentes, il doit être possible d'observer les chevauchements : c'est ainsi que la tombe n° 4 semble avoir été recoupée par la tombe n° 5 qui a elle-même été entamée par la tombe n° 6, etc. Ces observations excluent toute hypothèse d'épidémie qui aurait plutôt nécessité des tombes creusées simultanément et un travail urgent considérable ou une fosse commune, de préférence en pleine terre.

L'hypothèse de sépultures de moines a été avancée mais certaines tombes présentent des dimensions réduites (s'il s'agit bien de tombes). On retrouverait là les énigmes posées par les sépultures de l'église rupestre de Gurat. [2].

Parmi les observations possibles au sujet de ces tombes d'Argentine notons encore la présence de feuillures pour la pose de couvercles dont aucun vestige ne subsiste actuellement.

---

1. Daras Ch. « L'église monolithe St. Jean d'Aubeterre ». Archéologia n° 51.
2. Gervers : « L'église rupestre de Gurat ». Archéologia n° 148 et Subterranea n° 2.

Nous ne manquerons pas de déplorer l'absence catastrophique de publication des fouilles qui ont été pratiquées à Argentine, car cette carence nous prive des éléments indispensables à tout essai de chronologie.

CONCLUSION

Les observations qui précèdent et les hypothèses auxquelles elles nous ont conduits pourraient nous amener à élaborer, provisoirement la chronologie suivante : dans un premier temps se situeraient les aménagements rupestres comprenant des batteries de silos à grains dans les cluzeaux est et ouest, plus ou moins associés à des habitats, sinon à une garnison de protection. Le monte-charge pouvait participer aux manœuvres de stockage et l'écurie au logement des animaux de bât. Ce grenier à céréales, comme le pigeonnier souterrain qui lui est proche, pourraient compter parmi les dépendances d'une ferme médiévale située sur le plateau. Ces annexes rurales seront remplacées plus tard par des granges et un colombier plus modernes.

Beaucoup plus tard, les silos ayant perdu leur utilité, par désuétude ou par vétusté, le cluzeau-est aurait été transformé en nécropole, peut-être associée au lieu de culte situé au sommet de la colline, ancêtre de l'église actuelle, comme le serait une crypte.

Pour terminer, notons que les spécialistes de cultes chtoniens ne manqueront pas de voir dans le site souterrain d'Argentine, l'association des sépultures et des fosses à offrandes, à laquelle il faut ajouter l'existence de rigoles de communication des fosses entre elles et de rigoles alimentant les tombes.

Serge AVRILLEAU.

Sur les plans cadastraux de Périgueux

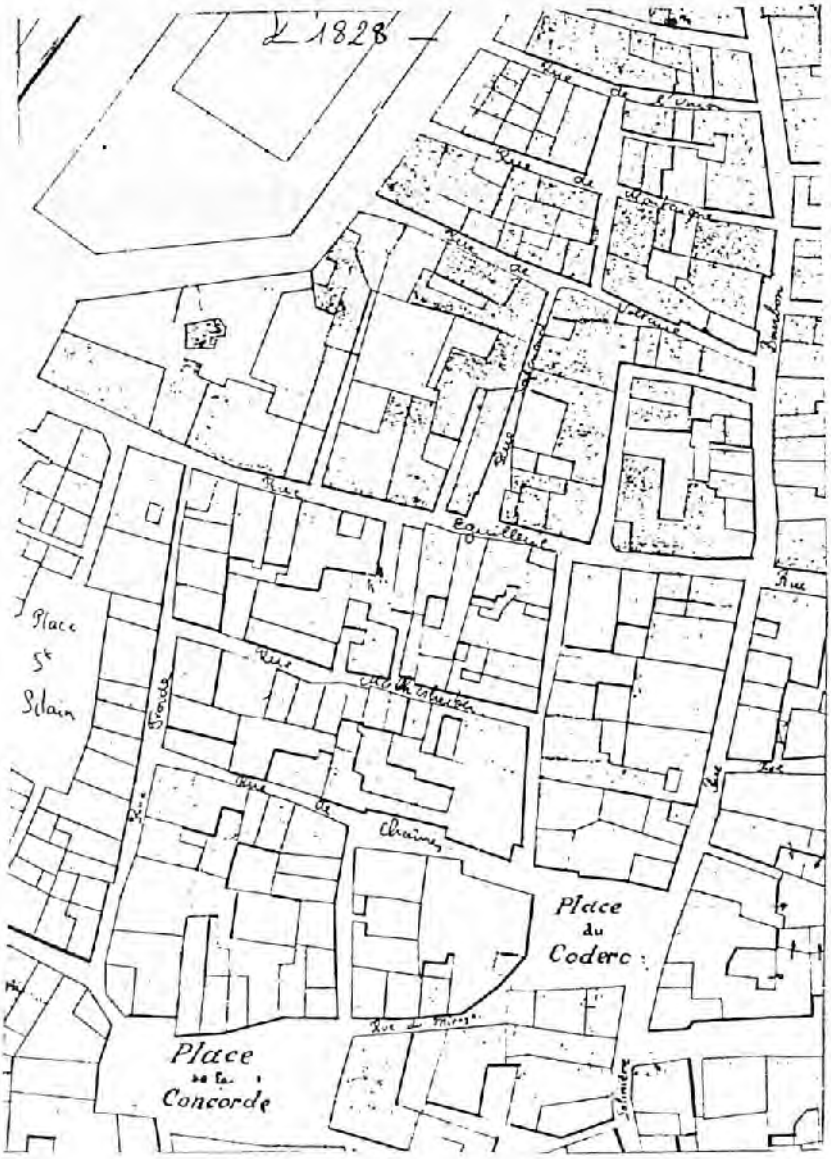
La ville de Périgueux est cadastrée pour la première fois en 1828. Le document est toujours conservé au service municipal de la voirie. Trente ans après cette décision, le conseil municipal prend acte de l'urgente nécessité de revoir ces documents et demande à ce que l'on procède au renouvellement des opérations.

En octobre 1867, le conseil municipal est saisi de l'affaire. Le devis de cette dépense à engager se monte à 14.000 F, d'après l'administration des Contributions directes chargée de superviser le document, comme cela est toujours le cas.

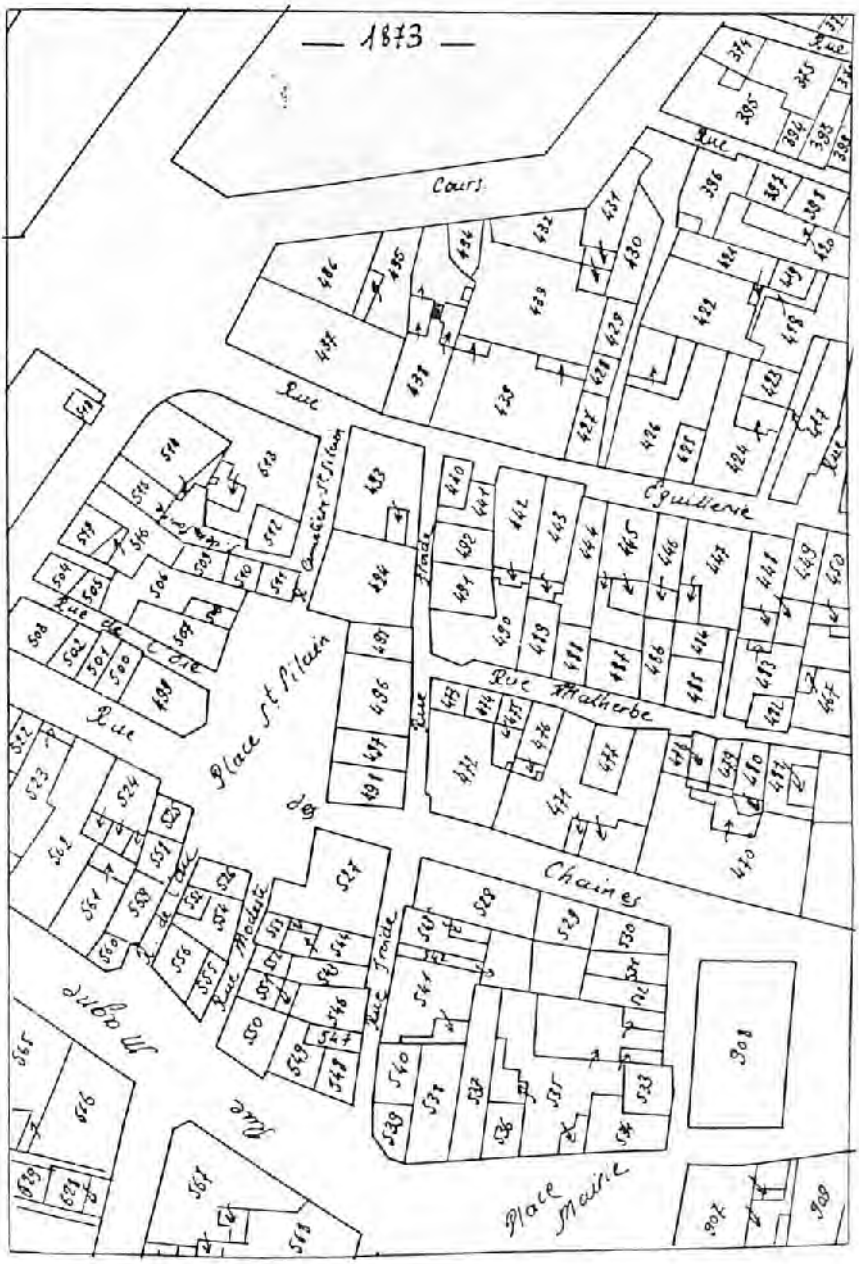
Le projet est soumis au conseil : 6 voix pour, 10 voix contre. Au dos du courrier adressé par le directeur des Contributions au maire de Périgueux pour lui faire part de cette situation, le premier magistrat municipal Alfred Bardy-Delisle, note le scrutin en ornant les résultats d'une caricature habile que l'on peut supposer être le profil de quelque édile. Détail non sans charme.

Soucieux de préserver les finances locales, à l'exemple de ses conseillers, le maire consulte alors le conseil général de la Dordogne. L'avis est favorable et une subvention de moitié est inscrite. L'affaire est alors sur la bonne voie. Aucun personnel complet local ne peut se permettre d'assurer le travail. Il convient de faire appel aux services d'un géomètre pour la délimitation, la triangulation et l'arpentage parcellaire. En outre, il y a lieu de confier à un inspecteur la surveillance et la vérification des travaux, et de faire exécuter dans les bureaux de la direction des impôts les travaux entrant dans les attributions d'un géomètre en chef. Nous aurons donc un document irréfutable.

Le maire consulte des villes de France comparables à Périgueux, pour connaître le coût d'un travail semblable accompli récemment sur leur territoire. Chambéry, Grenoble, Nancy et Roanne, qui ont procédé à la réfec-



Le quartier Saint-Silain, au plan de 1828.



Le même, au cadastre de 1873.

Croquis de séance, par le maire A. Bardy-Delisle.

tion de leur cadastre, ont dépensé en moyenne au total la somme de 8.996,44 F. A. Bardy-Delisle rappelle qu'en 1828 la commune comptait :

979 hectares,

1.488 maisons,

4.462 parcelles.

Aujourd'hui on estime que ces résultats se sont modifiés depuis lors et qu'il convient de retenir les chiffres suivants :

979 hectares,

2.700 maisons,

5.000 parcelles [1]

Quelques jours après, un traité est signé avec l'ingénieur civil Pierre Grenier, demeurant à Paris, boulevard Montparnasse n° 101. L'homme de

1. Voici les chiffres pour 1987 :
982 hectares,
10.417 parcelles,
28.857 locaux (d'habitations, hôtels, industriels, professionnels, etc.).

l'art s'engage à livrer le plan d'alignement de la commune avec le profil en long de toutes le voies et places publiques. Il devra livrer la totalité du travail dans un délai de 18 mois à compter du jour où le conseil municipal aura voté les fonds nécessaires pour faire face à la dépense, laquelle se montera à 12.000 F au maximum.

Ce n'est qu'au début de l'année 1873 que le travail définitif est remis. Les évènements de la chute de l'Empire et l'avènement de la République sont peut-être la cause du retard pris par les héritiers et successeurs de Grenier. Le travail achevé demeure une merveille de précision. Ce document est, lui aussi, conservé au service municipal de la voirie.

Il convient de noter une chose curieuse : la ville conservera l'usage de ce document mis en sevice en 1873 durant 100 ans. En 1971, les Services fiscaux et la municipalité décideront de lever un nouveau cadastre. Et l'on suivra la même procédure qu'en 1867, en faisant appel à des géomètres privés. Mis à jour annuellement, ce plan cadastral est toujours en vigueur.

Jacques LAGRANGE.

La reconstruction du clocher de l'église de Villetoureix

C'est en 1849 que l'abbé Soymier [1], qui avait alors vingt-cinq ans, fut nommé curé de Villetoureix. Il trouva une église, une sacristie et un presbytère dans un état prononcé de délabrement [2].

Il s'attacha donc à rénover ces bâtiments et en particulier l'église. Dès 1865, la restauration intérieure de l'église était achevée. Mgr Nicolas-Joseph Dabert, alors évêque de Périgueux et Sarlat, vint se rendre compte du résultat, à l'occasion d'une visite pastorale, le 9 janvier 1867.

Mais l'absence d'un clocher important consternait le curé, pour qui, sans doute, les sonneries de cloches faisaient partie du rituel et rappelaient à ses paroissiens leurs devoirs religieux.

Il existait bien un clocher, mais en fort mauvais état et lui aussi exigeait des travaux considérables. Plutôt que de le reprendre, il décida donc d'en édifier un nouveau dans le goût de l'époque. C'est dans la petite paroisse de Rioux-Martin, près de Chalais, dans le département de la Charente, que le curé trouva un modèle de clocher à sa convenance [3].

En accord avec le maire de la commune, Xavier de Monteil, le projet fut confié à un architecte de Périgueux, Léon-Eugène Bouillon. Celui-ci estima le projet à treize mille francs. Malgré un coût qui dépassait largement les possibilités communales, l'affaire fut adoptée par le conseil municipal, le 4 novembre 1866.

Ce projet ne fit pourtant pas l'unanimité dans le bourg et, jusqu'au bout, des opposants tentèrent d'en empêcher la réalisation.

1. Une étude inédite sur l'abbé Soymier a été réalisée par M. Jean Berger de Villetoureix. Le présent propos lui fait de larges emprunts.
2. Jean Secret, *Les églises du Ribéracois*, Périgueux, 1958 (p. 136). L'auteur note que déjà en 1740 l'église avait besoin de réparations : voûtes à refaire, murailles et piles à reprendre. Il ajoute que « l'état calamiteux de l'édifice explique, sans l'excuser, la restauration trop radicale ».
3. Il faut noter que bien des églises furent « victimes » à cette époque de ce type d'intervention et Villetoureix ne constitue certes pas une exception dans le secteur. On peut citer par exemple les églises de Montagrier ou d'Allemans. L'église de Rioux Martin est, elle aussi, une église romane flanquée d'un clocher moderne.

L'église ancienne avant les travaux.

Le nouveau clocher et l'église en 1874

Mais le secours du gouvernement ne se révéla pas à la hauteur de ce qui était attendu, pas plus d'ailleurs que la collecte parmi les paroissiens. Dès lors il ne restait plus qu'à faire voter un impôt exceptionnel.

La guerre de 1870 et la défaite qui s'ensuivit devaient interrompre tous ces efforts. Bien plus, pour faire face à des dépenses de guerre exorbitantes, le gouvernement fit faire appel à l'emprunt et une partie de l'argent réuni pour l'édification du nouveau clocher fut employé pour l'entretien de la garde nationale mobilisée. D'ailleurs le nouveau maire, Lacour, et la majorité du conseil étaient désormais opposés à l'édification du clocher.

Ce n'est que le 11 juillet 1873 que le préfet autorisait le remboursement de la dette, conformément à la loi du 11 septembre 1871, sur requête du conseil municipal et de Xavier Monteil, revenu à la tête de la commune.

Entre temps l'architecte était décédé. Sur proposition de X. de Monteil, Jules Mandin, également architecte à Périgueux, fut désigné pour lui succéder. Ce dernier, au vu du dossier, estima dans un premier temps que le projet de clocher était trop ambitieux compte tenu de l'état de l'église. Sur les instances du curé, et après une visite sur place, il accepta enfin le projet de son prédécesseur.

Les travaux devaient débuter en février 1874, soit huit années après que la décision de principe ait été prise. Ils furent confiés non par adjudication, mais de gré à gré, à l'enterpise Dussol de Mussidan. Le remboursement de la dette était terminé et les souscriptions privées étaient en recouvrement.

A l'équipe de l'entreprise Dussol, furent adjoints deux ouvriers de Villetoureix : Aubinat, maître tailleur de pierre, et Bordas, maître maçon. Les gros blocs de calcaire, provenant de Chapdeuil, étaient entreposés dans le jardin du presbytère.

En mai 1874, le conseil municipal décidait que les intérêts provenant des fonds destinés à la reconstruction du clocher seraient employés à l'érection d'une croix communale, au rond-point du cimetière. Cette croix existe encore, mais elle a été transférée à l'entrée du cimetière, lors de travaux récents de voirie.

En juillet 1874, lors d'une session extraordinaire, le conseil municipal acceptait d'engager la reconstruction des charpentes et des toitures de l'église, dernière tranche de la réfection d'ensemble de l'édifice. La commune faisait don au conseil de fabrique des tuiles, bois et matériaux de l'ancienne toiture et faisait l'avance, sous forme de prêt sans intérêt, d'une somme de 3.280 francs, prévue pour la réalisation d'une école de filles, projet momentanément différé.

Le 10 décembre 1874, le nouveau clocher, d'allure presque gothique, était terminé. Il fut béni le 17 décembre par Monseigneur Dabert, en visite pastorale. Celui-ci fut impressionné par l'importance du nouveau clocher. Il fallut néanmoins autoriser en novembre 1875 une loterie au profit de la fabrique pour couvrir les dernières dépenses de réparation. Le décompte

définitif des travaux présentés par l'architecte Mandin s'élevait à la somme de 13.238 francs 18 centimes, soit 815 francs de plus que le montant du devis établi en 1866.

En 1876, une première cloche fut hissée dans le clocher tout neuf [4]. Baptisée Saint-Martin de Villetoureix, elle eut pour parrain Félix Poumeyrol et pour marraine Léonie de Lageard de Cherval, dame de Monteil, en souvenir sans doute de l'ancien maire. Cette cloche est décorée d'un crucifix, de la Vierge et d'un évêque. Trois autres cloches, respectivement baptisées Immaculée-Conception, Saint-Joseph et Saint-Urbain, furent ajoutées par la suite.

Cet énorme clocher, qui aujourd'hui encore domine le bourg de Villetoureix, a fait peu à peu perdre le souvenir du clocher primitif carré et d'allure plus modeste, que seuls des documents anciens nous laissent la possibilité de contempler et peut-être de regretter [5].

Dominique AUDRERIE.

---

4. Abbé Brugière, *Exploration campanaire du Périgord*, Périgueux 1907 (p. 342 sq).
5. Les photographies qui complètent ce propos ont été mises obligeamment à la disposition de l'auteur par le père P. Pommarède.

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord — Tome CXIV — Année 1987

Les signaux télégraphiques optiques en Périgord

Dans notre article « Les Transmissions télégraphiques en Périgord avant le 17 septembre 1853 » (*B.S.H.A.P.*, t. *C.X. II*, 1985, pp. 314-319), nous indiquions, in fine, que les « signaux télégraphiques optiques » mentionnés dans certains textes anciens « n'étaient autres que des relais de liaisons militaires optiques sans aucun rapport avec le télégraphe aérien Chappe, ou tout simplement, des *signaux géodésiques* ».

Les recherches effectuées depuis la rédaction de cet article, remis à la S.H.A.P. en juin 1985, en liaison avec l'Institut géographique national (I.G.N.), ont permis d'établir que les signaux de l'espèce étaient bien des repères géodésiques (signaux ou points) installés ou choisis sur des endroits élevés, au moment de la création du *réseau géodésique national* et dont l'initiative revient à Colbert en 1666 lors de la fondation de l'Académie des Sciences.

...« Il est nécessaire que lesdits sieurs recherchent les cartes qui ont été faites de chacune province ou généralité en vérifiant avec soin si elles sont bonnes et au cas où elles ne soyent pas exactement faites ou mesme qu'elles ne soyent pas assez amples, s'ils trouvent quelque personne habile et intelligente capable de les réformer, dans la mesme province ou dans les circonvoisines, Sa Majesté veut qu'ils les employent à y travailler incessamment et sans discontinuation... »

(Instruction aux maîtres des requêtes provinciaux).

...« Monseigneur Colbert désiroit que l'on travaillast à faire des cartes géographiques de la France plus exactes que celles qui ont esté faictes jusqu'icy et que la compagnie prescrivist la manière dont se serviroient ceux qui seront employez à ce dessein... »

(Procès-verbal de la séance du 23 mai 1668 de l'Académie des Sciences).

La mise en place de ce réseau national nécessita de faire appel à la

méthode de la triangulation imaginée en 1615 par le mathématicien hollandais Snellius (Villeprod-Sneil) qui consiste à évaluer par le calcul trigonométrique une distance très longue à partir de la longueur précise d'une petite distance appelée la « base » et en mesurant ensuite les angles que les extrémités de la base forment avec les points éloignés.

C'est cette méthode dite de la *triangulation géodésique* qui fut largement utilisée sous Louis XV par Cassini de Thury de l'Académie royale des Sciences de 1683 à 1744.

Les travaux sur le terrain et la gravure sur cuivre de la *Carte de Cassini* ne furent terminés qu'en 1815 (carte à l'échelle d'une ligne pour 100 toises, environ 1/86.400.

Réduite au 1/4 de celle de Cassini, la *carte de France de Capitaine*, Ingénieur géographe militaire, fut présentée à l'Assemblée Constituante le 22 avril 1790 (échelle 1/345.600) et prise en charge ensuite par le *Dépôt de la guerre* qui l'améliora.

Parallèlement, notre compatriote Pierre de Belleyme, géographe du roi, réalisa notamment pour notre région la *carte dite de Belleyme* à l'échelle de 2 lignes pour 100 toises (environ 1/48.200) de 1762 à 1783.

C'est pour l'établissement de cette carte que notamment près de Servanches, à la Cote 131, fut construit un signal dit « Tour de Belleyme ».

*
* *

Quant à la *télégraphie optique* il s'agit d'un système de transmissions par signaux lumineux (réflexion du soleil ou utilisation d'une source artificielle) employé dans l'armée en France, notamment vers 1860, à peu près à la même époque où fut mis en service le télégraphe électrique.

L'intérêt de ce système pour l'armée résidant surtout dans la mobilité des appareils, il ne semble pas qu'il ait pu exister de relais optiques statiques pour les besoins des formations militaires basées ou en opérations dans notre département.

*
* *

Quoi qu'il en soit, il est maintenant bien établi que notre Périgord n'a bénéficié, avant la mise en service de la liaison télégraphique électrique Paris-Périgueux par Angoulême (17 septembre 1853), d'aucun système de transmissions rapides.

Seule la malle-poste quotidienne : Paris - Orléans - Châteauroux - Limoges - Périgueux et quelques estafettes en cas d'urgence, furent utilisées pour acheminer les dépêches télégraphiques officielles.

*
* *

Le télégraphe aérien Chappe et la télégraphie optique n'ont donc existé en Périgord que dans l'imagination de ceux qui ont voulu écrire son histoire aux époques antérieures à 1853 et qui ont été induits en erreur par une confusion populaire entre les signaux géodésiques de la Dordogne et les relais télégraphiques aériens existant dans quelques départements limitrophes (Gironde, Lot-et-Garonne, Charente).

Pierre COLOMBÉ.

ANNEXES

I. — La carte du Périgord par Belleyme.

II. — La carte dite « carte d'état major » (les travaux en Périgord).

III. — 1 schéma de construction d'un signal géodésique.

ANNEXE I

La carte du Périgord par de Belleyme (1781-1840)

HISTOIRE, EXECUTION ET PUBLICATION DE LA CARTE

Source : ouvrage de François de Dainville S.J. docteur es lettres, membre du Comité national de Géographie. Ouvrage publié en 1957 par la librairie Delmas à Bordeaux, avec le concours de l'I.G.N., du Centre national de la recherche scientifique et de la ville de Bordeaux.

En vertu d'un arrêt du Conseil du roi, en date du 10 août 1756, concernant la carte de France, l'intendant Boutin de la généralité de Bordeaux, ordonna, par les commissions des 30 juillet et 26 octobre 1761 à de Belleyme de : « lever, mesurer, dessiner, vérifier, les détails des Provinces de Guyenne, Périgord et pais adjacents ». Ordre aux consuls, syndics et habitants : « de donner tous secours, assistances et facilités aux dits sieurs pour leurs observations ; de leur fournir gratis dans chaque lieu des indicateurs suivant qu'ils les requerront lesquels seront tenus de les accompagner dans tous les lieux qu'ils jugeront nécessaires, de leur montrer et nommer tous les châteaux, chapelles, villages, moulins, chemins, étangs, ruisseaux, bois et généralement tout ce qui se peut trouver de remarquable dans leur paroisse et dans le voisinage ; ils leur montreront bien exactement les limites de leur paroisse ; il leur est enjoint de faire planter les *signaux* que lesdits sieurs ingénieurs jugeront nécessaires, de tenir la main à ce qu'ils ne soient pas arrachés, et dans le cas où ils le seraient, de les faire replanter aussitôt et de punir de prison les contrevenants... » ...« Et dans le cas où lesdits sieurs ingénieurs auraient besoin de chevaux de selle pour se transporter, il leur en sera fourny en payant suivant l'ordonnance ».

Le levé de la carte fut ordonné aux frais de la province ; « sur le produit des 2 sols par livre qui se perçoivent au port de Bordeaux, il sera payé 1.200 livres par chaque carte particulière d'un des cantons de la généralité... ».

Les curés annoncèrent « au prône » la venue des ingénieurs et engagèrent leurs paroissiens à leur faire bon accueil. Ils ne devaient « rien négliger pour assurer à ces messieurs la confiance des habitants et effacer en eux de faux préjugés qui ne leur sont malheureusement que trop ordinaires, en particulier l'inquiétude de la levée de nouveaux impôts... »

Comme pour l'ensemble de la Guyenne les ingénieurs géographes qui furent chargés des levés bénéficièrent d'importants documents établis de 1733 à 1742 ; sur les 800 triangles principaux jalonnant l'ensemble du royaume, 3 intéressaient la Guyenne. Des plans relatifs aux chemins de grande communication existaient également en Périgord, notamment de Périgueux à Sarlat, Grignols et Brantôme.

Les travaux sur le terrain concernaient les opérations suivantes :

— compléter le canevas géodésique constitué par les grandes chaînes de triangles de Cassini par une triangulation de détail.

— faire des visées multiples à l'aide de graphomètres à lunettes, de planchettes circulaires et de chaînes d'arpenteur.

— établir les positions de nombreux points de la planimétrie.

— décrire géométriquement la région avec le maximum d'exactitude.

La *nomenclature des noms* donnera lieu à la tenue de 3 documents essentiels :

— un registre des observations et calculs des triangles. Carnets de stations et calculs divers. Tableaux des distances à la méridienne et à la perpendiculaire de toutes les villes, bourgs, paroisses, abbayes.

— des états des villes, bourgs et villages avec leurs dépendances : hameaux, fermes, moulins à vent et à eau, châteaux, chapelles, justices, ruines, grands chemins - cahiers de dénombrement des objets représentés et nommés sur la carte.

— brouillons dessinés sur le terrain pour diriger le calcul des distances à la méridienne et noter la configuration du pays - carnets de croquis.

En marge des travaux, des instructions inspirées par la curiosité et le pragmatisme de l'époque furent données aux ingénieurs pour recueillir divers renseignements complémentaires sur la géologie et l'utilisation du sol :

...« M. l'ingénieur aura soin de faire une collection :

1. des échantillons de pierre de taille ou de moellons qui composent les couches des carrières avec un détail de l'épaisseur de chaque couche de terre et de pierre.

2. des fossiles qui se trouveront dans les carrières ou les ravins avec des notes précises des lieux où ces curiosités se trouvent.

3. des marnes emploiées dans les terres labourées avec ces terres.

4. des argiles blanches, bleues, rouges ou autrement coloriées soit qu'elles soient emploiées à quelques usage comme aux tuileries, poteries, soit qu'elles ne le soient pas.

5. des sables et cailloux avec les autres pierres dont on bâtit.

Il aura attention de marquer tous ces morceaux recueillis du nom de la paroisse et du village, d'en faire de petites caisses avec les notes en garnissant bien exactement de paille ou de foin pour empêcher le frottement et de les adresser au plus prochain subdélégué pour M. l'intendant.

Au surplus, il prendra une note exacte :

1. des communs et de leur emploi. Il remplira cet article avec prudence.

2. des landes ou terres incultes d'une certaine étendue et des endroits inondés et des moyens d'en procurer le dessèchement.

3. de la profondeur de l'eau dans les puits, des sources, etc... »

Les *levés sur le terrain* débutèrent en 1761 pour se terminer en 1770. Ils furent exécutés par plusieurs ingénieurs dont les noms suivent avec la participation effective de Belleyme pour quelques secteurs du département :

— Fontaine : secteurs de :
Ribérac : 1763
Nontron : 1765
Thiviers : 1765
Terrasson : 1767
Ste-Foy-la-Grande : 1768
— Pasquier : secteurs de :
Périgueux : 1763-64
Chalus : 1765
Thiviers : 1764-65
Belvès : 1770
— Daille : secteurs de :
Monpont : 1764
Mussidan : 1764
Bergerac : 1762-66
Sarlat : 1768
— Pézet : secteurs de :
Monpont : 1764 (participation)
Mussidan : 1764 (participation)
— Michaud : secteurs de : Villefranche-du-Périgord : 1762-63
— Belleyme : secteurs de ;
Sarlat : 1768
Belvès : 1770

Les comptes rendus périodiques destinés à l'intendant précisaient l'état d'avancement des travaux et les difficultés rencontrées :

On relève notamment ;
— pluies continuelles en 1764 : Pézet.

— inondations dans les régions de Ribérac et Monpont en 1763 et 1764.

— fièvres dues au « mauvais air respiré dans les landes et les marais » Fontaine 1763.

— erreurs dans les triangles de Cassini-Pézet signale qu'il doit se livrer « à un ouvrage qui ressemble plus à un travail d'arpenteur que à celuy de géographie, n'ayant pas d'endroit où je n'ai été obligé de mettre les pieds « secteurs de Bergerac et Monpont.

— « opposition des indicateurs qui ne veulent pas obéir » Fontaine à Ribérac en 1763, d'où « difficultés et pertes de temps ».

En général les relevés « faits sur le terrain à la belle saison » étaient repris, vérifiés et dessinés « en chambre ».

Les opérations de *vérifications des minutes* furent effectuées en grande partie par Fontaine et Daille de 1776 à 1787.

On note qu'en 1785 Fontaine doit interrompre son travail au sud de Bergerac pour revoir la feuille de Mussidan « où les chemins sont moins mauvais l'hiver, le terrain étant maigre et pierreux ».

La **remise des feuilles aux graveurs** intervint dès 1780.

On relève les noms de : Joseph Perrier :
Feuille de Nontron (n° 9).
Feuille de Périgueux (n° 15).
Feuille de Sarlat (n° 23).
Perrier le Jeune :
Feuille de Mussidan (n° 227).
Feuille de Bergerac (n° 29).
Barrière :
Feuille de Sarlat (n° 23).
Vicq :
Feuille de Belvès (n° 30.
Rousseau :
Feuille de Terrasson (n° 16).
Et pour la « lettre » :
Beauble :
Feuilles de Périgueux et Mussidan.
Bertin ;
Feuille de Sarlat.

Dès 1788, paraissent les feuilles de : Bergerac : 4 avril, Monpont : 12 mai, Sarlat : 15 octobre.

Celle de Ribérac (n° 14) paraîtra le 28 novembre 1789.

Le 2 janvier 1790, M. de Belleyme qui assume la direction technique de la carte depuis 1776 et les opérations de la gravure depuis 1780 donne l'ordre d'interrompre les travaux de la gravure, « faute d'argent », pour les secteurs de Périgueux, Terrasson, Mussidan, Nontron et Belvès.

Ces travaux reprennent en 1793, après la publication d'une carte réduite du département de la Dordogne en 1791.

En 1804, sous l'empire, la publication de la carte de la Guyenne est reprise et elle s'échelonnera jusqu'en 1813 pour le Périgord.

La carte de BELLEYME demeure un document de valeur bien qu'il s'agisse avant tout d'une description géométrique rendue « agréable en y joignant pour ainsi dire une ébauche de topographie ».

L'absence de mesures en altimétrie a conduit les Ingénieurs géographes à exprimer « de sentiment » le relief de façon pittoresque d'après des croquis pris sur les lieux ; cette représentation imparfaite n'a pas toujours été sans reproches :

C'est ainsi que l'un deux « a fait insuffisamment de calculs de positions géométriques - on ne distingue pas assez la gradation des montagnes ; les côtes et les montagnes sont rendues sans expression ».

Les constructions, habitations, hameaux, villages, châteaux, églises, sont représentés en projection horizontale par des petits quadrilatères, des petits fers à cheval etc...

L'écriture est très lisible, les abréviations très compréhensibles (AB : abbaye ; B : bois ; Chau : château ; Font : fontaine ; E : étang ; F : font ; Min : moulin ; R : ruisseau.

Quant aux noms de lieux, les difficultés rencontrées en raison de la différence entre la manière de prononcer un nom et celle de l'écrire, et du patois périgourdin, furent souvent aplanies par les témoignages « des seigneurs et des curés ».

*
**

Tout celà honore grandement notre compatriote à qui la convention rendit hommage par un décret du 25 octobre 1795 et le nomma « Chef du dépôt de topographie aux Archives de la République » fonction qu'il conserva, à travers les régimes, jusqu'à sa mort le 29 août 1819.

En 1815, Belleyme fut annobli par Louis XVIII et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La ville de Périgueux, elle-même, a perpétué son souvenir en attachant son nom, en 1905, à une rue (ancienne rue des prisons) et à une place (ancienne place des prisons).

Pierre COLOMBÉ.

ANNEXE II

La carte dite « Carte d'état-major » à 1/80.000 Les travaux en Périgord

Envisagée sous l'Empire, conçue et entreprise sous la Restauration, la carte de France à 1/80.000 était destinée à remplacer la carte de Cassini levée de 1750 à 1790 et devenue insuffisante.

Sous l'autorité des ingénieurs géographes, elle fut levée sur le terrain par les officiers du corps d'état-major dont le nom est resté attaché à la carte.

Les travaux entrepris en 1818 se poursuivirent jusqu'en 1881.

Gravée sur cuivre par les artistes les plus renommés de l'époque, son homogénéité est telle que les 267 feuilles qui la composent semblent dater de la même année.

0
0 0

Pour ce qui concerne les travaux en Périgord, une étude du colonel Berthaut « la carte de France - 1750-1898 - Tome II - Service géographique de l'armée - 1898 - a permis d'en déterminer les périodes et les noms des participants.

Ces éléments d'information nous ont été aimablement communiqués par l'Institut géographique national (I.G.N.).

La cartographie du département de la Dordogne fut initialement répartie sur 10 feuilles principales dont 2 intéressaient exclusivement le Périgord :

— Feuille n° 172 - Périgueux - zone délimitée par les secteurs de Mareuil-sur-Belle, Ribérac, Excideuil et Sainte-Orse.

— Feuille n° 182 - Bergerac - zone délimitée par les secteurs de St-Cyprien, Bergerac, Gardonne, Atur et Thenon.

Les autres secteurs situés en dehors de ces 2 zones principales furent inclus dans les feuilles interdépartementales suivantes :

— Feuille n° 163 : Rochechouart - secteur de Châlus et Nontron.
— Feuille n° 171 : Jonzac - secteur de Sainte-Aulaye et Vanxains.
— Feuille n° 173 : Tulle - secteur de Génis, Hautefort, Grange-d'Ans.
— Feuille n° 181 : Libourne - secteur de Monpont, Sainte-Foy, Villefranche-de-Lonchat.
— Feuille n° 183 : Brive - secteur de Terrasson, Sarlat.

— Feuille n° 192 : La Réole - secteur de Eymet (sud).
— Feuille n° 193 : Villeréal - secteur de Sigoulès, Issigeac, Villefranche-du-Périgord, Montferrand, Monpazier.
— Feuille n° 194 : Gourdon - secteur de Domme, Daglan, Saint-Pompont.

Les tableaux ci-après indiquent pour chaque feuille les périodes des divers travaux : géodésie (signaux et points de repère), topographie (levés sur le terrain), dessin (mise au net au 1/40.000 en atelier), gravure (au 1/80.000) et publication, ainsi que les noms des officiers, des dessinateurs, et des graveurs qui y ont participé.

N° de la feuille	1er ordre	2e et 3e ordres	Topographie	Dessin (achèvement)	Gravure	Publication
172 Périgueux	1841-42 Capitaine Loreilhe	1.844 Capitaine Tabuteau	1845-46 Capitaines : de Massoni, Martinet, de Boutaud, Cassaigne, Desmont, Ribourt, de Coynard Lieutenant: Deshorties	1.848 Joyminy, Gruner, Chabaud, Bie, Larochette, Dumoulin, Dunem, Fialkowski	1.853 Thuillier, Hacq, Chartier, de Beaupré	1.853
182 Bergerac	d°	Capitaine Servier	1846 Capitaines : Ribourt, de Fresnel, de Boutaud, de Goynart Lieutenants : Deshorties, Debize, Billard	1.853 Chabaud, Joyminy, Gruner, Vie, Noël, Defrance, Mouraux, Desmadryl, Régnier, Chartier	1.855 Thuillier, Blanchard, Cosquin, Rouillard	1.855
163 Rochechouart	d°	1.844 Capitaine Rozet	1.845 Capitaines : de Tugny, de Bletterie Lieutenant : Moujon	1.847 Joyminy, Lefebvre, Chabaud, Noël, Dumoulin, Régnier, Larochette, Duhem	1.851 Lefebvre, Hacq, Le Roy	1.851
171 Jonzac NE/S.E.	1841-42 Capitaine Loreilhe	1.844 Capitaine Conteaux	1.845 Capitaines : Du Fresnel Demmichen	1.848 Joyminy, Hue, Chabaud, Lefebvre, Noël, Duhem, Régnier, Larochette, Dumoulin	1.851 Gauché, Hacq, Lepage	1.851

173 Tulle N.O/S.O	1839-40 Capitaine Loreilhe	1.842 Capitaine Hossard	1.844 Capitaines : Ribourt, Tesson	1.852 Hue, Joyminy, Vié, Bié, Moureau, Larochette, Chartier	1.862 Rouillard, Arnoult, Barrière, Dadou	1.863
181 Libourne N.E/S.E	1841-42 Capitaine Loreilhe	1.845 Capitaine Loreilhe	1.846 Capitaines : Desmont, Rouaud, Blanchard, Deshorties	1.852 Chabaud, Lefebvre, Vié, Bié, Gruner, Desmadryl, Larochette, Defrance, Régnier	1.856 Rousset, Hacq, Delsol, de Beaupré	1856
183 Brive N.O/S.O	1839-40 Capitaine Loreilhe	1.842 Capitaine Reverdit	1.844 Capitaines : de Valdan, de Coynart, de Place, Cassaigne	1.853 Joyminy, Hue, Gruner, Bié, Chabaud, Larochette, Mouraux, Calmelet, Desmadryl (père et fils)	1.858 Thuillier, Blanchard, Soudan, de Beaupré	1.858
192 La Réole N.E	1841 à 44 Capitaine Loreilhe	1.845 Capitaine Cury	1.846-47 Capitaine : Vertray	1.853 Hue, Vié, Joyminy, Lefebvre, Bié, Guillaumot, Mouraux, Duhem, Larochette	1.856 Lefebvre, Cousteix, Chartier, de Beaupré	1.856
193 Villeréal N.O/N.E/S.E	1841-42 Capitaine Loreilhe	1.845 Capitaine Lebris	1.846 Capitaines : de Cornely, Tesson, Gardanne, Vuillemot	1.854 Lefebvre, Gruner, Chabaud, Vié, Jung, Defrance, Chartier, Larochette, Régnier	1.857 Lorrain, Hacq, Lepage, de Beaupré	1.857
194 Gourdon N.O.	1839-40 Capitaine Loreilhe	1.842 Capitaine Conteaux	1.844 Capitaine : de Boutaud 1.846 Capitaine : Tesson	1.854 Joyminy, Vié, Chabaud, Régnier, Duhem, Defrance	1.857 Rouillard, Blanchard, Pierre, de Beaupré	1.856

Remarques diverses :

Les travaux propres au Périgord se sont donc étendus sur une période allant de 1839 à 1863.

Le département de la Dordogne fut compris dans le quadrilatère « Angoulême - Ussel - Rodez - la Réole » et confié au capitaine Loreilhe dont les travaux de 1er ordre (triangulation initiale) s'échelonnèrent de 1839 à 1844.

Pour les levés sur le terrain les noms mentionnés dans la colonne 4 des tableaux qui précèdent sont ceux des officiers qui ont effectivement travaillé en Dordogne.

Les dessinateurs et les graveurs ont été spécialisés : représentation des traits, des lettres, des eaux, des parties élevées, des cultures, etc.

En principe, chaque officier devait trianguler dans une année la superficie d'une feuille de la carte au 80.000e à raison de 160 points au moins par feuille, ou par point par lieue carrée de 4.000 ms.

Le mode opératoire était fixé comme suit :

— Reconnaissance du pays pour rechercher les positions les plus convenables pour les points de station (opération facilitée en Périgord par la triangulation précédente de Belleyme, elle-même inspirée en partie par celle de Cassini).

— Choix de positions permettant de découvrir le plus grand nombre de points de triangulation.

— Pour les points dépourvus d'édifices existants, établissement de petits signaux en bois ou en pierres sèches.

— les *signaux en bois* sont formés d'une pièce de bois de 4 à 5 m enfoncée d'un mètre dans le sol, soutenue par 4 étais et supportant une mire composée de 2 carrés de planches en croix ; certains ont une forme pyramidale permettant de placer les instruments d'observation et de mesures au sommet.

— les *signaux en pierre sèches* ont la forme de pyramides ou de cônes tronqués.

— Tous ces signaux sont placés à des points culminants permettant de découvrir un horizon complet.

— la triangulation du 2e ordre (points où l'on stationne) consiste à déterminer tous les clochers et autres édifices remarquables (châteaux, tours, grands arbres, etc.).

— Les points du 3e ordre sont ceux que l'on détermine « par recoupement sans y avoir observé ».

— Les calculs définitifs à effectuer sont ceux des triangles, des altitudes, des latitudes, et des longitudes de tous les points.

— Les instruments utilisés comprenaient : les planchettes à rouleaux, les alidades à lunettes, les déclinatoires, les boussoles à éclimètre, les boussoles nivelantes, les chaînes de 10 ou 20 m avec leurs piquets, les stadias, les

tables numériques pour déterminer les différences de niveau (Maissiat et Montalant).

*
* *

Malgré les recherches effectuées et la consultation de l'I.G.N. et du Service historique de l'armée de Terre, il n'a pas été possible de recueillir des informations se rapportant plus particulièrement à des anecdotes ou incidents propres au déroulement des travaux dans notre département.

Nous le regrettons en espérant que d'autres recherches permettront de compléter cette étude un peu trop sommaire.

*
* *

Nous terminerons par quelques extraits des éloges qui furent décernés, sur le plan national, aux artisans de la carte, en décembre 1853 par le général Blondel :

...« des officiers jeunes, instruits, ardents, pleins de foi dans leur mission, se sont établis chacun dans quelque coin ignoré du territoire, sous quelque cabane informe, parfois même sous la tente ; là, pendant des mois entiers, actifs comme des missionnaires, ardents comme des apôtres, laborieux comme des bénédictins, au travail avant le lever du soleil, jamais rentrés avant son coucher, soutenus par un seul sentiment, l'honneur de bien faire et d'accomplir consciencieusement leur mandat, ils présentaient ce remarquable phénomène d'hommes liés à une œuvre ingrate sous beaucoup de rapports, et s'y livrant sans témoins, sans spectateurs, sans l'excitation permanente des chefs et sans l'entraînement de l'exemple des camarades, avec un admirable zèle... »

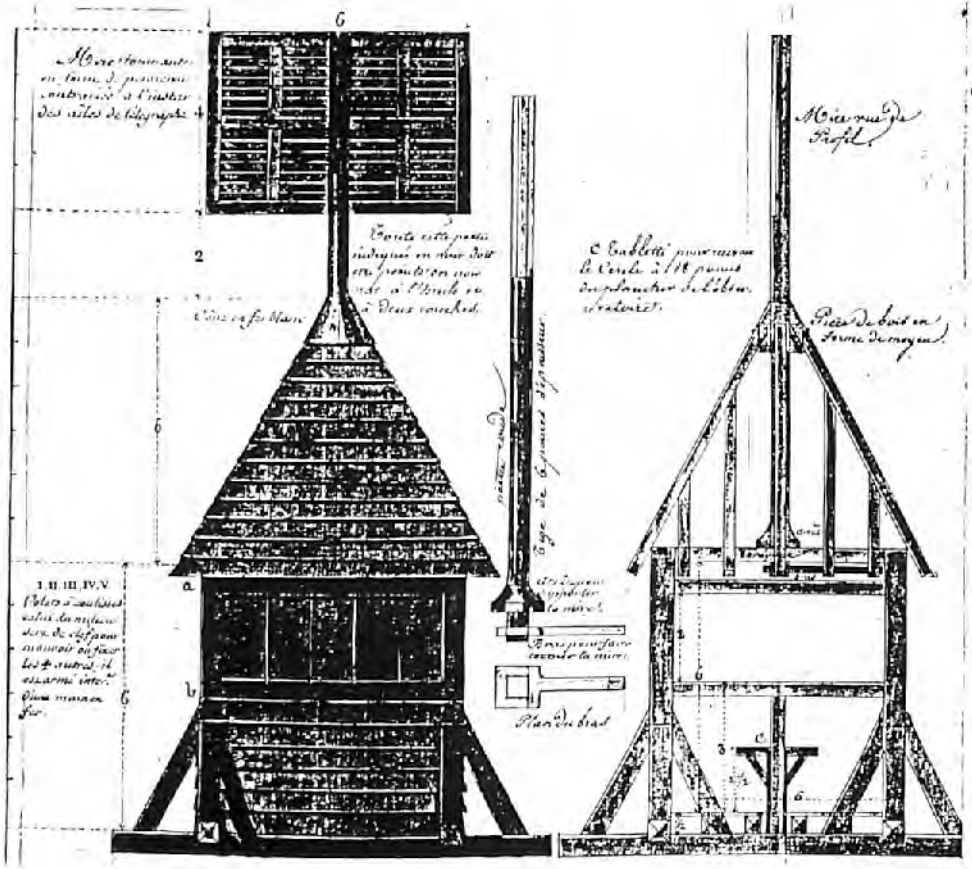
...« C'est en soi-même qu'il faut trouver le foyer auquel on s'échauffe. Ces dévouements là sont plus rares qu'on ne le pense ; c'est pourquoi ils doivent être honorés comme tous les sentiments élevés de l'âme ».

Pierre COLOMBÉ.

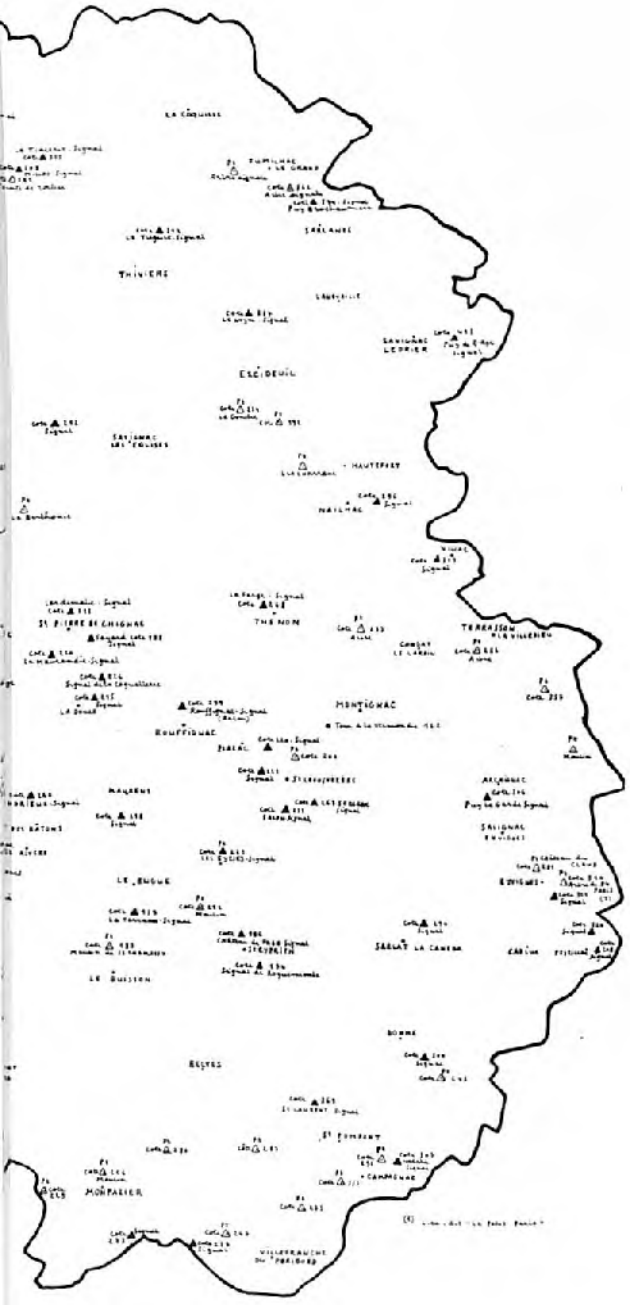
Ci-joint un croquis du département indiquant — d'après les cartes d'état-major — l'emplacement des signaux et points géodésiques utilisés pour l'établissement de ces cartes.

Annexe III.

Schéma de construction d'un signal géodésique



LES ANCIENS SIGNAUX GEODESIQUES
DU
PERIGORD
RIBERAC
BERGERAC
LA ROCHE CHALAIS
LA JEMAYE
NEUVIC
BOSSET
LA FORCE
SIGNAL GEODESIQUE
POINT GEODESIQUE


THIVIERS
ESCIDEUIL
MONTIGNAC
ROUFFIGNAC
LE BUGUE
BELVES
MONPAZIER

L'église romane de Plazac

Le pape Nicolas IV, dans une bulle de 1169, concernant l'évêque de Périgueux, cite l'église de Plazac [1].

L'évêque de Périgueux possédait un certain nombre de fiefs, parmi lesquels une partie importante de la paroisse de Plazac. Adhémard de La Tour, dès son avènement comme évêque, avait été violemment troublé dans ses droits et privilèges et s'en est plaint au pape. Le pape Urbain III, le 22 septembre 1187, publie une bulle en faveur d'Adhémard :

« Vénérable frère en Jésus-Christ, faisant droit à tes justes réclamations, nous prenons sous notre protection, l'église de Périgueux que tu gouvernes, et nous voulons que toi et tes successeurs vous conserviez sous votre autorité les domaines dont cette église jouit,... parmi lesquels nous citerons expressément... l'église de Saint-Avit-Seigneur,.... l'église de Plazac...., avec leurs dépendances, les fiefs de l'évêque de Périgueux... Agonac, la Roque-Saint-Christophe... Nous te confirmons et à tes successeurs, la quatrième partie de la dîme » [2].

Cette église de Plazac, bâtie au XIIe siècle, au flanc du coteau, orientée à l'est, était une église romane.

La façade ouest avait un clocher-mur, rectangulaire, de 8 m de largeur et 14 m de hauteur, dans lequel s'ouvrait, à 3 m au-dessus de sa base, un portail plein-cintre, qui s'inscrit dans un rectangle saillant de 0,30 m d'épaisseur ; 3 voussures plein-cintre, dont 2 sont aujourd'hui noyées dans le portail refait, sous une archivolte sans ornements, retombaient, de chaque côté, sur 3 colonnettes à chapiteaux sculptés, dont une seule subsiste, les autres noyées dans le nouveau mur ; on aperçoit un peu le chapiteau de la deuxième.

Le chapiteau sculpté de la colonnette du côté nord, dégradée, porte

1 De Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. 243.
2 Léon Dessalles, *Histoire du Périgord*, t. I, p. 284.

deux colombes ; celui de la colonnette côté sud, représente des cordes entrelacées, ou des serpents, avec un talloir sculpté de palmettes.

A 8 m de hauteur du clocher-mur, correspondant à peu près au sommet de l'ancienne voûte de la nef, à l'extérieur, une sorte de passerelle, de près d'un mètre de largeur, sur toute la longueur du mur (défense du portail), était aménagée avec, au centre, une ouverture plein-cintre, à laquelle on accédait, par l'intérieur, avec un escalier de pierre montant dans l'épaisseur du mur.

En retrait, toujours rectangulaire, le mur s'élevait sur 6 m de hauteur, dans lequel s'ouvraient les quatre loges des cloches, obstruées et supprimées au XVIIe siècle ; on aperçoit encore nettement les dimensions de l'une des loges, au-dessous du clocheton actuel de la petite cloche. A ce mur, côté est, s'appuyait la crête, au-dessous des loges, du toit ancien de l'église, couvert en lauzes ou pierres plates, ce qui était encore le cas, récemment, pour le chœur et le sanctuaire.

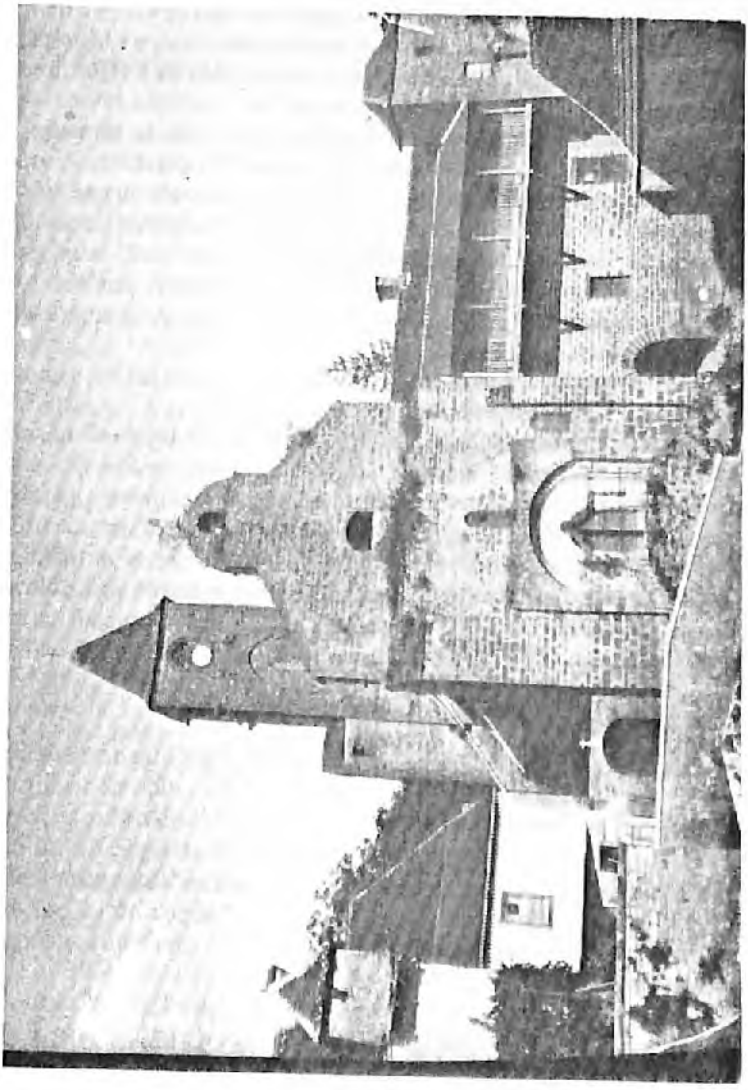
Le portail de la nef, à l'ouest, auquel on accédait par un étroit escalier de pierre, s'ouvrait sur un rectangle, au même niveau, de 3,70 m de long et 2,50 m de large ; de là, un escalier en bois, de 4 ou 5 marches, permettait d'accéder à la nef, placée sur une dénivellation de 1,40 m de hauteur. Cette nef, légèrement en pente, rectangulaire, partant à l'ouest de la base intérieure du clocher-mur, n'avait que 5,40 m de large et 22 m de long. Ses murs avaient en moyenne un mètre d'épaisseur.

A son extrémité est, il y avait une abside, avec une nouvelle dénivellation de 1,40 m, franchie par un autre escalier en bois. Son ouverture, côté N, commençait à un mètre du mur nord ; elle devait avoir 3,40 m de largeur, mais, ayant été détruite, ainsi que la voûte et le mur sud de l'église, on ne peut donner ses autres dimensions. Ce qui est certain, c'est que l'abside ne rejoignait pas la tour ou donjon du château, et il n'y avait aucune communication entre l'église et le donjon.

Quelques témoins de l'ancienne voûte de l'église et du mur sud, démolis au XIVe, son restés. Sur l'intérieur du clocher-mur, mur ouest de l'église, il reste, en creux, la trace exacte de l'ancienne voûte de pierre de l'église ; cette voûte était en arceau, légèrement brisé, culminant à 6 m.

Il reste aussi, à droite de l'entrée dans la nef, un fragment en place de l'ancien mur sud, conservé d'ailleurs pour soutenir une tribune. Ce fragment est de 1,50 m de long, 1 m de large et 3,30 m de haut. Il porte, à 3 m de hauteur, le départ d'une voussure du XIIe, dont on trouve la retombée, à la même hauteur, noyée dans le mur nord, à l'entrée d'une chapelle (chapelle Saint-Roch).

Au côté gauche de l'ouverture nord de l'abside, il reste un fragment d'une même voussure, et cette ouverture, comme la voûte de l'abside, devait être aussi en arceau légèrement brisé. Dans le mur nord de la nef, au pied et à gauche de l'abside, on a ouvert une chapelle du XIIe siècle, également en arceau brisé, de 5,30 m de long et 2,30 m de profondeur,



aujourd'hui chapelle Sainte-Catherine. Dans le mur sud de la nef, à 10 m de l'extrémité est de ce mur, on trouve aussi une autre chapelle, de la même époque, de 3 m d'ouverture, qui devait avoir 3,25 m de profondeur ; mais qui a été réduite par l'effondrement du mur sud et sa reconstruction ; elle a depuis porté le nom de Saint-Jean l'Evangéliste.

A l'extérieur de ce mur sud, à 8 m de son extrémité est, a été construit, au XIIIe siècle, un enfeu ou tombeau, qui a été mutilé par l'effondrement de ce mur et sa reconstruction. Il n'en reste qu'un fragment important de son côté ouest, s'appuyant, sur 1 m d'épaisseur et 3 m de hauteur, sur l'extrémité est extérieure de la chapelle Saint-Jean l'Evangéliste. A 1,50 m de hauteur, son côté ouest porte, sur sa bordure et presque jusqu'au sommet actuel, une très belle archivolte à tête de clous. A la même hauteur, sur son côté est, et sur une fresque carrée de 60 cm de côté, sont peints deux personnages, dont l'un porte le costume et la chevelure de l'époque de Saint-Louis. Au-dessous, on a obstrué l'extrémité de la cuve en pierre du tombeau, qui a été cisaillée.

On a cru longtemps, à tort, que c'était là le tombeau de l'évêque Servien, décédé à Plazac en 1387.

On pourrait plutôt supposer aussi que ce fut le tombeau d'un moine important du monastère de Sarlat, P. de Plazac (Pons ou Piere), qui, en 1156, était témoin, avec d'autres moines, chanoines et chapelains, de Saint-Cyprien, de Saint-Avit, de Bergerac, à un accord au sujet de terres, près de Bigaroque et du don d'un bois aux moines de Cadouin, par Adhémar de Beynac, à Ramnulphe, abbé de Cadouin [3]. Décédé à Sarlat, au début du XIIIe siècle, il put très bien être inhumé à Plazac, dont il portait le nom, parce qu'il en était originaire.

L'INCENDIE DE L'EGLISE

Pour protéger l'église de Plazac, au XIIe siècle, l'évêque de Périgueux, qui possédait, à une lieue au sud, près du débouché du vallon et du ruisseau de Plazac le Vimont, sur la Vézère, à la Roque-Saint-Christophe, le fort de la Roque, aménagé dans les rochers, plus propice à la défense qu'à l'habitation, a fait construire, à côté et autour de l'église de Plazac, un puissant château-fort, avec un haut donjon, qui sera plus tard le clocher. A ses pieds vont se grouper, aussi sous sa protection, les maisons des bourgeois et des manants du bourg de Plazac.

Au début de la guerre de Cent Ans, le comte du Périgord, était allié aux Anglais qui, à Périgueux, occupaient le quartier de la Cité, tandis que le Puy-Saint-Front, aujourd'hui Vieux Périgueux, était fidèle au roi de France. L'évêque, Pierre Tison, hébergeait, bon gré mal gré, le prince de Galles dans son palais épiscopal, bâti entre l'église de la Cité et les arènes.

3. Maubourguet, *Le cartulaire de l'abbaye de Cadouin*, p. 19-20.

Entre 1370 et 1374, les bourgeois de Périgueux, soutenus sans doute par des soldats français, chassèrent les Anglais de la Cité, s'emparèrent du palais de l'évêque, y mirent le feu et le démolirent, pour éviter que les Anglais s'y installent de nouveau. Il semble que les évêques, ayant perdu leur palais, allèrent habiter dans leur château de Plazac.

Elie Servient fut élu évêque de Périgueux par le chapitre de la cathédrale, dont il était archidiacre et sa nomination fut confirmée par le pape Clément VII en 1384. Il fit son entrée officielle à Périgueux le premier novembre de l'année suivante [4]. Le 10 mars 1387, étant à Plazac malade, il y fit son testament et y mourut deux jours après. On ne sait où il fut enseveli. Une ligne blanche, visible encore naguère, à 7 ou 8 m de hauteur, faisant le tour du clocher, reste d'une litre, fut portée sur le donjon, à la suite du décès de l'évêque, seigneur de Plazac.

L'évêque qui lui succèda, Pierre de Durfort, fit son entrée officielle à Périgueux le 24 décembre 1389. Il se trouvait à Plazac, avec ses familiers et ses gens, en novembre 1397, lorsque le nouveau comte du Périgord, Archambaud VI, qui possédait la baillie de Plazac, allié aux Anglais, vint de Montignac l'assiéger dans son fort. Barricadés dans l'église et le fort, l'évêque et ses gens résistèrent, mais ils ne purent empêcher les soldats du comte de pénétrer par la violence dans la basse-cour du château ; ils s'emparèrent des blés, des vins, des lits, des joyaux, des meubles, de tout ce qui se trouvait là ; prirent et emportèrent ce qu'ils voulurent, d'une valeur de 400 livres, et en se retirant, ils mirent le feu aux bâtiments, pendirent un homme et en blessèrent plusieurs autres. L'incendie provoqua la ruine de toute la partie gauche du château et l'écroulement de la charpente de l'église, de sa voûte de pierre, du mur sud de l'église et de l'abside [5].

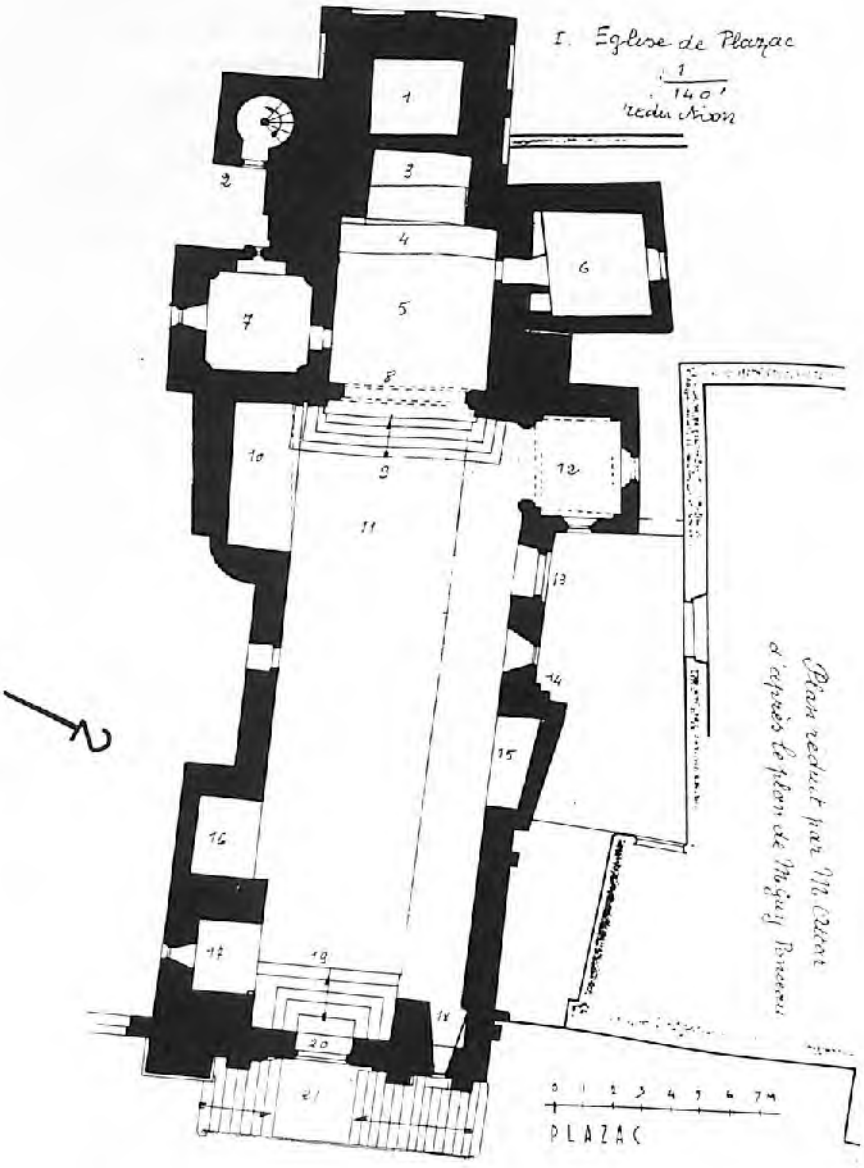
Après les destructions de 1397, les évêques allèrent à Château-l'Evêque, mais ils reviendront souvent à Plazac restauré.

RESTAURATION DE L'EGLISE

L'église fut restaurée au XVe siècle. Le portail, qui avait souffert, fut modifié. Un nouveau mur, encadrant la porte, sans fioritures, noya deux des voussures de l'archivolte, ainsi que les deux colonnettes correspondantes et leurs chapiteaux, ne laissant qu'une voussure à l'archivolte et une colonnette de chaque côté de la porte. Le sommet du clocher-mur fut conservé, avec ses quatre loges pour les cloches.

Mais surtout l'église fut agrandie. Sur sa façade, un gros contrefort fut construit à l'angle nord-ouest. Tout le mur du sud de la nef fut repoussé de 2 m ; un petit contrefort, s'arrêtant à 2 m avant la passerelle, orna plutôt qu'il ne soutint la parite sud-ouest de la façade, prolongée jusqu'à l'aplomb de l'entrée du château.

4. Père Dupuy, Etat de l'église du Périgord.
5. Léon Dessalles, *Périgueux et les comtes du périgord*, Preuves, p. 83.


I. Eglise de Plazac
1/140
réduction
Plan réduit par M. Cuter
d'après le plan de Mgr Poncevu
PLAZAC
0 1 2 3 4 5 6 7 M

La porte franchie, l'accès de la nef ne fut pas modifié ; mais la porte, désaxée, ne se trouva plus au milieu de la façade. On conserva un fragment important de l'ancien mur sud, de 1,50 m de long et 3,30 m de hauteur, pour soutenir une tribune. De l'autre côté de la nef, depuis le coin nord-ouest intérieur jusqu'à 5 m de longueur, on construisit, depuis sa base jusqu'à 3,30 m de hauteur, un autre mur, renforçant le mur nord, de 0,40 m d'épaisseur, pour soutenir la même tribune. Cette tribune en bois, de 0,50 m d'épaisseur, allant du mur nord au nouveau mur du midi, avait, comme la base de la nouvelle nef, 7 m de longueur et 5 m de largeur. On montait à la tribune par un escalier en bois et une petite porte ouverte à son extrémité sud, permettait d'accéder, au même niveau, au premier étage du château. Le mur de renfort, sur 5 m de long, avait fait perdre 0,40 m à la basse de la nef. A partir de ces 5 m et sur 17 m de long, la largeur de la nef fut portée à 7,40 m.

Dans le coin sud-ouest de la nef, sous la tribune, la construction du nouveau mur sud, à droite du reste de l'ancien mur, avait laissé un espace libre, de 1,50 m de long sur 1 m de largeur. Il fut plus tard utilisé par les fonts baptismaux.

A 8,50 m de son extrémité ouest, le nouveau mur reconstruit sauva ce qui restait de la chapelle, appelée plus tard Saint-Jean-l'Evangéliste ; elle garda ses 3 m de long ; mais elle n'eut plus qu'1,25 m de profondeur. Elle logera plus tard le grand confessionnal.

A 5 m de l'extrémité est de ce mur sud, on ouvrit une nouvelle porte, surélevée d'un mètre, dont les montants portent des chapiteaux frustes, avec des talloirs ornés de feuillages et qui, avec les moulures de l'archivolte, seraient du gothique flamboyant (XVe).

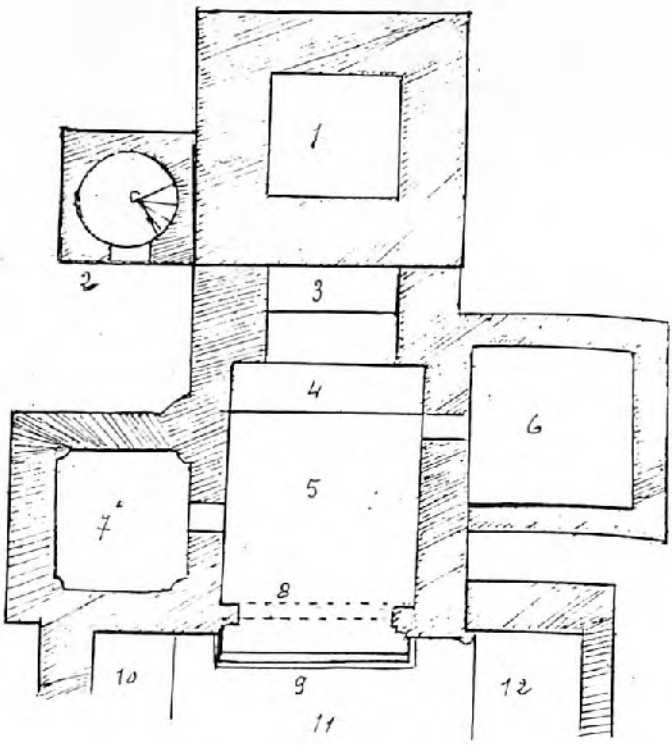
A l'extrémité est du mur reconstruit, laissant 2 m libres à droite du chœur, on plaça un autel dédié à Saint-Blaise. Le patron de cette église était Saint-Martin, évêque, fêté le onze novembre ; mais le titulaire était Saint-Blaise. Tous les ans, dans cette église où, le 2 février, jour de la Chandeleur, on avait béni des cierges qui protégeaient de la foudre, le lendemain, 3 février, fête de Saint-Blaise, on bénissait des raves, pour protéger et favoriser les récoltes.

A l'extrémité est de la nef, à la place de l'abside, surélevée de 1,40 m, avec le même escalier de bois, on construisit un chœur carré, de 5,30 m de côté, voûté d'ogives en pierre par quatre voussures, en arc brisé, avec une clef de voûte non armoriée, mais percée au centre, sans doute pour suspendre la lampe à huile, allumée autrefois nuit et jour. Ce chœur, du XVe, était séparé de la nef par un balustre en bois.

Le chœur, à l'est, s'arrête à une marche, qui donne accès à un sanctuaire, sépare aussi du chœur par un balustre en bois. Ce sanctuaire, sur un mètre, a la même largeur que le chœur, dans sa première partie ; il se prolonge, sur 3,50 m de large et 2,50 m de profondeur, et s'appuie, à son extré-

II. Eglise de Plazac

1
140.



Plan rectifié
du clocher et du chœur

mité est, à la façade ouest du clocher. Dans ce sanctuaire, se trouvait le grand autel.

Une petite porte, d'un mètre de large, facile à barricader, permettait d'accéder au chœur, à son extrémité sud-est.

Le mur nord de la nef conserva, à son extrémité est, la chapelle, appelée plus tard de Sainte-Catherine et ne subit pas de modification. Mais la nef, trop large pour supporter une voûte en pierre, fut voûtée en bois, en anse de panier.

Le toit de l'église, naguère encore en lauzes à son extrémité, rejoint la même face du clocher, à deux mètres au-dessous de l'ancienne porte du donjon.

Les évêques de Périgueux ne rebâtirent pas la partie nord de leur château ; mais ils restaurèrent la partie sud, dont le double mur crênelé, avec chemin de ronde, dominait, sur tout le côté ouest, des jardins en terrasses, vides de constructions, formant remparts et facilitant la défense. Le mur du château, côté sud, percé de baies à lancettes du XIIe siècle, était protégé par une douve sèche, de plus de 10 m de largeur, creusée dans le roc sur toute sa longueur.

L'un de ces évêques du XVe voulut avoir sa chapelle particulière. Dans l'angle formé par l'extrémité sud du château et sa partie ouest, il fit bâtir, à l'intérieur, une tour carrée, deux de ses côtés, ouest et sud, étant les murs du château ; les côtés est et nord, bâtis en quartelages. Le sommet de la tour, crénelée, dépassait de plusieurs mètres le sommet des murs du château ; il en reste une petite partie, au sommet de la face sud, pris à tort pour une cheminée, et qui est le merlon de son angle sud-est.

La base de cette tour fut une prison, éclairée par une des baies à lancettes, avec sa double porte et son guichet, ses ferrures extérieures. A 3 m de hauteur, un pavage lui servait de plafond.

Au-dessus, une prison secrète, vraie oubliette, carrée, éclairée par une petite lucarne munie de barreaux de fer, avait pour plafond une solide voûte en pierre, ogivale, avec à son sommet deux pavés, qu'on soulevait pour descendre, à bout de corde, le prisonnier et lui passer sa nourriture. S'il était de qualité, cela lui permettait d'entendre la messe, car au-dessus, un pavage régulier servait de socle à une élégante chapelle, voûtée de pierre en croisées d'ogives ; de plus petites dimensions, mais semblable au chœur de l'église du XVe siècle, c'était la chapelle de l'évêque.

Ainsi restaurée et agrandie, l'église de Plazac fut choisie pour la tenue des Etats du Périgord, en 1455. Le 7 février, les Etats étant assemblés à Plazac, le maire de Périgueux, Forton de Saint-Astier, vint y rejoindre MM. Dupuy et Veyras, qui représentaient la ville, « per debatre nosta exensiou » (pour débattre de l'exemption de la taille pour la ville de Périgueux).

Le 24 septembre, on envoya demander aux religieux de Cadouin, « sy era vertat que lo Sent-Suary y fus » (s'il était vrai que le Saint-Suaire y était).

Le 20 octobre, le maire retourne aux Etats réunis à Plazac, afin d'obtenir que le Saint-Suaire reste au Pays, « per sa que los de Tolosa fasian gran deleygensa de lo recobrar » (parce que ceux de Toulouse faisaient grande diligence pour le recouvrer) [6].

LES GUERRES ET L'EGLISE

Les guerres de religion n'épargnèrent pas Plazac. L'église, dont la porte ouest était encadrée de contreforts, était facile à barricader ; des appuis de poutres, des deux côtés, sur les contreforts, sont encore visibles ; faisant bloc avec le château des évêques, alors appelé le fort, avec son donjon, elle ne pouvait qu'attirer l'attention et la convoitise des gens de guerre.

Vers la fin du XVIe siècle, Henri de Navarre, futur Henri IV, protestant, était seigneur de Montignac et possédait l'ancien château des comtes du Périgord. L'évêque, François de Bourdeille, était seigneur de Plazac. Il avait à son service, un capitaine du château et des prisons de Plazac, qui était alors Hélie Douat, seigneur du château de la Vergne, non loin du bourg. A l'époque, ce seigneur de la Vergne servait dans l'armée des Ligueurs, commandée par le duc de Mayenne, luttant à la fois contre le roi Henri III et contre les protestants.

En janvier 1586, Mayenne, duc de Lorraine, chef des Ligueurs, passa la Vézère à Terrasson, pour aller attaquer Montignac. Il s'empara de la ville et assiégea le château. On tira 260 coups de canon, qui firent une grande brèche et la garnison se rendit, autorisée à sortir avec ses armes [7].

Mayenne laissa une garnison à Montignac, et avec sa troupe de Ligueurs, se dirigeant vers Périgueux, il passa à Plazac et s'installa dans le château de l'évêque, pendant que ses troupes, logées dans le bourg, vivant sur le pays, commençaient sans doute à piller et fourrager, suivant la coutume.

Pour protéger les biens de Hélie Douat, seigneur de la Vergne, Charles de Lorraine signa, le 27 janvier 1586, à Plazac, une mise sous la sauvegarde et la protection du Roy, des maisons, métairies et autres biens du seigneur de la Vergne, qui servait dans son armée, ainsi que ceux de sa mère, noble Catherine de La Faye, damoiselle de la Vergne, avec interdiction de piller et fourrager, et il exempta les habitants de Plazac de toutes contributions de grains et de Livres [8].

Mayenne, en partant, laissa une troupe assez importante de Ligueurs, barricadée dans l'église et le château, et ils y restèrent jusqu'en 1591 ; ce n'est que le 3 juin de cette année que le duc de La Force apprit la reprise de Plazac par l'armée du roi Henri IV, après un siège qui laissa encore de mauvaises traces sur l'église et le fort [9].

6. Michel Hardy, *Inventaire sommaire des archives communales de Périgueux*.
7. *Abbé Marquay, Montignac le Comte*, p. 69.
8. Arch. Dep. Dord. ; 2 E, 555/3.
9. A. de Roumejoux, *B. S.H.A.P.*, 1902, p. 591.

Pendant les guerres de la Fronde et la minorité de Louis XIV, contre le gouvernement d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin, provoquées par la révolte de Condé, une troupe de Frondeurs, cavaliers et fantassins, venant de Périgueux, le 16 avril 1652, vint assiéger Plazac, que les habitants avaient barricadé. Repliés dans l'église et dans le château de l'évêque, les habitants résistèrent toute la journée, et le soir les Frondeurs, après avoir pillé le bourg et brûlé une douzaine de maisons, autour de l'église, repartirent pour Périgueux [10].

La reconstruction du bourg et sans doute les dégâts à la façade de l'église, qui depuis porte les traces de balles des mousquets, entraînèrent une nouvelle modification de cette église.

LE NOUVEAU CLOCHER

Antoine Delzorts, vanant de Pezuls, fut curé de Plazac de 1653 à 1669. C'est lui qui supprima le clocher-mur de l'église et qui fit transformer en clocher le donjon du château de l'évêque.

Il est probable que le haut du clocher-mur avait dû subir des dégâts et quatre cloches étaient pour lui une lourde charge. La plus grosse cloche, peut-être fendue ou abimée, devait être refaite. Le curé Delzorts la fit refondre, sur la place du bourg, et les dons qui furent offerts à cette occasion lui permirent de l'obtenir plus grande et plus lourde. La tradition rapporte que lorsqu'on la fondait, des Messieurs qui assistaient à cette opération jetaient des louis d'or dans le moule, ce qui lui a donné une remarquable sonorité.

Delzorts a porté sur le registre paroissial :

« Le dix-septième mai mil six cent cinquante-sept, la grande cloche fut refaite, environ six heures du soir, par le sieur Boyer ».

François Boyer, d'une famille de fondeurs de cloches, originaire du Poitou, habitait à cette époque à Nailhac ou à La Bachellerie. La grosse cloche refaite pesait 1.300 kilos, avait un diamètre de 1,20 m, une circonférence de 3,75 m et 1,02 m de hauteur. Ses vibrations donnent le mi-bémol. Elle n'a pas changé depuis et sonne toujours avec la même puissance.

Elle porte les inscriptions suivantes, presque toutes en latin et souvent abrégées :

« A.M.D.Q.M.G. » (A la plus grande gloire de Dieu et de la Vierge Marie). « Sancte Martine ora pro nobis » (Sainte martine priez pour nous). « Omnis sipirus laude Dominum ». « Cyrus de Villers Lafaye episcopus Petracoricensis. Consilliarus ordinarius Regis et capellanus magnus ». (Cyrus de Villers Lafaye évêque de Périgueux. Conseiller ordinaire du Roi et grand maître de sa chapelle). « Domina Suzanna des Serpens comessa Alba Rupis ». (Noble dame Suzanne des Serpens comtesse d'Auberoche). (de Fanlac). « osuerunt nomen fruic campanae de Plasaco ». (ont

10. M. Secondat, *B.S.H.A.P.*, 1929, p. 73.

imposé le nom de cette cloche de Plazac). « M.J. Delzorts, curé A.B.I. Bouyer m'a faicte. 1657. A.P.A.C.P. (Ad pulsandum ad convocandum populum). (Pour sonner et convoquer le peuple).

Au-dessous de l'inscription, il y a 6 cachets aux armes de l'évêque (d'or à la fasce de gueules), entre lesquels se trouvent comme ornements 4 feuilles de vigne et 4 croix pastorales [11].

A l'est de l'église, très proche, mais à l'origine sans communication avec elle, s'élevait le puissant donjon du château. Carré, de 6,65 m de côté, avec des murs de 1,60 d'épaisseur, il portait, sur sa face ouest, une seule arcature aveugle, plein cintre, en retrait, de 3,40 m de large, avec à mi-hauteur une porte plein cintre, à laquelle on ne pouvait accéder que de l'extérieur ; et presque au sommet de l'arcature, une petite meurtrière rectangulaire éclairait un escalier à l'intérieur du mur ; sous cette meurtrière subsiste encore une traînée blanche sur le mur, trace d'une coulée d'eau ou d'huile bouillante, déversée sur des assaillants au cours d'un siège.

Les trois autres faces de la tour ont deux arcatures aveugles d'1,80 m de large. La face sud, entre les deux arcatures, porte, à une dizaine de mètres de hauteur, une longue meurtrière, baie à lancette, bien du XIIe siècle.

Ce donjon, en gros appareil, à 20 m, était couvert par une terrasse plate, avec parapet. Plus tard, quatre hourdis de pierre furent placés sur chacune des quatre faces du donjon, trop éloignés pour des machicoulis en pierre, mais pouvant servir de supports à des machicoulis en bois.

Pour transformer ce donjon en clocher, on a construit, accolée à la base de la face nord, une petite tour rectangulaire, de 15 m de hauteur, 3,45 m de largeur sur sa face nord et 3,10 m à l'est et à l'ouest, avec, à la base de cette dernière, une petite porte, ouvrant au bas d'un escalier à vis de 72 marches, aboutissant à une nouvelle porte, ouverte au niveau de la porte ancienne. Une longue échelle permettait de descendre à la base du clocher, qu'on appelait le civoire.

Une autre échelle, partant du plancher, correspondant à la porte, montait à une pièce carrée de 3,50 m de côté, voûtée en pierre, avec une seule petite fenêtre et un petit évier creusé dans la pierre, car cette pièce était habitée autrefois, par un guetteur ou un gardien. Des collections de petits trous creusés sur ses parois, n'ont pas livré leur mystère.

Un escalier de pierre aménagé dans l'épaisseur du mur ouest permettait d'accéder aux quatre cloches. Pour les abriter, on a coiffé la tour d'un lanternon, bâti sur les murs du donjon, surélevés de 4 m sur chaque face, avec dans chacune une ouverture en arc légèrement brisé, de 2 m de large et 3 m de haut ; un toit de pierre de 6 m de hauteur couvrait une puissante charpente, supportant les quatres cloches qu'on y monta en 1657.

---

11. Brugière et Berthelé, *Exploration campanaire du Périgord*, p. 406 ; et abbé Lygonet, *Histoire de Plazac*, manuscrit inédit.

TOMBEAUX ET CHAPELLES

Au XVIIe siècle et jusqu'au dernier quart du XVIIIe siècle, le sous-sol de toute l'église de Plazac fut entièrement occupé par des tombeaux, sur lesquels, lorsqu'il s'agissait de familles nobles, il y avait un banc seigneurial.

M. de Laroche-Aymond, du Cluzeau et ses auteurs avaient des tombeaux dans l'ancien sanctuaire, du côté de l'épitre, côté sud, au-dessous du grand autel et de son marchepied, et le sieur de La Garde, comme ayant droit de la maison de Tayac (le baron de Beynac, de la Grange), avait aussi les siens, du côté de l'évangile (côté nord).

L'évêque de Périgueux, seigneur de Plazac, probablement Mgr Guillaume Le Boux (1667-1693), prétendit que « cesdits seigneurs n'y autres » n'avaient aucun droit à des tombeaux dans le sanctuaire ; il fit paver à ses frais les places de ces tombeaux et déplacer leurs bancs. Leurs places furent transférées au premier rang dans le chœur de l'église, côté de l'évangile et côté de l'épitre.

Le 22 juin 1670, Messire Louys de La Cousse, sieur de La Trémouille, habitant du lieu de la Forge, (la forge du Vimont à 2 kilomètres au nord-ouest du bourg), fut enterré dans l'église, dans le chœur, du côté de l'évangile, au-dessous du balustre du sanctuaire. La famille avait dû acheter ces places, dans le chœur, où elles avaient été transférées, au sieur de La Garde.

La bénédiction nuptiale fut baillée, dans la même église, le 17 novembre de l'année suivante, à Messire François-Louis Bardon, chevalier, seigneur baron de Segonzac et à Gabrielle de Mellet, dame de La Trémouille, du lieu de la Forge (veuve de Messire Louys de La Cousse), et à Marc Conte Bardon (son fils), aussi chevalier, seigneur de Segonzac et à Jehane de La Cousse (fille de feu de La Cousse) [12].

A la suite d'un échange de domaines avec Mgr Le Boux, M. de Segonzac, déjà propriétaire de la forge du Vimont, devint co-seigneur de Plazac (1679). Pour marquer sa nouvelle qualité et ses prérogatives, le baron de Segonzac fit bâtir une chapelle, au-dessous du balustre du sanctuaire, du côté de l'évangile, face à la sépulture de M. de La Trémouille. Cette chapelle, qui porte à l'extérieur la date de 1681, était voûtée en croisée d'ogives et communiquait avec le chœur de l'église par l'arc brisé de son côté sud ouvert. Au-dessus de son ouverture, le baron de Segonzac fit placer ses armoiries (d'or, à l'aigle de profil de sable, sur un bardeau et lui becquetant la tête) [13].

L'autel de saint Blaise, placé à droite, au-dessous du chœur de l'église, à son extrémité est, fut plus tard transféré dans la chapelle de M. de Segonzac, et à côté de son emplacement, ouverte dans le mur sud de l'église, on

12. Registres de l'état-civil, Mairie de Plazac, archives.
13. A. de Froidefond, *Armorial de la Noblesse du Périgord*, p. 466, 422.

construisit une nouvelle chapelle, de 3,50 m de longueur sur 3 m de profondeur, aussi voûtée d'ogives, dédiée à Notre-Dame-de-Pitié. Ses murs étaient couverts de fresques et celui de l'ouest portait l'inscription : « Tout nous vient par Marie François d'Assises ».

C'est sans doute à la même époque, qu'on ouvrit, dans le mur nord de l'église, à 2 m à gauche de l'entrée, une petite chapelle, de 2,50 m de long et 2 m de profondeur, fermée par un balustre, appelée chapelle Saint-Roch (guérisseur de la peste) ; et 1,50 m plus loin, une autre chapelle, de 3 m de long sur 2 m de profondeur, dédiée à saint François.

M. de Larche-Aymond du Cluseau, dont le château se trouvait au-dessus du vallon du Vimont, paroisse de Fleurac, à mi-chemin de Plazac et du Moustier, avait fait peindre ses armoiries (de sable semé d'étoiles au lion lampassé de gueules) [13], avec une litre et une couronne de marquis, au-dessus du nouvel emplacement de ses tombeaux et de son banc, à la droite du chœur, côté de l'épitre, en face de la chapelle de M. de Segonzac. Le baron de Segonzac lui fit faire une sommation, dont nous n'avons pas la date ; mais après 1681, lui ordonnant de briser sa litre et ses armoiries, et lui permettant de les remettre, à la condition qu'elles soient plus basses que les siennes et qu'il ne mettra pas sur ses armoiries ou écussons la couronne de marquis, trop supérieure aux gens qui n'ont la haute justice dans aucune paroisse [14].

Avant 1681, M. Douat de La Vergne avait fait paver des tombeaux, de 6 pieds et demi de longueur et 4 pieds de large, dans le chœur, du côté de l'épitre, au second rang, au-dessous des tombeaux de M. du Cluseau, et au coin sud-ouest du chœur.

Les registres paroissiaux, tenus par les curés de Plazac, au XVIIe siècle, ne peuvent être utilisés, pour les décès, qu'à partir de 1653 [15].

Non seulement les familles nobles ou bourgeoises, mais aussi un très grand nombre de propriétaires, des artisans ou maîtres ouvriers, enfin tous ceux qui ont pu acheter un droit de tombeau, pour une ou plusieurs places, ont pu faire ensevelir leurs morts dans l'église de Plazac, avec des tombeaux plus ou moins bien pavés, qui ont occupé toute sa surface.

Le curé Delzorts, qui vient de prendre la cure de Plazac, établit presque convenablement les décès avec l'indication du lieu de la sépulture ; mais il reconnaît qu'il ne compte pas les enfants. C'est ainsi qu'il note, au bas du feuillet du 7 mars 1658 :

« Depuis le 4 mars 1653 jusques au septième de mars 1658, en est mort sept vingt douze sans les petits ».

C'est-à-dire qu'il y eut, entre ces deux dates, 152 décès et on n'a même pas compté les enfants. En réalité, on n'en trouve entre ces dates, enregistrés avec des détails suffisants, que 44.

---

15. Archives état-civil, mairie de Plazac et Arch. Dép. Dord., V.E.

On relève, dans ces registres, de 1653 à 1699, 293 enterrements célébrés dans cette église ; 47 de ces morts sont inhumés dans l'église sans qu'on puisse repérer l'endroit ; 40 autres, ensevelis aussi dans l'église, sont l'objet de certaines précisions.

Les jeunes sont ensevelis dans les tombeaux de leurs parents. Un maître-chirurgien du bourg, dans la chapelle de Monsieur de Chabans (M. de Calvimont), laquelle ? (1653). Certains autres dans leurs propres tombeaux. Un autre habitant du bourg, est enseveli proche la chapelle Saint-Jean-l'Evangéliste (1680). Jean Maurel, de la Forge (Haute), dans ses tombeaux et un autre, du bourg, près ou à côté de la chapelle Sainte-Catherine (1685-1691). Un mort, de la Mouchardie et Jean Ternat, maître-maréchal, du bourg, proche l'autel de Saint-Blaise (1688-1693). Un autre du bourg, proche le bénitier de la petite porte de l'église, (bénitier en fer, épais, écaillé, avec deux poignées, ancien cubillot de la forge du Vimont, servant à porter la fonte dans les moules (1686). Damoyselle Magdeleine de Coutet, du château de Chanloubet, Louys de Coutet, sieur de Lestang, du même château, dans la chapelle Sainte-Catherine (1683-1692). Souveraine Coulon, du bourg, dans une chapelle qui est au fond de l'église, du côté gauche en entrant (1690) (chapelle Saint-Roch), et Jeanne Ruaud, de la Bardonnie, dans une chapelle de l'église (1692) (chapelle Saint-François). Mademoiselle de la Brousse a été enterrée dans le « puy » de l'église, en présence du sieur Fayard, du Rond, du sieur Lauxeral, du sieur curé de Fleurac, du sieur curé de Rouffignac et autres (1699). (Ce puits de l'église se trouvait et se trouve encore, dans le chœur, à gauche, entre le premier et le deuxième rang de tombeaux. J'y suis descendu, autrefois, en levant deux dalles ; il avait été en partie comblé ; j'y ai trouvé, en surface, de nombreux ossements).

Nous savons déjà que les seigneurs du Cluzeau et de La Vergne avaient aussi leurs tombeaux dans le chœur de l'église. Quant aux seigneurs de Segonzac, ils n'utiliseront pas leur chapelle (chapelle-Saint-blaise), pour leurs sépultures.

Pierre de Vielescot, « maître canonier », est enseveli au fond de l'église, du côté droit en entrant (1686) ; un homme de la Beylie, une femme du Jarripigier, proche de la petite porte (1690-1696) ; Pierre Larebière, maître-menuisier, de la Combe, à la Rousselie, près de la grande porte (1693).

En tout, il y aura eu 87 sépultures dans l'église.

Pour les 206 autres décédés enregistrés, ils ont été inhumés : 35 dans le cimetière, sans les situer autrement, 2 aux pieds d'une croix, 183 autour de l'église avec certaines précisions et 21 près d'une chapelle (Sainte-Anne), à 600 mètres du bourg.

Petite Delbos (femme de Delbos, dit Petit) fut enterrée au-devant de la croix des Bousquets (1653). Cette croix du Bos-de-Plazac, en pierre, peut-être restaurée, portera plus tard la date 1788, et l'inscription gravée :

« Domni T orbem » (la Croix a vaincu le monde). La même année, Thomasson Desmons, du village de la Rouseille, a été enseveli au pied de la croix de la Rousselie. Certains sont enterrés devant la grande porte de l'église, ou devant l'entrée de l'église, quelquefois dans leurs tombeaux ; les plus nombreux derrière l'église, du côté gauche ; deux sont ensevelis contre la muraille du clocher (clocher-mur) (1655).

Après 1670, ils sont inhumés auprès de la tour du clocher, derrière la tour du clocher, au-dessus de la tour du clocher, du côté gauche et du côté droit ; quelques-uns dans leurs tombeaux au-dessus le fort de Plazac (le château de l'évêque) ; ou dans le cimetière au fond de l'église par le dehors ; du côté droit en entrant, près du portail du fort, ou devant la petite porte de l'église qui regarde le fort ; très nombreux sont ceux qui sont ensevelis dans le cimetière des pauvres situé au-dessus du fort de Plazac.

Une femme du village d'Albavie est ensevelie dans le cimetière, proche la chapelle Notre-Dame par le dehors (1693) ; (chapelle Notre-Dame-de-Pitié, à côté de l'ancien autel de Saint-Blaise). Raymond Dufaure, du même village, dans le cimetière et dans le tombeau qui est contre la chapelle de Messieurs d'Ans (1657). Le seigneur d'Ans est, à cette date, François d'Hautefort ; il habite le château d'Ajat. Quelle est la chapelle de l'église qui lui appartiendrait ?

Il y a une Marie d'Hautefort, du château de Nadalou, paroisse de Saint-Pierre de Montignac, qui s'est mariée (1658) à Plazac, avec Gilbert Dufaure, du village del Bos. Louise d'Hautefort, du lieu de Nadalou, s'est mariée aussi avec Léon Dufaure, sieur de Castechalme, de Plazac (1660). Marie d'Hautefort mourra à la Brauge et sera ensevelie dans l'église de Plazac (1674). Est-ce ces d'Hautefort qui ont pris un droit de sépulture dans une des chapelles ?

Il y avait alors, devant l'église et autour, des maisons qui ont depuis disparu. On enterrait, sans opposition, tout près de ces maisons.

Pierre Jourde, du village de la Mouchardie, est enseveli dans le cimetière devant la porte de Hélyas Pradel, dit Roubinet (1657). L'année suivante, Thienne Labrousse, du bourg, est enseveli dans le cimetière au-devant de la porte du célier de la grande chambre du curé Delzorts. Héliès Chastel, décédé dans sa propre maison située derrière le clocher, est enseveli dans les tombeaux de ses parents (1682). La même année Léonard Laroumanie est décédé dans sa propre maison, située devant la grande porte de l'église, est enseveli devant cette porte. Il en sera de même pour Bernard Charoncle (1692) et pour Françoise Labrue (1695), pour leur maison et pour leur tombe, Jeane Audy, décédée dans sa maison derrière le clocher, est ensevelie dans le cimetière des pauvres (1692).

Une chapelle, construite au XVe ou au XVIe siècle, dont nous avons retrouvé la clef de voûte armoriée, portant l'amorce des quatre voussures d'une croisée d'ogives, se trouvait à 600 m au sud du clocher, sur le bord de

l'ancien chemin de Plazac à Montignac, passant alors sur la chaussée de l'ancien étang de Villac, ainsi appelé parce que son propriétaire avait été, après son mariage avec Marguerite de Calvimont, du château de l'Herm, François d'Aubusson, seigneur de Villac, qui la fit assassiner en 1605.

21 décédés, de 1653 à 1682, ont été ensevelis dans le cimetière de cette chapelle, dédiée à sainte Anne, ou dans le cimetière de madame Sainte-Anne (qui était la mère de la Vierge Marie). La dernière, de 1682, a été ensevelie dans les tombeaux de la chapelle Mayade, qui est la même ; mais qui a changé de nom, parce qu'on y faisait une fête au mois de mai et qu'on la décorait de fleurs pendant ce mois-là.

Y enterraient leurs morts ceux qui venaient des villages du côté Sud-Est de la paroisse : le Bos-de-Plazac, la Gagerie, Guilme, Albavie ; mais quatre sont portés du village de la Rousselie, qui est loin vers le nord.

Lorsqu'on a fait, sous le second Empire, la route de Plazac au Moustier, on a trouvé des tombeaux creusés dans le roc, devant la chapelle Mayade ou Sainte-Anne. Mais les tombes se trouvent surtout sous le petit pré, à droite et au-dessous de la route. La légende dit qu'il pleuvait quand on le fauchait, parce que c'était autrefois un cimetière, le cimetière de la chapelle Sainte-Anne.

A propos de la chapelle des Messieurs d'Ans, elle devait être construite dans le cimetière de l'église, confrontant, à l'extérieur, le mur nord de l'église, et communiquant par une petite porte ouverte dans ce mur, à 12 m 50 de l'extrêmité nord-ouest de l'église, à gauche en entrant, qui devait permettre de passer les cercueils. Du côté du cimetière, elle correspondait à un carré, de cinq mètres environ de côté, base restant de cette chapelle disparue, qu'on appelait, dans notre enfance, caveau du Bos-de-Plazac, et dont la porte devait s'ouvrir sur sa face ouest. Marie d'Hautefort, mariée au Bos-de-Plazac, y a sans doute été inhumée, tout en étant portée ensevelie dans l'église (1674).

Presque jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on continua d'inhumer les morts dont les familles avaient acquis un droit de tombeau dans l'église. L'évêque de Périgueux avait imposé, vers la fin du XVIIe, le dallage des tombeaux, qui c'était plus ou moins bien fait et tombeaux, bancs seigneuriaux ou bourgeois encombraient le chœur et la nef.

Pour y mettre de l'ordre, Monseigneur Machéco de Prémeaux, évêque de Périgueux, étant seigneur de Plazac, dut conseiller ou ordonner au curé de Plazac, Deschamps, de faire établir un « Etat des tombeaux qui sont dans l'église de Plazac et qui appartiennent aux soubz nommés, suivant la déclaration faite par Chastel, marguillier de ladite église, le 8 novembre 1747 », et on a souvent ajouté en marge les redevances qui ont été payées [16].

16. Archives famille Tibeyrant, collection personnelle.

Il y a deux rangées de tombeaux dans le chœur, avec 6 bénéficiaires et 12 rangées de tombeaux dans la nef et 63 bénéficiaires.

Au premier rang dans le chœur, en recommençant toujours du côté de l'évangile, il y a la chapelle du seigneur de Segonzac et les places qui sont devant, qui confrontent, du côté est, au balustre du sanctuaire ; au milieu, la place de Messieurs les curés ; il y fut enseveli, en 1765, Jean Roque, prêtre et curé de Thonac, de la famille de Roque, bourgeois de Plazac ; et du côté de l'épître, jusqu'au mur de l'église, les quatre places du seigneur du Cluzeau, avec son banc.

Au second rang, Monsieur de Marfon possède deux places avec un banc ; les deux places du centre sont à Pierre Audy ; et les héritiers du seigneur de la Vergne ont deux places avec un banc, touchant le mur de l'épître.

Il n'est pas question de la sacristie ; mais il est possible qu'elle soit déjà construite, à l'extérieur, côté sud, s'appuyant au mur du chœur et communiquant par une petite porte.

Dans la nef, côté nord, la chapelle Sainte-Catherine appartenait au seigneur de Chanloubet. Confrontant avec elle, au premier rang, on trouvait deux places et un banc de Jean Dongrès (Ongrès, hameau proche du château de Chabans), deux places avec un banc aux héritiers de Louis Maurel (de la Forge-Haute) ; les héritiers du seigneur de la Vergne y ont encore deux places, et le rang, qui compte huit bénéficiaires, se termine par deux places de Thienne Lacoste, là où se trouvait l'autel de saint Blaise, qui confronte à la chapelle de Notre-Dame, appartenant à Anthoine Tibeyrant.

Le deuxième rang, avec huit bénéficiaires, commence à la chapelle Sainte-Catherine, avec deux places aux héritiers de Imbert de Prouillac et se termine aussi à la chapelle Notre-Dame.

Le troisième repart de la chapelle Sainte Catherine, avec deux places et un banc au seigneur de Belet (M. de Lasserre, seigneur de Belet, avait, au siècle précédent, fait paver là des tombeaux de six pieds et demi de long et quatre pieds de large). Il n'y a que quatre bénéficiaires qui arrivent ainsi à la petite porte de l'église.

Le quatrième rang, commencé par une place en travers, au-dessous des Messieurs de Belet, de Imbert dit Laplante, suivi par deux autres bénéficiaires à deux places en travers, se termine au mur sud de l'église.

Au cinquième rang, Guilhaume Pauly, sieur du Triodet, a deux places avec un banc, (François Pauly, Juge, y avait aussi fait paver des tombeaux de six pieds et demi de long et six pieds de large) ; avec six bénficiaires, il se termine par trois places du seigneur de Chanloubet, arrivant au mur de l'église. (M. de Lestant de Chanloubet y avait avant fait paver des tombeaux, touchant aux murs de Levant, alors que c'est au Midi, et on y avait gravé sur une dalle les deux initiales L-C, qui sont encore les seules marques qu'on relève sur le pavage de cette nef).

Le sixième rang, avec six bénéficiaires, commence par deux places à

Pierre Paignon et se termine par trois places à François Dalbavye, confrontant à la chapelle Saint-Jean-l'Evangéliste, qui appartient au sieur Fayard, Juge.

Le septième rang commence aux murs de l'église, avec Jean Dironde qui a deux places et les sept bénéficiaires vont encore jusqu'à la chapelle Saint-Jean l'Evangéliste.

Les deux places des héritiers de Jean Roque commencent le huitième rang, à la chapelle Saint-François, située dans le mur nord de l'église et appartenant au sieur Ruaud. Il y a six bénéficiaires et le rang se termine par deux places en travers de Guilhaume Pauly, confrontant aux jambages de la chapelle Saint-Jean-l'Evangéliste.

Le neuvième rang commence à la chapelle Saint-François avec deux places en travers et se termine par un autre tombeau vacant, aussi en travers.

Léon Dufaure, sieur de la Dauge, a trois places au dixième rang, confrontant au mur nord, suivi par trois autres bénéficiaires.

Les héritiers de Guilhaume Mazel ont trois places, commençant à la chapelle Saint-Roch, située dans le mur de l'église, possédée par Pierre Dalbavye, et ce onzième rang, avec six bénéficiaires, se termine par trois places au sieur Fayard, confrontant aux Fonts baptismaux et au mur sud de l'église.

Le douzième rang, partant du coin de la chapelle Saint-Jean-l'Evangéliste et en dessous, suivant le mur sud, n'a que trois bénéficiaires : Guilhaume Pauly avec deux places en travers ; les héritiers de Viel Escot, trois places en travers, finissant avec trois places du sieur Delbos, confrontant au mur, et au-dessous, aux places de sieur Fayard.

Chaque bénéficiaire de places ou de bancs, dans l'église, payait une rente annuelle, en argent ou en nature, fort variable. En 1747, pour une place, Pierre Dalbavye, paie en hosties ; en 1750, Helliès Pagès, pour deux places, paie cinq sols de rente pour chaque place ; Monsieur de Marfon, pour ses places du chœur, deux sols six deniers ; Jean Dongrès, pour ses places et un banc, dans la nef, dix sols par an ; Tibeyrant, pour la chapelle Notre-Dame et Dalbavye, pour la chapelle Saint-Roch, quatre picotins de froment.

Par la suite, les tarifs changent. Le douze septembre 1751, la famille Dalbavie obtient de Monseigneur Machéco de Prémeaux, représenté par le curé de Plazac, devant maître Fayard, notaire royal, pour tous ses descendants, l'autorisation écrite, paraphée et plombée, de se faire enterrer dans la chapelle, à côté de l'escalier de la tribune, c'est-à-dire la chapelle Saint-Roch, moyennant une redevance annuelle de vingt sols et l'entretien de la chapelle.

Le neuf novembre 1773, le sieur Tibeyrant du Sable, gendre de Dalbavie Laborie Lendrevie, se fait délivrer, par maître Fayard, pour lui et les sieurs en ligne directe, trois places de tombeaux, plus un banc, dans cette

chapelle Saint-Roch, moyennant une rente de vingt sols, plus de trente Livres d'arrérages, plus trente Livres d'amortissement, que le sieur Tibeyrant a comptées en bonnes espèces sonnantes [17].

Les dernières sépultures dans l'église, devenues interdites, seront celles d'une fille de Jean Coulon, écuyer, sieur de Lagrandval et de Marie Victoire de Vassal, décédée à Marfond, âgée de 18 mois le 2 novembre 1779, et de Léonard Dufaure, 78 ans, décédé au village des Bousquets, le 30 décembre de cette dernière année.

Depuis 1669, les curés de Plazac étaient archiprêtres d'Audrix. Cet archiprêtré était divisé en deux parties depuis la création de l'évêché de Sarlat (1318). Les paroisses dépendant de l'évêché de Périgueux, en deça de la Dordogne, faisaient partie du deuxième archiprêtré : Plazac, Rouffignac, Thonac, Saint-Léon, Montignac, Audrix, Bars, Fanlac, Thenon.

Trois curés de Plazac seulement eurent ce titre d'archiprêtres d'Audrix : Jean Chalupt (1669-1697) ; Villatte (1697-1720), et le dernier Deschamps (1720-1739). Son vicaire, Gonthier, qui lui succéda, bénira, le 29 mars 1770, une troisième cloche, située dans le clocher de la paroisse, qui avait peut-être été refondue, et qui fut dédiée à Notre-Dame de Pitié [17]. Nous la retrouverons au clocher, devenue la seconde cloche, pendant la Révolution. Le curé Gonthier n'a plus le titre d'archiprêtre, qui paraît avoir passé au curé de Saint-Pierre de Montignac.

Dès le XVIIe siècle, le culte de Notre-Dame de Pitié a dû se développer dans notre région, et vers la fin du siècle, on lui éleva une petite chapelle, en haut du bourg de Plazac, près ou dans une carrière de pierre, car on l'appellera parfois la chapelle la Peyrière. Un pèlerinage annuel fut fixé au vendredi précédant le dimanche des Rameaux et, au XVIIIe siècle, une guérisseuse, qui opérait à Plazac, demandait à ses clients de faire célébrer des messes à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, sans doute pour doubler le succès de ses dons [18].

Je n'avais signalé, dans cette chapelle, qu'un seul enterrement en 1703, mais une plus sérieuse recherche, dans des registres paroissiaux retrouvés, m'a permis d'en relever, de 1742 à 1777, le nombre important de cinquante quatre.

Ce n'est pas une impossibilité de faire les cérémonies des obsèques à l'église, qui les a fait transférer à la chapelle de Notre-Dame de Pitié, car elles sont enregistrées sur les mêmes feuillets que pour les morts ensevelis dans l'église ou dans le cimetière ; mais on remarque, qu'en ce siècle, il ne se fait plus d'enterrements dans le cimetière de la chapelle de sainte Anne.

L'archiprêtre Léonard Villatte déclare, le 22 avril 1716, qu'il a porté plainte contre Jeanty, du Duc, au sujet de ce cimetière, parcequ'il y gardait dedans et y faisait paître ses bœufs, ses pourceaux et ses brebis.

---

17. Abbé Lygonat, *Histoire de Plazac*, manuscrit, non publié.
18. Marcel Secondat, Chapelle Notre-Dame de Pitié de Plazac, *B.S.H.A.P.*, 1950.

C'est donc les familles qui ont demandé que les enterrements soient célébrés dans cette chapelle de Notre-Dame de Pitié, car il est impossible de penser que ces cinquante quatre décédés ont été ensevelis dans la chapelle, qui ne mesure que onze mètres de long sur sept mètres de large. Comme pour l'église, on a creusé les tombes dans les terrains sans constructions qui sont sur les côtés nord et ouest de cette chapelle.

Ces décédés provenaient des villages de la paroisse : quatre de la Bourrelie, six du Bos-de-Plazac, cinq d'Escofis, trois de la Couture, deux du Peuch ; mais vingt-et-un du bourg de Plazac ; les autres de treize villages ou hameaux de la paroisse.

L'EGLISE ET LA REVOLUTION

Joffre Pierre, vicaire du curé Gonthier depuis 1776, le remplaça, comme curé de Plazac, en 1779. Il était né à Nailhac, près d'Hautefort et sera le curé de la Révolution. Son presbytère était une partie du château de l'évêque.

Le premier mars 1789, « au prône de la messe de paroisse », le vicaire a lu les lettres données à Versailles, le 24 janvier, pour la convocation et la tenue des Etats généraux du royaume ; lecture, publication et affiches ont été aussi faites devant la porte principale de l'église, à l'issue de la messe.

Le 8 mars, convoqués au son de la grosse cloche, les électeurs de la paroisse ont rédigé leur cahier de doléances et ont nommé trois députés pour le porter à Périgueux et participer à l'Assemblée qui se tiendra devant le grand sénéchal, pour élire les députés du tiers-état.

Tandis que le curé Joffre va participer à l'assemblée générale des trois états de la province du Périgord, à Périgueux, le 16 mars, dans l'Ordre du clergé, il est porteur des procurations des curés de Thonac et du Moustier et va voter pour élire les députés du clergé aux Etats généraux [19].

Un décret de l'Assemblée Constituante, du 14 décembre 1789, donne des instructions pour la formation des premières municipalités légales. Dans chaque paroisse, devenue commune, les citoyens actifs vont élire pour deux ans un maire, cinq officiers municipaux, un procureur de la commune et douze notables.

A Plazac, les élections de la municipalité ont eu lieu fin février 1790, et le curé Joffre fut l'un des douze notables élus. La municipalité choisit alors, pour ses réunions, pour chambre commune, la grande pièce du presbytère, au premier étage, qui confronte au mur sud de l'église à laquelle on accède soit par la tribune, soit par l'escalier et la terrasse intérieure du château et la galerie en bois qui va du mur sud de l'église à la petite tout carrée du château de l'évêque.

La commune de Plazac fait alors partie du canton de Rouffignac. De nouvelles élections vont avoir lieu, dans des assemblées primaires, pour

19. A. de Froidefond, *Armorial de la Noblesse*, T. II, p. 181.

élire un juge de paix par canton. Le canton de Rouffignac ayant plus de 900 votants, l'élection se fera dans deux assemblées primaires, réunies l'une à Rouffignac, l'autre à Plazac.

L'assemblée primaire de Plazac comprenait les communes de Plazac, Fleurac, le Moustier et Peyzac. Elle se réunit, le 28 novembre 1790, dans l'église de Plazac et donne 490 voix au sieur Fayard, notaire à Plazac, tandis que l'assemblée primaire de Rouffignac a donné 480 voix au sieur Martinie-Masonneuve.

Après toute une série de contestations, de réclamations au directoire du district de Montignac ou du département, c'est le candidat de Rouffignac qui sera le premier juge de paix du canton.

Toutes les réunions importantes d'électeurs vont, pendant la Révolution, se tenir dans l'église. Le curé Joffre, notable, va en profiter pour obtenir des aménagements intéressants pour cette église.

Le 30 janvier 1791, le conseil général de la commune transmet au district de Montignac une demande de réparations à faire à l'église paroissiale, avec plusieurs projets d'escalier à faire à la porte d'entrée, avec un devis estimatif des dépenses.

Une pétition des habitants de la paroisse de Plazac, tendant à obtenir la reconstruction d'un escalier à l'église du bourg, est aussi transmise au district.

Le 17 juillet, le directoire du district délibère à ce sujet. Il estime « qu'il y a lieu d'ordonner l'exécution du plan présenté par le sieur Derez, commissaire nommé ; en « cotte » C pour l'escalier du dehors ; et celui « cotté » D pour monter dudit escalier dans la nef ; celui également cotté D pour monter de la nef au sanctuaire ; celui cotté E pour être construit en bois et servir à monter dans la tribune ; celui cotté G. pour la sacristie ».

Et voici l'heureuse conclusion :

« Et attendu qu'il est constaté que les réparations ci-dessus détaillées sont d'une nécessité urgente, les fonds de la fabrique de la paroisse de Plazac seront d'abord, d'après le compte qui sera rendu par le syndic fabricien, employés à cette exécution, et en cas d'insuffisance, ce qui s'en défendra sera pris sur les fonds de la Nation. Délibéré à Montignac, ce 17 juillet 1791 » [20].

Ainsi ont été bâtis, en pierre, en 1791, l'escalier montant à la porte de l'église, l'escalier montant dans la nef, l'escalier montant dans le sanctuaire ou chœur ; en bois, l'escalier de la tribune et les marches de la sacristie.

Les 26 et 27 août, l'assemblée primaire de Plazac, chargée de choisir quatre électeurs qui iront à Périgueux voter pour élire les députés à la nouvelle Assemblée Nationale (la Convention), se réunit, en trois séances, dans l'église.

Le 30 septembre, les membres de la Municipalité et du conseil général

20. Arch. Dép. Dord. District de Montignac, p. 517.

de Plazac, réunis dans la maison commune (du presbytère), prêtent individuellement le serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant. Parmi les signataires, on relève Joffre, curé de Plazac et notable.

Mais le 10 octobre suivant, comme recevant un traitement de l'Etat, François Joffre, curé de Plazac, doit de nouveau prêter le même serment, à la maison commune.

Le 21 octobre, les citoyens, assemblés dans l'église, doivent élire une nouvelle municipalité. N'ayant pu le faire en une seule séance, ils remettent l'élection au premier novembre. Ils sont remplacés, dans l'église, le 28 octobre, par l'assemblée primaire chargée de renouveler le juge de paix et le greffier du canton, ce qu'elle ne peut terminer en une séance. Nouvelle séance, le premier novembre, dans l'église, pour le renouvellement de la municipalité, qui se continue le lendemain et qui ne se termine que le 4 novembre. Cette fois, le curé Joffre ne figure plus dans la liste des notables élus. Le jour même, on termine, toujours dans l'église, l'élection du juge de paix et de son greffier.

Pour le recrutement de l'armée, le 17 mars 1793, c'est encore dans l'église que se réunit le corps municipal, qui enregistre l'inscription de neuf volontaires ; recrutement qui se continuera le 19, par l'élection de dix-sept soldats de la République.

Le 2 juin, nouvelle assemblée dans l'église paroissiale pour élire trois « volontaires » demandés par le district, élus parmi les citoyens garçons (pas mariés) et les hommes veufs, qui ont nommé comme scrutateurs le citoyen François Joffre, curé et le citoyen Jean Faure Maisonneuve.

Dix quartons et demi de blé saisis chez un citoyen qui n'a pas obéi à une réquisition, le 3 novembre, sont confiés au citoyen Joffre, curé de la commune, pour être réduits en pain et distribués aux plus indigents de la commune.

Le 26 brumaire, l'an deuxième de la République (novembre 1793), vingt citoyens de la commune demandent l'autorisation à la municipalité de fonder une Société populaire, et parmi les signataires figure, pour la dernière fois, Joffre curé de Plazac. Le lendemain, l'autorisation est accordée, et la Société populaire est autorisée à se réunir, pour tenir ses séances, dans la chambre (du presbytère) joignant la chambre commune (et s'ouvrant sur la galerie en bois).

Le 27 brumaire an II, réunis en la maison commune, le corps municipal et le conseil général de Plazac, vont choisir les cloches qui vont être livrées au district, en exécution du décret du 3 juillet 1793, relatif à la descente obligatoire des cloches. Il y avait alors quatre cloches au clocher, une cinquième au pignon de l'église et une sixième à la chapelle du haut du bourg. Il ne doit en rester qu'une. Malgré cela, ils décident de conserver la grande cloche pour servir au rassemblement du peuple ; la troisième pour servir de timbre à l'horloge, dont le cadran ornait la façade de l'église, et

celle qui est sur la tribune convoquera la société populaire.

La seconde cloche, la quatrième du clocher, ainsi que celle de la chapelle, sont aussitôt descendues. Elles seront, dans un délai de trois jours, transportées à Montignac, chef-lieu du district, pour être converties en canons [21].

N'ayant plus d'église, mise à la disposition du peuple, ni de presbytère, occupé par la municipalité et bientôt par une école, le curé Joffre vécut pendant six mois dans la maison Magne de la Fleunie, plus tard maison Mandral-Teyssandier, puis il partit et se retira dans sa famille, au hameau de Chassaignas, commune de Nailhac, sans jamais avoir subi de mauvais traitements.

En 1797, son sacristain, porteur de nombreuses lettres de Plazacois, se rendit à Nailhac et ramena le curé Joffre à Plazac. A son arrivée, il trouva son église dans un état pitoyable, ainsi que son presbytère. Il alla habiter dans la maison, au fond du bourg, de mademoiselle de Roque, qui appartiendra plus tard à la famille Bertrand Laroche. Il y vécut jusqu'à sa mort, en 1818. Le curé Joffre fut inhumé dans le vieux cimetière, à la base du clocher, côté sud [22].

Justement, cette année-là, la municipalité fit rétablir la galerie en bois du presbytère, dominant la place de l'église, qui avait été détruite, faute d'entretien, depuis 1810 [21].

DERNIERS TRAVAUX

Antoine Labrue, curé de Plazac depuis 1847, y mourut en 1882. Il fut inhumé dans le vieux cimetière, à une dizaine de mètres du clocher, côté est. Son tombeau, surmonté d'une croix de pierre, coûta 400 francs. Son neveu, Jean-Marie Félix Ligonat, devenu son vicaire en 1873, lui succéda. Il vit, avant la fin du XIXe siècle, la restauration de tout le coin nord-ouest de l'église, de sa façade et le déplacement du cimetière.

Dès 1884, le conseil de fabrique et le conseil municipal de Plazac demandèrent une aide au gouvernement pour réparer cette partie de l'église qui menaçait ruine. Leurs comptes et leurs budgets ne leur permettaient pas de couvrir les frais de ces travaux. la fabrique vota 200 francs l'année suivante, et ce n'est que le 5 mars 1888 que le Ministre des cultes accorda la somme de 3.500 francs.

Les travaux, mis en adjudication, furent aussitôt commencés. Il fallut démolir complètement tout le contrefort nord-ouest et rebâtir avec des quartiers de pierre pris au Moustier, non seulement tout le contrefort, mais une partie ouest de la façade et son couronnement jusqu'au clocheton qui la domine.

Le curé Lygonat, profitant des échafaudages, fit placer sur le cloche-

21. Mairie de Plazac, Extraits des registres de la Municipalité. 1792-1793.
22. Abbé Lygonat, déjà cité.

ton une magnifique et ancienne vierge de pierre, qui était avant dans la chapelle Sainte-Catherine ; elle pesait six quintaux (c'est-à-dire 300 kilos). Les travaux étant terminés, le dimanche 18 août 1888, le curé Lygonat, entouré par les ouvriers, en présence d'une foule de Plazacois, monta jusqu'au sommet pour bénir vierge et travaux [23].

Par arrêté préfectoral du 2 juin 1891, le cimetière qui entourait l'église, sur les côtés nord et est, fut supprimé, avec obligation de trouver un nouveau cimetière, dont le mur de clôture sera à 35 mètres au moins du chevet de l'église. La commune acheta, pour 600 francs, une parcelle de 21 ares 68 centiares, dans le clos de la Brandière, près et au-dessus du bourg, exactement au-dessus de l'ancien cimetière, et il y joignit une parcelle du pré du curé ; les fit clore de murs, après avoir déplacé un chemin, et la translation du cimetière fut autorisée le 14 mars 1894 [24].

Marcel SECONDAT.

EGLISE DE PLAZAC

I. — Plan réduit au 1/140 par M. Attar, architecte, d'après le plan de M. Guy Ponceau.

1. Clocher. — 2. Escalier du clocher. — 3. Ancien sanctuaire. — 4. Autel. — 5. Chœur. — 6. Sacristie. — 7. Chapelle Saint-Blaise. — 8. Balustre du sanctuaire. — 9. Escalier. — 10. Chapelle Sainte-Catherine. — 11. Nef. — 12. Chapelle Notre-Dame-de-Pitié. — 13. Petite porte de l'église. — 14. Enfeu extérieur. — 15. Chapelle Saint-Jean l'évangéliste. — 16. Chapelle Saint-François. — 17 Chapelle Saint-Roch. — 18. Fonts baptismaux. — 19. Escalier de la nef. — 20. Grande porte de l'église. — 21. Escalier intérieur.

II. — PLan rectifié, clocher et chœur ; de 1 à 12.

Le plan de M. Ponceau accentuait les irrégularités de cette partie et faisait, à tort, pénétrer l'ancien sanctuaire dans la base du clocher.

Illustrations :

1. Vue du clocher, de l'église et du château (partie gauche).
2. Vierge du sommet du fronton de l'église.

(Photo J. Lagrange).

23. Abbé Lygonat, *Histoire de Plazac*, où il avait passé son enfance chez son oncle, il commença, dès 1875, à écrire sa « Monographie de Plazac ». Malgré quelques erreurs historiques fort excusables, ses notes et récits, sur « Plazac autrefois » et « Plazac moderne », ont été pour moi précieux.

NOTES DE LECTURE

Jean-Marie GALY : **Le Périgord dans la course au parlement,** chez l'auteur, Périgueux 1987.

L'ouvrage recense méthodiquement les 326 candidats de la Dordogne au Sénat et à la Chambre des Députés, de 1936 à 1986, soit cinquante ans de vie parlementaire : il s'agit donc avant tout d'un ensemble de courtes biographies et de documents très précieux pour les chercheurs ou les érudits, qui auront à faire l'histoire politique de cette période souvent agitée.

* * *

Jean-Luc AUBARBIER, Michel BINET, Guy MANDON : **Nouveau guide du Périgord-Quercy,** Ouest-France, Rennes 1987.

La première partie présente un vaste panorama historique et géographique des deux régions étudiées.

Puis, à partir des principales localités ou des sites les plus connus, les auteurs mentionnent les richesses artistiques et historiques, sans oublier les hommes ou les événements marquants, le tout illustré par un grand nombre de photographies en couleur, des plans et des cartes.

Une importante bibliographie et un index thématique complètent l'ouvrage.

Le lecteur sera sans doute un peu dérouté par l'absence de table des matières.

* * *

Jean SECRET : **Châteaux du Périgord,** Art et Tourisme, Paris 1987.

Réédition de deux plaquettes que Jean Secret avait consacrées aux châteaux du Périgord, mais avec une illustration entièrement nouvelle en couleur, due à Dominique Repérant.

* * *

Guide touristique de la Dordogne, Edition Le Voyageur Egaré, Olivet 1987.

Après un rappel de la situation de la Dordogne et de son histoire, les auteurs présentent par ordre alphabétique les villes et les villages du département.

* * *

Jacques LAGRANGE, **Du crime d'Escoire au salaire de la peur, Editions Pilote 24, Périgueux 1987.**

Une histoire vraie à lire comme un roman policier : en 1941, trois personnes sont assassinées au château d'Escoire. Le fils de l'une des victimes, Henri Girard, est accusé, mais le tribunal le reconnaît innocent. Devenu auteur à succès sous le nom de Georges Arnaud, il meurt le 5 mars 1987, emportant avec lui une part du secret de cette tragédie, qui partagea en son temps la société périgourdine.

Dominique AUDRERIE.

Le puits du vallon de Commarque (photo R. Rousset).

Une sculpture disparue du cloître de Cadouin (photo B. et G. Delluc).

DANS NOTRE PHOTOTHEQUE *

Le puits du vallon de Commarque (Sireuil)

La source du vallon de Commarque a été captée. Cette source (à l'est du *castrum)* alimentait un lavoir communal en béton qui a été démonté.

Lors des travaux de captation (février 1975), les ouvriers ont eu la surprise de découvrir un puits remblayé par des sédiments divers (moellons, sable, travertin concassé, sans objets mobiliers).

Ce puits était appareillé en pierres de taille d'allure fort ancienne (0,60 x 0,40 m en moyenne). Il est large de 3,80 m et profond d'au moins 3,50 m (à ce niveau en effet l'eau sourdait en abondance).

Il s'est avéré inconnu des gens du voisinage.

Il a été équipé des buses nécessaires et recouvert d'une dalle en béton qui l'occulte définitivement, elle-même recouverte d'une maisonnette.

C'est dire l'intérêt de la photographie (R. Rousset) et des commentaires (J. Guichard) qui nous sont parvenus. Nous en remercions nos collègues.

Sans doute ce puits, regard sur le sous-écoulement du vallon, alimentait-il les habitants du *castrum* en eau de bonne qualité. Un autre puits, profond, dans la cour du château et peut-être le recueil des eaux pluviales assuraient l'approvisionnement en eau en cas de siège. Le château est entouré de douves sèches qui n'ont jamais été mises en eau.

La sculpture disparue du cloître de Cadouin

Nous avons eu l'opportunité de photographier cette sculpture en février 1979. Elle était conservée dans un placard du mur nord, près de la porte Royale, avec la statue décapitée de saint Jean Baptiste et une piétà. Elle avait disparu en 1982.

C'était les vestiges d'une tête humaine, vue de face, en pierre gréseuse, un peu rose, mesurant 0,24 m sur 0,17 m (d'après notre échelle photographique) et environ 0,10 à 0,15 m d'épaisseur. Le sommet de la tête était demeuré engagé dans le support (ou arborait les restes d'un large couvre-chef).

La facture était sommaire, malhabile et ressemblait un peu plus à un produit de l'art populaire qu'à une sculpture romane. Mais on ne peut se prononcer.

On sait que le cloître roman de Cadouin, édifié au XIIe siècle en un calcaire trop tendre, fut reconstruit après la guerre de Cent ans (2e moitié du XVe siècle). Il ne demeure du cloître primitif, outre les infrastructures, que la porte Romane et le mur ouest percé des baies de la salle capitulaire.

B. et G. DELLUC

---

* Nous publierons désormais régulièrement un ou deux documents figurés inédits de notre photothèque (ou de notre iconothèque), avec la légende correspondante.

Liste des manuscrits présentés à la commission de lecture et destinés au Bulletin

- La catastrophe de Chancelade. P. Pommarède, mars 1986.
- André Loche « réfugié à Amsterdam, » 1734-1750. R. Costedoat, juillet 1986.
- Anciennes familles de Périgueux et la monnaie d'Agen au XIIIe siècle. J. Clémens, août 1986.
- Le haut Moyen Age au musée du Périgord. M. Soubeyran, octobre 1986.
- Une Périgourdine au monastère du Temple. D. Audrerie, octobre 1986.
- La tour de Chavagnac. R. Larivière, novembre 1986.
- Inventeurs périgourdins (1791-1844). F.-A. Boddart, novembre 1986.
- La bastide de Saint-Barthélémy-de-Goyran. Ch. Higounet, novembre 1986.
- Jean Galmot. P. Pommarède, novembre 1986.
- Le château de Labatut. R. Alix, janvier 1987.
- Trois recettes pour la santé. M. Parat, janvier 1987.
- Une hache perforée à Laugerie. J.-C. Moissat, janvier 1987.
- Au sujet de la bastide de Goyran. J. Bouchereau, janvier 1987.
- Un pan de l'histoire de Sarlat. G. Sermadiras, février 1987.
- Une correspondance entre deux ecclésiastiques. J. Lalouette, février 1987.
- L'ancienne église de Lalinde. Ch. Bourrier, février 1987.
- Sur deux croix de procession du XVIIe siècle. J. Pincos, mars 1987.
- Les diables apostoliques. G. Bonoure, avril 1987.
- Atala est morte en Périgord. P. Pommarède, mai 1987.

Les auteurs désireux de présenter leurs communications à des fins d'insertion dans le bulletin de la S.H.A.P., doivent les adresser à : M. Jacques Lagrange, directeur du bulletin S.H.A.P., 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux.

Les manuscrits seront remis selon les règles habituelles de présentation des publications scientifiques.

Après avis de la commission de lecture, la communication pourra être insérée dans une livraison du bulletin.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

Inscriptions antiques du Musée du Périgord, par E. Espérandieu 35

Magistrats des sénéchaussées, présidiaux et élections, par le Cte de Saint-Saud 45

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux 50

Les grands travaux de voirie à Périgueux au XIXe siècle, par Fournier de Laurière 60

Actes du Congrès de Périgueux 1913 50

Le Livre Vert de Périgueux, publié par le chanoine J. Roux et J. Maubourguet, 2 vol. 120

Notre-Dame-des-Vertus, par le chanoine Lavialle, 1 brochure 10

Sarlat et le Périgord méridional (1453-1547), par J. Maubourguet 35

Mélanges offerts à M. Géraud Lavergne (fasc. 3 du t. LXXXVII du Bulletin 1960) 50

Centenaire de la Préhistoire en Périgord (supplément au tome XCI, 1964 du Bulletin) 80

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne, par H. Gouhier 20

Inventaire de l'iconothèque de la Société historique et archéologique du Périgord, par Jean Secret 20

Les « Souvenirs » du préfet Albert de Calvimont (1804-1858). Introduction et préface par J. Secret 60

Table méthodique des planches et illustrations du Bulletin (1907-1971), par N. Becquart 10

Le Périgord vu par Léo Drouyn, édition du Centenaire de la Société (1874-1974). Album de 50 dessins inédit avec commentaires. Edition originale. 1.100 exemplaires numérotés 250

Cent portraits périgourdins (1980). Album de 100 portraits, commentés. Edition originale, 2.000 exemplaires numérotés 150

Hommage au Président Jean Secret 30

Fascicule ancien ou récent du Bulletin de la Société, par exemplaire 35
(avec réduction à partir de 10 fascicules).

On peut se procurer à la Société :

La continuation de la chronique de Tarde, publiée par J. Valette 25

Les ouvrages sont adressés — franco — sur simple commande, accompagnée de son montant.